



**RED  
DRESS**  
I N K<sup>®</sup>

De jour ou le lendemain  
j'ai décidé de devenir  
quelqu'un d'autre...

Lauren Baratz-Logsted

# DANS LA PEAU D'UNE AUTRE

# *Prologue*

— Vous venez souvent ici ?

— Comme c'est original ! Celle-là, on ne la lui avait encore jamais faite ! grince Pam sur un ton exaspéré à l'adresse du pauvre garçon qui venait tenter sa chance. Oui, elle vient souvent, mais certainement pas pour rencontrer un *looser* comme toi !

Sur ces mots cinglants, elle lève les yeux au ciel en soupirant et tourne ostensiblement le dos à l'auteur de cette lamentable tentative d'approche, Bachelor n° 1, qui venait à notre table dans l'espoir de faire connaissance avec *moi*, blêmit et repart sans demander son reste.

Voilà, vous avez fait la connaissance de Pam, ma meilleure amie, championne du monde du mauvais caractère.

— Vous voulez boire un verre ? me demande Bachelor n°2 d'une voix timide.

Il vient de voir n° 1 se faire renvoyer comme un malpropre et a la trouille d'avoir droit au même traitement de la part de Pam. Pour éviter toute remarque acerbe de sa part, il ne la regarde pas et s'adresse directement à moi. Il sursaute quand Pam lui tapote l'épaule.

- Vous ne voyez pas quelle a déjà un verre devant elle ? demande-t-elle sur un ton doux et doux qui ne présage rien de bon.

Bachelor n° 2 reçoit le message cinq sur cinq : du balai ! Au suivant !

— On ne se connaît pas encore, mais je suis sûr que...

— Tu ferais mieux d'aller voir ailleurs si j'y suis !

Cette fois, Pam ne laisse même pas Bachelor n° 3 finir sa phrase, et le renvoie dans ses buts.

Je tente de protester timidement, tout en croquant un glaçon imbibé de vodka pêché au fond de mon verre vide.

— Tu pourrais me demander mon avis, tu ne crois pas ? Et si j'avais envie de boire un verre avec l'un de ces types ?

— C'est ça ! Tu parles d'un programme ! Il est hors de question que je passe un samedi soir de plus à voir défiler des mecs qui tombent tous raides dingues de toi rien qu'en te regardant ! Merci bien !

— On dirait que tu m'en veux.

— Tu sais, Scarlett, ce n'est pas tous les jours facile d'être ta meilleure amie.

Et voilà ! La championne du monde des râleuses, qui était prête à en découdre il y a quelques minutes avec tous les mâles de la terre, se dégonfle sous mes yeux.

Au passage, vous noterez que ma mère, elle, ne s'est pas dégonflée en m'appelant Scarlett. Elle précise toujours qu'il y a deux « t » à la fin de mon prénom, comme celui de la fameuse héroïne d'*Autant en emporte le vent*. Elle ajoute généralement que son choix n'a évidemment aucun rapport avec l'expression américaine *scarlet woman* qui signifie « femme de mauvaise vie ».

— ... Puisque tu remarqueras, ma fille, que dans *scarlet woman* il n'y a qu'un « t ». Et de toute façon, je sais que plus tard, tu adoreras ton prénom...

Ça fait maintenant trente-neuf ans que j'entends cette rengaine, et je déteste toujours autant mon prénom !

— Tu l'aimeras un jour, je te le promets !

Tu parles !

J'en doute chaque jour davantage, d'autant que le cap de la quarantaine se profile à l'horizon, accompagné, d'après mes copines, de l'inévitable dépression qui va semble-t-il avec. A propos, je me demande s'il ne serait pas temps, à l'approche des quarante ans, de bannir les expressions comme « tu parles », de mon vocabulaire. Un peu gamin, non ?

Mais revenons à nos moutons. Je préfère une Pam en colère qu'une Pam déprimée. Quand elle est déprimée, c'est contagieux. Trop tard, je sens que le mal est fait. Je creuse l'abcès.

— Pam, dis-moi, pourquoi est-ce si difficile d'être ma meilleure amie ?

— Parce que tu es... tu es... tu es... *toi*.

— Merci, c'est beaucoup plus clair !

— D'accord, dit Pam de nouveau énervée.

Elle me fixe droit dans les yeux et la colère que j'y vois m'est totalement destinée. C'est la première fois.

— Puisque tu veux en parler, parlons-en. Est-ce que tu t'es déjà demandée si tu aurais autant de succès avec les mecs si tu n'étais pas aussi jolie, si tu n'étais pas aussi mince et surtout si tu n'avais pas une...

Alors ma meilleure amie, Pam, la championne du monde des mauvais caractères, celle dont l'avis a toujours énormément compté pour moi, Pam dit ce que j'ai souvent suspecté mais que j'ai toujours fait semblant de ne pas comprendre parce que cela me gêne. Elle pointe du doigt ce que les gens regardent en premier chez moi :

— Crois-tu qu'ils seraient tous amoureux de toi si tu n'avais pas une poitrine aussi... spectaculaire ? Voilà, c'est comme ça que tout a commencé.

## *1*

Il est temps de rétablir quelques vérités. Je ne suis pas d'accord avec Pam. Je ne suis ni superbe, ni supermince. Concernant ma poitrine « spectaculaire », je reconnais qu'elle n'a pas tort, nous y reviendrons, mais je tiens à préciser que ce n'est pas forcément un atout car ce n'est pas toujours très facile à vivre.

Prenons les choses dans l'ordre et ouvrons le dossier «Moi». Si vous le voulez bien, nous allons commencer par le visage.

Pièce à conviction n° 1 : le visage.

Harmonieusement encadré de longs cheveux noirs. Je n'y suis pour rien, depuis une dizaine d'années, l'usage de cette merveilleuse invention que l'on nomme « teinture »

contribue largement à la beauté de ma chevelure — la vérité est que j'ai eu des cheveux blancs assez tôt.

Je reconnais que j'ai aussi de beaux yeux noirs, mes sourcils sont bien dessinés, mais ils auraient besoin d'une légère épilation. Mon nez est loin d'être parfait — je le trouve légèrement trop large (peut-être qu'un ou deux millimètres de moins...) Quant à mon menton, ne serait-il pas un peu pointu ? Mes pommettes sont trop... Non, j'exagère ! Mes pommettes sont parfaites. Je ne vais quand même pas jouer les Barbie complexées... Ça me rappelle cette pub qui passait à la télé il y a quelques années où une obscure actrice disait : « Ne m'en veuillez pas d'être belle. »

On n'avait qu'une envie à l'époque, en tant que téléspectateurs exaspérés, c'était de lui répondre : « On ne t'en veut pas d'être belle, on t'en veut d'être débile. »

Ne me jugez pas trop vite, s'il vous plaît, avant de mieux me connaître.

Pièce à conviction n° 2 : le corps.

Généralement, je dis que je mesure un mètre soixante. Mensonge ! Enfin, tout petit mensonge : je frôle le mètre soixante et de toute façon personne ne peut vérifier. Comme je ne suis pas très grande et que j'ai une peau magnifique (c'est de famille), les gens ne me croient pas quand je leur dis mon âge.

— Ce n'est pas possible ! Je vous croyais beaucoup plus jeune !

Quand je dis combien je mesure, j'ai souvent droit aussi à :

— Ce n'est pas possible ! Je vous croyais beaucoup plus grande !

Comment faut-il le prendre, à votre avis ?

Ou encore :

— Ce n'est pas possible ! Vous n'avez pas du tout l'air juive !

*No comment.*

Voilà les trois remarques que j'ai le plus entendues tout au long de ma vie. Mon nom est Scarlett Jane Stein... J'ai de longues jambes et de jolis bras. Et malheureusement, le défaut commun à toutes les américaines, un renflement — très léger, mais tout de même — au niveau de l'estomac. Quand je dis que ce défaut est commun à toutes les américaines, je sais de quoi je parle, toutes mes compatriotes ont ce petit bedon, plus ou moins marqué. Attendez ! Entendons-nous bien, je ne parle évidemment pas des opérées, des liposucées, des actrices, des mannequins et des bodybuildées. J'en oublie ? Ah, oui, bien sûr, ajoutez les anorexiques, boulimiques et autres futurs mannequins.

Que reste-t-il ? Toutes les autres. Les femmes normales, le gros de la troupe, le club des petits bidons. Dont nous faisons partie, mes chères. Vous et moi. Enfin, en ce qui me concerne, n'exagérons rien, je suis très reconnaissante à la nature de m'avoir faite telle que je suis.

Quand j'étais au collège, j'étais même tellement mince que pour ne pas maigrir davantage, je me forçais à avaler un *banana split* au goûter (je sais, c'est dur à entendre). Je pense que si Pam le savait elle me haïrait vraiment.

Aujourd'hui, cette belle époque est loin derrière moi et je suis devenue comme tout le monde. Enfin presque... N'empêche que je dois faire attention à ce que je mange si je veux continuer à entrer dans mes vêtements taille 36 et même 34 selon un certain nombre de facteurs, comme la période du mois et ma dépendance aux sucreries...

Je me force à faire de l'exercice — abdos, marche, et grâce à la méthode de gym Pilates, j'ai aujourd'hui un corps de rêve. J'ajoute que je passe mon temps à traquer le moindre kilo superflu.

D'accord, pour le visage, j'ai eu de la chance... Mais pour mon corps, je me donne du mal !

Que dire d'autre ?

Nous parlerons de mes seins plus tard.

Pour être brève, je dirais que je n'ai jamais pris de râteau et qu'à la plage, personne ne m'a jamais demandé de me rhabiller. Objectivement, les jours où je me trouve moche, je suis jolie et quand je me trouve jolie, je suis... bien plus que cela. Je n'y peux rien, je suis née comme ça. Et à part les racines que je dois refaire toutes les trois semaines, et la muscu nécessaire pour tonifier mes bras, je suis telle que le bon Dieu m'a faite. C'est comme mes seins. Je n'ai jamais demandé à personne d'avoir les seins de Pamela Anderson — version naturelle !

Et mon problème, c'est que c'est ce que les gens voient de moi en premier.

« Oh, la menteuse ! Tu sais bien que tu te mens à toi-même », dit la petite voix au fond de ma tête ! Tu n'es pas si malheureuse que les gens regardent d'abord la pièce à conviction n° 3.

Vous l'avez compris, il s'agit de mes seins.



Si vous avez jamais rêvé passer inaperçue, choisissez le job de bibliothécaire. J'ai parfois l'impression qu'une quarantaine d'heures par semaine, je ne suis plus une femme. C'est reposant, finalement, car pendant ce temps, je ne pense plus à ma poitrine, les autres non plus, du reste. Evidemment, je me rends bien compte que c'est ce que les clients qui s'avancent vers mon bureau voient en premier, mais ils n'y jettent qu'un regard fugace. Ce n'est pas comme si j'exerçais une profession à fantasme comme infirmière, gogo danseuse ou sauveteuse en mer — type *Alerte à Malibu*. En général, le public considère les bibliothécaires comme des êtres asexués et puisque les décolletés trop plongeants sont prohibés par la direction, c'est un job à peu près tranquille pour une femme dotée comme moi de seins, disons, *étonnants*. Attention, ce n'est quand même pour ça que j'ai choisi ce métier qui m'a conduite tout droit à la bibliothèque publique de Danbury. Non, si je me retrouve ici après mon Mastère en bibliothéconomie, c'est parce *j'adore* les livres. En plus, un bibliothécaire gagne davantage qu'un vendeur en librairie.

Le problème, c'est que je n'avais pas prévu qu'au lieu de parler littérature avec des passionnés, je passerai mon temps à répondre à des questions aussi saugrenues que :

— Où puis-je trouver des informations sur l'économie des Galapagos ?

Ou des remarques du genre :

— C'est incroyable ! On ne trouve jamais les livres à leur place !

Ou encore :

— Vraiment, je ne comprends pas qu'il n'y ait pas d'accès aux sites libertins depuis vos ordinateurs !

Enfin, j'ai tout de même un bon salaire.

Bon salaire, bon salaire...

On dirait un mantra !

Avec le temps, je me suis aussi attribué une sorte de mission sociale. Cela rassure les gens de voir une fille comme moi faire un tel boulot, cela leur donne une impression d'importance et de supériorité que je suis enchantée de leur offrir. Ma mère a eu une réaction assez vive quand je lui ai annoncé mon intention de devenir bibliothécaire. Elle a sursauté comme si je lui avais annoncé que j'allais vendre de la drogue dans la rue.

— Je ne t'ai pas envoyée dans les meilleures écoles du pays et je ne t'ai pas donné ce prénom pour que tu deviennes *bibliothécaire* !

— Il est certain que si j'étais avocate, on me respecterait davantage avec un tel prénom !

— Peut-être pas, mais au moins, on est bien payé !

Environ sept ans après mes débuts à la bibliothèque de Danbury, où je travaille depuis douze ans maintenant — *bon salaire, bon salaire, quatre semaines de vacances par an, bon salaire...* —, je suis tombée sur un de mes anciens petits amis. C'était dans une soirée où j'étais venue avec Pam.

— Qu'est-ce que tu deviens ? m'a-t-il demandé en me tendant un verre de vodka glacée.

— Je suis bibliothécaire.

— Bibliothécaire ?

Il m'a dévisagée d'un air totalement ahuri.

— Oui, pourquoi ? Tu t'attendais à quoi ? Infirmière, soudeuse ou strip-teaseuse ?

— Je ne sais pas, a-t-il répondu d'un air gêné en jetant malgré lui un coup d'œil à mes seins, c'est bizarre comme choix...

— Tu me rappelles quand tu auras grandi, ai-je répondu en tournant les talons.

— Il a toujours été comme ça, m'a dit Pam, que j'ai retrouvée dans la cuisine. Vraiment pas très malin.

— Dommage, il était plutôt mignon. Mais il est trop étroit d'esprit.

Pam n'a jamais montré la moindre étroitesse d'esprit concernant mon job. Non, c'est pire, elle critique mon choix constamment.

— Tu es supérieurement intelligente, Scarlett, pourquoi te gâches-tu la vie à cause d'une paire de lolos ! Tu pourrais faire le même job que moi !

Euh...

— Bon d'accord, reprend-elle après un instant de réflexion, peut-être pas exactement la même chose, c'est vrai qu'avec un physique pareil, plaider au tribunal serait de la pure

provocation... Mais tu pourrais parfaitement être une avocate fiscaliste et crois-moi, tu ferais un malheur si tu participais à des émissions juridiques à la télé !

Je ne veux même pas l'envisager...

— Vraiment, Scarlett, réfléchis, tu pourrais être comme nous.

Ce « nous » désignant Pam elle-même et les deux autres membres de notre petite bande, TB et Delta.

— Tu oublies un détail, dis-je à Pam.

— Lequel ?

— Je ne veux pas être comme vous, mais tout simplement moi-même.

— C'est ce que je disais ! Quel gâchis que tu ne te serves pas davantage du cerveau que le bon Dieu t'a donné !

Je lui dis — comme à ma mère — que je ne vends pas de drogue, mais ça ne l'arrête pas.

— Je te le répète, pour moi, c'est du gaspillage, comme si tu avais gagné le gros lot et que tu cachais l'argent sous ton matelas ! C'est comme porter une ceinture de chasteté toute ta vie.

— Merci.

— Ne sois pas sur la défensive. N'es-tu pas curieuse de savoir ce que tu aurais pu faire de ta vie si tu n'avais pas été aussi complexée par ta poitrine ?

Elle soupire.

— Tu es particulièrement gâtée par la nature, Scarlett, tu ne t'es jamais donné de mal pour obtenir quoi que ce soit, donc tu ignores ce que tu vaux vraiment.

Vous vous demandez certainement pourquoi cette fille si hostile, si critique à mon égard est ma meilleure amie ? Je la plains beaucoup de se montrer à vous sous ce jour, elle a beaucoup de qualités, vous savez. Et puis, pour tout vous dire, je n'ai pas vraiment eu le choix, je l'ai rencontrée en même temps que TB et Delta, mais elle, elle a vraiment fait le forcing auprès de moi. Elle ne m'a pas lâchée, un peu comme le remplaçant boutonneux de l'équipe de foot — lunettes rafistolées au ruban adhésif — qui colle toujours aux baskets de la plus jolie fille du collège — qui est aussi la chef des pom-pom girls. Finalement j'ai craqué après des jours et des jours d'un siège en règle :

— Tu dînes où ce soir ?

J'ai fini par m'avouer vaincue et par lui proposer qu'on soit copines et même « meilleures amies ». Pour être honnête, c'est ma meilleure amie par défaut. Mais, comme pour mon physique, cela mérite des explications plus détaillées que je vous donnerai plus tard.

Et me voilà donc, par un bel après-midi de juillet, un mercredi, bien cachée derrière mon bureau à la bibliothèque publique de Danbury. Je viens d'orienter une cliente qui veut entamer une carrière d'écrivain vers le rayon littérature, et j'espère maintenant avoir la paix pour pouvoir me plonger dans une pile de revues et de magazines, dont le *Publishers Weekly*. C'est mon job, du reste, de me tenir informée.

— S'il vous plaît ?

— Hmm... ?

Je repose mon journal, agacée d'être déjà m'interrompue.

Devant moi se tient une femme aux sourcils froncés, à peu près de mon âge. Elle tient une poussette et est accompagnée d'une gamine d'une dizaine d'années dont les cheveux noirs sont coiffés avec une frange complètement ringarde. Malgré cela, elle est mignonne, enfin, elle pourrait l'être, car elle a un joli sourire et de beaux yeux bruns, mais son visage est couvert d'acné juvénile. Je la plains. Elle va sûrement avoir une puberté précoce et sera sans doute la cible des garçons du collège et des bonnes copines qui elles, ont la chance d'être encore des enfants. Je connais cela parce que c'est ce qui m'est arrivé. Dans peu de temps, elle aura du poil sur les jambes et sa mère l'empêchera de s'épiler, la jugeant trop jeune, alors tout le monde au collège la traitera de singe.

La mère aux sourcils froncés pose sa main sur l'épaule de sa fille :

— Sarah recherche des livres qui figurent sur sa liste de romans pour l'été.

— Très bien, dis-je, elle a raison de s'y prendre à l'avance, la plupart des enfants se réveillent au dernier moment. Elle trouvera tout ce qu'elle veut au premier étage.

— Non, dit la mère, elle a besoin d'être guidée dans son choix.

Elle me tend la liste avant d'ajouter :

— Je ne veux pas quelle prenne n'importe quoi.

— Justement, là haut...

— S'il vous plaît, insiste-t-elle, en jetant un regard sur le panneau au-dessus de moi. Vous êtes bien conseillère, non?

Si elle m'avait écoutée, je lui aurais dit que là-haut... Je jette un coup d'œil à la liste.

— Vous ne pouvez pas faire d'erreur en choisissant *Une paix séparée* ou *Gatsby le Magnifique*.

- Elle doit en lire trois, insiste la maman aux sourcils toujours froncés.

- Elle peut aussi lire *Harry Potter*.

- Merci, dit la mère, apparemment très soulagée.

C'est alors que la petite fille se met à tousser.

- Mets ta main devant ta bouche, Sarah, dit la mère qui se tourne vers moi avant d'ajouter d'un air gêné, Sarah vient d'avoir la varicelle, il lui reste cette toux...

— La varicelle ? dis-je en reculant involontairement sur mon siège.

- Oh, ajoute la mère en tournant les talons et en se dirigeant vers la porte qui mène à l'étage des enfants, elle n'est plus contagieuse désormais et de toute façon, de nos jours, tout le monde a eu la varicelle dans l'enfance !

### 3

Non.

Pas tout le monde.

Pas moi.

Environ quatorze jours après que Sarah a toussé sous mon nez, j'ai commencé à avoir de la fièvre, une migraine épouvantable et des courbatures comme si j'avais passé la nuit sur un ring de boxe.

J'ai d'abord cru que j'avais attrapé une sorte de rhume d'été et comme je n'avais pas encore déposé un seul jour de maladie cette année, je me suis fait porter pâle durant trois jours, histoire de me remettre. C'est alors que les boutons sont apparus. Je n'ai jamais eu de problème d'acné quand j'étais jeune. Je sais que c'est le genre de chose qui énerve celles qui en ont eu, mais c'est la pure vérité. Au collège, puis au lycée, il y avait un paquet de filles qui étaient jalouses de moi ! A part la veille de mes règles, où je me sentais souvent un peu plus pâle que d'habitude, j'ai toujours eu un teint de pêche.

Imaginez donc ma stupeur, à l'approche de la quarantaine, quand je me suis réveillée avec quatre boutons sur le corps et un sur mon front. Les jours passant, l'éruption s'est étendue, sur mon visage, mon cou, ma poitrine... l'horreur absolue ! Alors, prise de panique, j'ai appelé mon médecin en urgence, persuadée que j'avais attrapé la rougeole. Ne me demandez pas pourquoi j'ai pensé à la rougeole, c'est comme ça.

La réceptionniste du cabinet du Dr Berg a été très sympa. Dès que j'ai prononcé le mot «



rougeole », elle m'a trouvé un rendez-vous l'après-midi même. Il faut d'habitude patienter deux ou trois mois pour voir le docteur le plus apprécié de la ville et il faut attendre une journée aux urgences avant de voir un médecin. C'est à ce moment-là que j'ai compris que mon cas devait être sérieux. J'avais le premier rendez-vous de l'après-midi, sans doute pour ne pas contaminer toute la salle d'attente.

Je suis sûre que je ne suis pas la seule femme à être amoureuse de son médecin. Ça fait douze ans que je suis une patiente du Dr Berg — depuis que mon précédent docteur a failli me tuer. Appelons-le « Dr X » pour ne pas citer de nom. Il m'avait prescrit un traitement contre une infection qui ne voulait pas guérir. Je me sentais de plus en plus mal, je téléphonais sans cesse au cabinet du Dr X pour m'entendre dire par l'infirmière que j'étais hypocondriaque, jusqu'au moment où sont apparues des rougeurs sur ma peau, signe d'allergie au médicament. Ils m'ont enfin conseillé d'arrêter le traitement. Immédiatement. Une dose supplémentaire aurait pu me tuer. Quand j'ai essayé d'en discuter avec eux pour leur faire admettre leur erreur et pour qu'ils reconnaissent qu'ils auraient dû m'écouter, ils n'ont jamais rien voulu entendre. D'après eux, ils ont parfaitement suivi la procédure, n'ont fait aucune erreur et n'ont jamais entendu parler de cas comme le mien auparavant. Je pense qu'ils ont préféré tout nier plutôt que de reconnaître leur faute de peur de suites judiciaires. J'ai préféré en rester là, mais j'ai aussitôt cherché un autre médecin. Autant vous dire qu'après cette expérience, j'étais plus que méfiante.

Je l'étais toujours quand j'ai consulté le Dr Berg pour la première fois, mais il a très vite gagné ma confiance. Il est si gentil, si rassurant, et il prend le temps de vous parler, pas seulement de votre maladie, mais de la vie en général ou de ce qui se passe dans l'actualité. Bref, il s'intéresse vraiment à ses patients.

En quittant son cabinet, je me sens toujours mieux que quand j'y suis entrée. Il suffit que j'aperçoive sa calvitie naissante et ses lunettes cerclées de fer pour retrouver la santé ! Je dis souvent à mes copines que cela m'est égal qu'il s'y connaisse ou pas en médecine, ça ne m'empêche pas d'être amoureuse de lui. Quel dommage qu'il soit marié et même grand-père.

— Ça n'a pas l'air d'aller très fort, aujourd'hui, Scarlett, dit-il en entrant dans la pièce où l'infirmière m'a installée.

Tout en lisant le compte rendu qu'elle a rédigé pour lui, il me tend la main. Il n'a jamais peur du contact avec ses patients malades — tout le contraire du Dr X qui gardait toujours une certaine distance avec vous.

— Que ressentez-vous, Scarlett ?

— J'ai la rougeole.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demande-t-il en m'observant de plus près et en tâtant les ganglions dans mon cou.

— Je ne sais pas, j'ai des boutons partout. Ça ressemble à la rougeole, non ?

— Non, dit-il en s'asseyant derrière son bureau et en commençant à écrire dans mon dossier. Vous n'avez pas la rougeole, vous avez la varicelle.

— La varicelle ?

— Oui, répond-il en rédigeant une ordonnance. Vous avez été exposée à la maladie récemment ?

Je lui parle de Sarah, la petite fille de la bibliothèque.

— Cela correspond à la période d'incubation.

J'enrage ! Parce que cette gamine voulait prendre de l'avance dans ses lectures d'été, me

voilà affligée de cette horrible maladie ! Elle n'aurait pas pu faire comme tout le monde ? S'y prendre au dernier moment !

— Tenez, dit-il en me tendant l'ordonnance. Prenez soin de vous, ça va aller de pire en pire avant de disparaître.

— Vous voulez dire que je vais aller encore plus mal ?

— Je le crains. La varicelle, qui est une maladie infantile, est très supportable pour les enfants, mais qui est très douloureuse à l'âge adulte. Et comme vous allez être très contagieuse pendant les huit jours à venir, je vous demande de rester chez vous jusqu'à ce que les boutons aient complètement disparu.

Super.

— Je souhaite aussi que vous téléphoniez tous les jours au cabinet médical pour me tenir informé de l'évolution. Je ne vais pas vous lâcher comme ça dans la nature, d'accord ?

C'est tout lui ! Rassurant et toujours compatissant.

— Bien, dis-je en me levant et en me regardant dans le miroir.

Quelle horreur ! J'ai encore plus de boutons sur le visage qu'en entrant dans son cabinet il y a quelques minutes !

— Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr !

— Est-ce que je vais rester défigurée ? J'ai l'impression d'être un animal bizarre dans un zoo.

C'est étrange de lui parler comme ça, et ça me gêne un peu car nous nous connaissons bien, le Dr Berg et moi. En douze ans, nous avons souvent eu des discussions sur la beauté et sur le physique. Il connaît mon point de vue sur les apparences. Je pense que les femmes seraient plus heureuses si elles se souciaient moins du regard des autres et si elles s'intéressaient davantage aux qualités intérieures des gens. Et voilà que je fais comme elles, alors que d'habitude, je mets très peu de maquillage et je m'habille très simplement. Au moment où je suis moins belle, va-t-il me prendre pour un imposteur ? Mais il rit et me rassure aussitôt :

— Bien sûr que non ! Evitez de vous gratter et d'ici peu, vous aurez retrouvé votre beauté. Et laissez-moi vous dire, Scarlett, que vous êtes très jolie, même avec vos boutons.

Quel dommage qu'il soit marié ! A son tour, il m'interroge :

— Je voudrais vous poser une question.

— Je vous en prie.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait comme tout le monde ? Pourquoi n'avez-vous pas eu la varicelle quand vous étiez petite ?

## 4

Et maintenant, histoire de faire une pause, si on parlait de mes seins ?

Ça vous tracasse, n'est-ce pas ?

Je veux dire que vous ne me lâcherez pas tant que je ne vous aurai pas tout dit sur le sujet ? Allez, avouez que vous mourez d'envie que je vous raconte tout !

Bien. Mais ne me dites pas après que je ne vous avais pas prévenus !

Tout a commencé à l'âge de dix ans. J'ai du mal à croire, encore aujourd'hui, que cette guerre entre moi et cette partie de mon corps dure depuis vingt-neuf ans, c'est-à-dire les trois quarts de ma vie. Il serait temps que je grandisse.

Quoi qu'il en soit, cela a commencé quand j'avais dix ans. C'est à cet âge précoce que j'ai eu mes règles pour la première fois. (Désolée les filles, j'étais déjà très jolie et contrairement à vous, je n'ai jamais souffert d'acné et autres joyeusetés de l'adolescence. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?) Mais tout a basculé le jour où j'ai entendu ces mots pour la première fois, ces mots que toute femme normalement constituée aime entendre, ces mots qui sont sortis de la bouche d'un ado boutonneux et prépubère, bref, ces mots que je n'oublierai jamais :

— Waouh, les mecs, visez-moi un peu cette paire de lolos !

Tout était dit. A partir de ce jour funeste, j'allais vivre ce cauchemar au quotidien.

Imaginez à la gym, sur le trampoline ou bien pendant la séance de jogging, malgré l'immense T-shirt dans lequel je tentais de cacher ma poitrine juvénile.

Le pire, c'était dans la rue, quand je croisais des ouvriers ou que je devais longer un chantier de construction. Je sais que c'est très cliché, mais c'est du vécu !

Et ce qui est dingue, c'est que les membres de la population masculine ne peuvent s'empêcher d'exprimer leur enthousiasme — appelons cela ainsi — sans ponctuer toutes leurs phrases de « Waouh, les mecs ».

Exemple :

- Waouh, les mecs, il y a du monde au balcon !
- Waouh, les mecs, regardez-moi ce qui arrive...
- Les mecs, les mecs, quelle... quelle... paire de seins !

En toute logique, j'ai compris très tôt dans ma vie de femme que mes seins ne passaient pas inaperçus. Et comme je suis hétéro, j'ai très vite reçu le message cinq sur cinq.

Tout cela n'est pas marrant, mais il y a pire. Je me souviens de mes premiers rendez-vous avec les garçons qui tournaient au cauchemar parce qu'ils pensaient tous qu'une fille avec une telle poitrine était forcément consentante pour des investigations poussées. Il était clair que pour les garçons, une fille comme moi était une sorte de provocation, un appel sexuel. Pire, j'ai vu les hommes de mon entourage montrer un intérêt soudain pour ma croissance alors que les femmes me faisaient la tête comme si j'y étais pour quelque chose !

Avez-vous remarqué que de nos jours les femmes célèbres pour leur poitrine ont toutes deux prénoms ? Autrefois, on disait d'une belle femme quelle ressemblait à Marilyn Monroe. Aujourd'hui, la référence, c'est Pamela Sue Anderson et Anna Nicole Smith. A quand Scarlett Jane Stein ?

Et le plus cauchemardesque, vous voulez que je vous le raconte ? Voilà, ce qui me tue, c'est que je n'ai PAS de gros seins ! J'ai une belle poitrine, spectaculaire peut-être, mais somme toute normale. Je n'ai pas une grosse poitrine comme ces femmes dont je viens de parler, toutes ces nanas à deux prénoms qui, au passage, sont blondes alors que je suis brune, ont toutes des seins en silicone les obligeant à mettre des tailles de bonnet ahurissantes. Moi, je fais un gentil 90 D ce qui, ne vous en déplaise, n'a rien d'exceptionnel !

Eh oui, les filles, c'est tout à fait dans la moyenne des américaines de faire du 90 bonnet D ! Alors, pourquoi tout ce cirque, mes grandes déclarations, ma gêne, mes difficultés à assumer une poitrine qui finalement entre dans la norme ? Pourquoi tous les hommes qui ont traversé ma vie se sont tous exclamés, la mine gourmande devant mes seins :

— Waouh, Scarlett, tu as une poitrine magnifique !

Si vous saviez le nombre de fois où j'ai entendu cette phrase ! A tel point que j'ai souvent été tentée d'interrompre l'action pour mener l'enquête :

— Euh, excuse-moi, mais j'ai quelque chose à te demander. Es-ce que tu dis ça à toutes les filles ? C'est un truc de mec, un genre de commentaire que vous faites chaque fois ?

Je regrette de n avoir jamais osé poser la question. Pourtant, j'ai constaté que tous les hommes avaient le même regard et à peu de choses près, les mêmes mots en ces circonstances. Comme s'ils venaient de tomber sur un gros filon dans une mine d'or. Je sais que beaucoup font une fixation sur la taille de leur pénis, eh bien, je déclare que les filles peuvent elles aussi être — comment dire ? — obsédées par la taille de leurs seins.

A propos...

Je maintiens que mes seins ont une taille normale. La normalité ! C'est ce à quoi tout Américain aspire. On ne se vante jamais d'être le premier de la classe parce qu'on ne sait pas si on le restera, ni d'être la chef des pom-pom girls parce que plus tard, si on grossit, les autres en feront des gorges chaudes, ni d'être champion d'échecs car à la première difficulté, on ne vous ratera pas. D'un autre côté, il vaut mieux éviter d'être bête, obèse ou nul car, là aussi, on ne vous loupera pas. Le milieu ! Etre moyen, en tout, c'est l'objectif de tout enfant normal. Et des adultes aussi. Les riches sont jaloués et critiqués, les pauvres sont blâmés, le message est clair : même si parfois les fins de mois sont difficiles, la classe sociale dans laquelle on est le plus tranquille, c'est la classe moyenne.

Côté poitrine, je représente donc la classe moyenne. Si on me remarque autant, ce serait donc parce que je suis spectaculairement normale ?

Oh, je dois peut-être préciser — pour être tout à fait honnête — qu'un 90 D sur une petite brune à la taille de guêpe — je vous rappelle que je m'habille maximum en 36— c'est aussi spectaculaire sinon plus que les grosses poitrines de ces blondes à double prénom dont je parlais tout à l'heure. Qu'en pensez-vous ?

## 5

Quand on est en quarantaine durant une dizaine de jours, on a du temps pour réfléchir, mais on s'ennuie assez vite. Même Pam, qui n'est pas aussi feignante qu'elle le prétend (sauf quand elle passe des journées entières avachies sur son canapé), trouverait le temps long.

Pam n'est jamais inactive, sauf quand elle traverse une crise existentielle, ce qui est assez fréquent. C'est un gros handicap quand on veut entretenir une relation avec un homme. Plus on est dynamique, entreprenante et bien dans ses baskets, plus on attire les hommes. Evidemment, si d'entrée de jeu vous dites :



— Je n'ai pas vraiment la pêche en ce moment.

Ou:

— Je ne vois pas ce qui vous attire chez moi.

Il y a peu de chance que le mec ait envie de mieux vous connaître. En revanche, si vous êtes sûre de vous, vous pouvez dire :

— Je ne suis peut-être pas votre genre, mais ma vie me plaît telle qu'elle est car je suis très active et je suis très entourée.

En fait, vous avez compris que je veux parler de confiance en soi. Parfois les autres prennent ça pour de l'arrogance, mais on se moque de ce que pensent les autres, non ?

Buller, traîner, paresser, quel que soit le mot, pour moi, cela veut dire laisser passer sa vie. Mais les adeptes de ce genre d'attitude s'en moquent complètement. Tiens, c'est bizarre, c'est le portrait craché de Pam...

Pam fait tout ce qu'elle peut pour ressembler le moins possible à *Ally McBeal*, un feuilleton que je ne regarde plus et dans lequel l'héroïne qui joue le rôle d'une avocate est carrément anorexique. Attention, je ne dis pas que Pam est obèse, mais pour éviter de se faire draguer au boulot, elle a adopté un look totalement asexué. Vous ne la verrez jamais avec une de ces micro-jupes que portent les actrices *d'Ally McBeal*.

Je voudrais, du reste, faire une réflexion sur ce sujet. N'en déplaise aux néo féministes, je trouve incongru qu'une avocate plaide lors d'un procès vêtue ainsi. Croit-elle sincèrement que les jurés vont la respecter et écouter ce qu'elle va dire ? Aucun risque que Pam s'habille de cette façon, puisqu'elle achète ses vêtements dans les rayons « Dames » des magasins les moins branchés de la ville, et en plus en solde ! La couleur que Pam porte le

plus souvent est le marron. Du moins, c'est sa couleur « de jour ». Je m'explique : autant le jour elle veut passer inaperçue c'est-à-dire être le moins sexy possible, autant la nuit, quand elle sort, elle brille de mille feux. Dix mille même. Genre femme de milliardaire texan inactive et désœuvrée qui passe ses journées au bord de sa piscine à dire du mal de ses copines qui elles-mêmes en font autant chez elles. Vous savez, ce genre de femmes choucroutées, décorées comme des sapins de Noël, qui portent des tailleurs hypercintrés à la taille et rembourrés aux épaules. Le comble du tape-à-l'œil et du mauvais goût avec tellement de dorures que même Liza Minelli (qui n'est pas connue pour sa sobriété vestimentaire) serait choquée. Et je ne vous parle pas du maquillage ! Terrifiant ! Je ne lui en ai jamais parlé car elle se trouve irrésistible ! A part ces particularités vestimentaires, Pam est une fille dans la moyenne, normale, quoi. Taille moyenne — un mètre soixante-dix —, poids moyen — elle s'habille en 42, ce qui est la moyenne aux Etats-Unis —, couleur de peau entre albinos et afro-américaine.

Etre dans la moyenne, ce qui est, je vous le rappelle, l'objectif de tout Américain, devrait donc la satisfaire. Mais Pam est un être à part : elle voudrait être *en dessous* de la moyenne le jour et *au-dessus la nuit*. Au final, elle est totalement à côté de la plaque, le jour comme la nuit !

Ah, oui, j'allais oublier de vous parler de sa poitrine. Là encore, elle est dans la moyenne puisqu'elle fait un 95 D, mais couplé avec une taille 42, cela ne fait pas du tout le même effet que mon 90 D sur une taille de guêpe. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je ne dépassais jamais le 36 ? Je pense que ça l'agace un peu et elle doit parfois m'envier quand nous sortons. Qu'y puis-je, moi, si elle ne se tient pas droite et qu'elle est avachie sur son fauteuil à côté de moi ?

— Si on te prend toi, par exemple, Scarlett..., commence-t-elle avec un air qui ne me dit rien qui vaille.

Nous sommes samedi soir, huit jours après le soir où elle a éjecté toute une série de séduisants Bachelor qui avaient envie de mieux me connaître. Vous vous souvenez ?

Je plonge le nez dans mon verre. C est le énième samedi soir, dans un énième bar, à boire un énième Mai Tai et j'en ai marre qu'on me prenne en exemple. Pourquoi pas elle, pour une fois ?

- Si tu veux prendre un exemple, fais-le pour quelque chose de positif, cela changera !
- Non, répond-elle sèchement.
- Oh.
- Je refuse parce que je pense qu'il y a suffisamment de choses positives dans ta vie. Tu es très gâtée par la nature, Scarlett, et tout est tombé tout cru dans ton bec.
- Oh, nous y voilà.
- Si tu pouvais arrêter avec tes « Oh » puérils, ça ne marche pas avec moi.
- Oh. O.K.
- Je voudrais savoir pourquoi c'est toujours aussi si difficile d'avoir une discussion avec toi.
- Si j'étais avocate comme toi, je te dirais : « Allez au fait, cher maître. »
- Touchée.

J'esquisse un petit sourire, et j'enfonce le clou :

— Tu disais ?

— Qu'est-ce que tu attends, Scarlett, pour te remettre en question ?

— Oh!

— Tu recommences !

— Oh!

— Arrête !

— Oh, O.K.

— Je suis sérieuse, arrête !

Très bien, revenons donc à cette sympathique entrée en matière, quand tu disais « Si on te prend, toi, par exemple, Scarlett »... Je suis sûre que je vais adorer ce que tu t'apprêtais à me dire.

— Je t'en prie ! Je voulais revenir sur ce que je te disais samedi dernier.

— Et que disais-tu samedi dernier ?

— Samedi, quand tous ces mecs te tournaient autour... Je ne sais même plus combien

il y en avait, trois, quatre... bref, ils étaient comme des mouches autour d'un pot de miel. On a commencé une discussion toutes les deux et je t'ai demandé si tu ne croyais pas que toute cette mâle attention autour de ta petite personne n'était pas uniquement due à ton physique plutôt qu'à tes qualités personnelles ?

— Oh, c'est ça, et alors ?

— Oui, c'est *ça* comme tu dis. Alors ?

— Alors je te pardonne.

— *Tu* me pardonnes ?

— Oui.

— Et pourquoi, tu me pardonnerais ?

— Eh bien, je te pardonne d'avoir insinué que je ne dois mon succès auprès des hommes qu'à mon seul physique et non pas à mon esprit ou parce que je suis quelqu'un de sympa.

— Je sens que tu es touchée, je croyais que tu m'avais pardonné ?

— Je ne t'en veux pas, Pam, mais ça ne veut pas dire que j'ai oublié ce que tu as dit et ce que cela signifie. Je me demande si tu ne m'insultes pas en disant cela, si tu n'essaies pas de me vexer ?

— Euh, non.

— Et?

— Ce que j'essaie de te faire comprendre, c'est que tu es née avec beaucoup d'atouts, Scarlett, et que ce n'est pas juste.

— Tout ce que j'ai, et ce que je suis, je l'ai obtenu moi-même.

— Oh ! Tu ne vas pas me faire croire que tu as un corps pareil parce que tu passes ta vie à la salle de gym ! Tu sais très bien que tu n'as rien fait pour être comme cela, Scarlett!

— Oh ! Pam !

— Je t'en prie, arrête avec tes « Oh » puérils ! Sois sérieuse, Scarlett pour une fois que nous avons une vraie discussion !

— C'est ça que tu appelles une *discussion* ? Tu es en train de me dire qu'il n'y a que mon physique qui attire les mecs et pas le fait que je suis sympa ou drôle ou intelligente, en bref, que je n'y suis pour rien ! Tu ne me trouves pas sympa ou drôle toi-même ?

Elle ne répond pas directement à ma question mais elle poursuit :

— La question n'est pas là, Scarlett. Je vois bien que tu as plus de succès que moi, mais je pense que c'est à cause de ton physique et la vérité est que tu n'as aucun mérite. Si tu avais plus de succès que moi pour autre chose que ton corps, que me resterait-il à moi ? Cela signifierait qu'en plus, je ne suis ni drôle ni sympa ?

Comme elle, je ne réponds pas directement à sa question. Je suis mal à l'aise. C'est ma meilleure amie par défaut, après tout. Evidemment, ça lui arrive d'être drôle. Et même sympa. Parfois. Elle peut être les deux en même temps. Mais c'est rare. Et comment séduire quand on n'est ni drôle ni sympa ?

Je repense à ce qu'elle vient de me dire. Ce n'est pas la première fois qu'elle m'assène sa théorie. C'est même notre sujet de conversation favori quand nous parlons des mecs. Je me suis toujours demandée pourquoi, une fois passé le stade du premier rendez-vous, les hommes ne la rappelaient jamais. D'accord, il y a la question du look. Mais les fringues ne font pas tout. Elle réussit dans son job parce que c'est une grande gueule qui n'hésite pas à s'imposer et elle a eu l'intelligence de bien choisir son métier.

D'accord, je trouve assez ridicules les initiales J.D. (Juris Doctor). Mais elle adore exhiber ces deux petites lettres sur ses cartes de visite pour proclamer à la face du monde qu'elle est Docteur en droit.

Je m'enfonce dans mon siège en soupirant.

— Que cherches-tu exactement, Pam ?

Elle se rapproche de moi, les yeux brillants. J'ai l'impression qu'elle attendait ce moment depuis longtemps.

— On pourrait jouer à armes égales, Scarlett. Tu partirais avec moins d'atouts et moi, avec un peu plus.

C'est à ce moment-là que j'aurais dû me lever et tout arrêter.

Je sais !

J'aurais dû m'interroger sur les motivations de cette fille que je considérais comme ma meilleure amie. Du reste, après cette discussion sera-t-elle encore ma meilleure amie ? Enfin, meilleure amie par défaut. Et du reste, pourquoi par défaut ? Pourquoi ne lui ai-je jamais décerné le titre de meilleure amie ?

Mais je n'ai pas eu le temps de me poser la question parce que c'est à ce moment que Bachelor n° 1 s'est approché de notre table et s'est installé entre nous en tournant ostensiblement le dos à Pam et en s'adressant à moi avec un sourire suave :

— Je vous offre un verre, jolie dame ? J'ai horreur de voir une belle jeune femme esseulée.

Un soir normal, ce « belle jeune femme esseulée » aurait suffi à faire sortir Pam de ses gonds. Elle aurait alors évincé le Bachelor sans même se soucier de connaître mon avis. Mais ce soir, les choses sont différentes. Sa tête apparaît derrière le Bachelor, un sourire narquois révélant sa satisfaction de voir sa théorie confirmée.

Elle murmure alors perfidement :

— Tu vois ce que je veux dire ?

A cet instant, je vois très bien, en effet.

## 6

Ce qui est abominable quand on vit seule et qu'on est malade, c'est qu'on souffre seule. Et pour souffrir, croyez-moi, je souffre ! Le Dr Berg avait raison, j'ai de plus en plus mal.



Enfermée chez moi, j'attends que ça passe. Je vis dans un immeuble sur une colline au-dessus de Danbury. J'ai acheté mon appartement l'année qui a suivi mon entrée à la bibliothèque. Ça fait donc un bout de temps maintenant et pourtant, je ne le considère toujours pas comme mon chez-moi. C'est toujours le cas avec les appartements — on s'y sent de passage, ce n'est pas comme une maison.

J'ai fait un minimum de décoration en accrochant sur les murs des photos prises par ma meilleure amie. C'est une mordue de photographie. J'ai aussi acheté quelques meubles, dans un style — comment dire ? — hétéroclite. Du bric et du broc. Et je me suis mise aussi à la peinture : jaune pour la minuscule cuisine, vert foncé pour la salle de bains, bleu pâle pour le salon et la salle à manger et pervenche avec des moulures blanches pour ma chambre. Un jour de grand optimisme, j'ai même acheté des plantes, mais comme je n'ai pas la main verte, elles sont toutes mortes à une vitesse record.

Malgré tous mes efforts, mon appart ressemble un peu à une salle d'attente. Il me donne l'impression d'être un lieu de passage, en attendant le jour où je saurai vraiment ce que je veux faire de ma vie.

Une semaine de solitude, pour faire le point sur mon existence, est une semaine de souffrance. Je ne trouve pas les mots pour décrire la douleur provoquée par une varicelle à l'âge adulte. Comme tout le monde, j'ai eu mon lot de bobos plus ou moins importants dans ma jeunesse — entorses et jambe cassée, par exemple. Je reconnais que je n'étais ni très souple ni très sportive lorsque j'étais plus jeune. J'ai même supporté quelques interventions du dentiste sans anesthésie, car j'ai encore plus peur des piqûres que de la roulette ! Mais la varicelle ! C'est atroce ! Je n'arrête pas de penser à Sarah, la petite fille qui m'a contaminée. A-t-elle autant souffert que moi ? C'est idiot de penser à elle, car la pauvre n'y est pour rien, c'est plutôt sa mère qui est coupable d'avoir emmené sa fille en ville alors qu'elle était encore contagieuse. Mais le Dr Berg m'a rassurée sur ce point, je me souviens qu'il m'a dit que cette maladie était beaucoup moins douloureuse pour les enfants que pour les adultes. Piètre consolation.

Les trois premiers jours, ma température est restée au-dessus de 39 Les boutons sont apparus progressivement sur tout mon corps, dans des endroits que je ne nommerai pas, et là, j'ai commencé à déguster. On aurait dit une armée de fourmis rouges courant sous ma peau. J'essaie de ne pas me gratter, mais je dois le faire pendant mon sommeil car le matin, certains boutons ont coulé. J'ai suivi la prescription du médecin — prendre des

bains tièdes avec des flocons d'avoine. C'est censé apaiser les démangeaisons, mais à part le moment où on trempe, c'est-à-dire vingt minutes deux fois par jour, ce n'est pas très efficace, et c'est absolument dégoûtant !

Ma mère m'a bien entendu proposé ses services.

— Enfin, Scarlett, tu ne peux pas rester toute seule !

— Je t'assure que je me débrouille très bien, maman. Ce n'est vraiment pas la peine que tu te déranges.

C'est bien la dernière chose dont j'ai besoin. Me traîner jusqu'à la porte d'entrée pour voir l'air horrifié de ma mère et écouter ses conseils à longueur de journée. Je n'ai pas besoin du regard des autres pour voir l'étendue des dégâts.

Chaque matin, je vais regarder l'évolution de la maladie dans le miroir de la salle de bains. C'est de pire en pire. Aujourd'hui, je suis carrément défigurée. Au départ, c'étaient des petits boutons rouges, l'air inoffensif et à présent, c'est une éruption géante. Je suis écarlate et gonflée — c'est bien simple, je ne me reconnais plus moi-même. Si je ne savais pas que c'est moi dans le miroir, je me ferais peur ! Je repense à Sarah, ma seule référence en la matière. Est-ce que cela a été aussi terrible pour elle ? Quand le Dr Berg m'a dit que c'était pire pour les adultes, parlait-il de la souffrance ou des boutons ? Elle aussi a dû en être couverte. S'est-elle réveillée un matin défigurée comme je le suis ? A-t-elle eu peur en se voyant dans la glace ? A-t-elle redouté que ses amies la voient comme ça ? Quand je pense que j'ai eu pitié d'elle parce que je croyais quelle souffrait d'acné juvénile !

C'est de moi que j'ai pitié maintenant. Et je me pose plein de questions. Quelle aurait été ma vie si j'avais été laide comme je le suis aujourd'hui ? Comment vivre tous les jours avec un visage comme celui-là ? Comme Pam me l'a dit, et comme je le sais pertinemment moi-même, les hommes me trouvent très attirante. Je suis un oiseau rare, une jolie bibliothécaire qui a une vie sexuelle épanouie. D'accord, je n'ai jamais cherché à me marier avec aucun des hommes avec lesquels je suis sortie. On m'a souvent demandé ma main mais j'ai refusé. Le fait d'attirer les hommes ne m'a jamais posé aucun

problème, j'ai toujours assumé mon succès, n'en déplaise à Pam.

Je suis la nana sexy et sympa. Une fille qui ne fait pas d'histoire et qui n'est pas compliquée. Vous vous demandez perfidement pourquoi, si j'ai autant de qualités, personne ne m'a encore épousée ? Je vous l'ai dit, on m'a demandée plusieurs fois en mariage, mais ce n'est pas le sujet. La vraie question n'est pas : pourquoi ne suis-je pas encore mariée mais plutôt, pourquoi est-ce que cela me préoccupe si peu ?

Peut-être pour être différente des autres filles ? Ou parce que je ne suis pas encore prête à me fixer ? Ou alors est-ce que j'attends le... prince charmant ?

D'après ma fameuse meilleure amie, je suis beaucoup trop bien et je fais peur aux hommes.

— Je fais peur aux hommes ?

— Mais oui, Scarlett, tu leur fais peur, m'a expliqué un jour Pam. Les hommes ont plus peur d'une femme qui n'a pas besoin d'eux que d'une femme qui cherche un mari, celle-là, elle annonce d'entrée la couleur.

— Ils pensent que je suis calculatrice ?

— Qui sait ce qu'ils pensent ? Ce sont des hommes !

— Mais alors pourquoi ai-je autant de succès ? Pourquoi ai-je autant d'hommes autour de moi ?

— Justement, parce que ce sont des hommes !

— Tu te répètes.

— Non, pas vraiment. Tu es séduisante parce que tu es brillante et ravissante, que tu as de l'humour et que tu es libre. Même si ce sont des hommes, ils ne sont pas complètement crétins !

— Mais tu dis que je leur fais peur !

— Oui.

Attrayante et terrifiante. Tu parles d'un mélange. Je devrais plutôt parler au passé. Si c'est mon visage et mon corps que les hommes voient d'abord, je pense qu'aujourd'hui il n'y en a pas beaucoup qui voudraient sortir avec moi.

Bien entendu, comme ma mère, mes copines Pam, Delta et TB, qui toutes ont eu l'intelligence d'attraper la varicelle dans leur enfance, ont proposé de venir me voir et de faire mes courses. Mais j'ai refusé parce que la douleur est trop forte et me prend toute mon énergie. J'ai l'impression de brûler de l'intérieur. Au fur et à mesure que les jours passent — trois puis quatre —, la douleur commence à diminuer et je pense moins à Sarah. Je réalise alors que je ne veux surtout pas que l'on me voie dans cet état. Tant pis si le prix à payer est de ne me nourrir que de nouilles durant une semaine puisque c'est tout ce qu'il reste dans mes placards.

Vécue d'un immense T-shirt datant de l'époque de la lac, comme l'atteste le sigle UCONN (Université du Connecticut), seul vêtement que je supporte car il ne touche pas ma peau, et armée de ma télécommande, j'affronte stoïquement ma solitude.

Evidemment, une bibliothécaire qui a passé toute sa vie le nez dans les bouquins, ne peut pas être une fanatique de télé, mais quand on n'a que ça sous la main... Mes copines, Pam, TB et Delta, toutes trois avocates, parlent souvent de leurs programmes préférés quand nous sommes ensemble. Ce qu'elles aiment le plus, c'est la télé réalité, vous savez, ces

émissions dont le titre parle de « tentation » ou de « terreur ». Le désir et la peur, l'amour et la mort ont toujours fait tourner le monde.

Je zappe d'une chaîne à l'autre. J'évite les comédies parce qu'elles ne me font pas rire, les drames, parce que je ne suis pas assez concentrée, et les émissions politiques, parce que je me moque pas mal de ce qui se passe ailleurs.

*Zap, zap, zap...* Je cherche une émission juridique — j'ai toujours aimé les shows judiciaires, les reconstitutions de procès. Si l'on pouvait revenir en arrière et rendre une justice plus juste où le bon sens prévaudrait sur le racisme, et où la grâce parviendrait à temps au condamné qui se serait repenti, le monde serait différent. Mais cela doit faire longtemps que je n'ai pas vu ce genre de programme. Car je m'aperçois qu'ils ont beaucoup évolué, tout comme la société dans laquelle nous vivons, qui est aujourd'hui plus cynique et cruelle. Au lieu de restaurer l'ordre, ces émissions montrent une société dans laquelle domine la loi du plus fort.

*Zap, zap, zap...*

C'est alors que je tombe sur une émission consacrée à... la chirurgie esthétique. Fascinant ! Trois femmes — pas particulièrement repoussantes, mais ayant chacune un défaut ici ou là, subissent une transformation. Les nez sont opérés, les dents refaites, les looks modernisés, les maquillages entièrement revus par des spécialistes, et elles ont droit en prime à une nouvelle coupe de cheveux. Des femmes nouvelles pour de nouvelles vies. Bien qu'elles soient mieux après qu'avant, ce ne sont tout de même pas des beautés — le genre vilain petit canard transformé en cygne gracieux —, mais elles sont débarrassées des défauts esthétiques dont elles avaient toujours souffert, sujets de moqueries de la part de leur entourage. Elles repartent avec une garde-robe et une valise de maquillage, prêtes à recommencer sur de nouvelles bases.

Assise devant ma télé — le visage et le corps couverts de boutons qui commencent à sécher et même à disparaître —, je me demande si leurs vies vont véritablement changer. Qui peut dire quels seront les effets à long terme ? Tout cela n'est-il pas que de la télévision ? Avec toutes ces émissions de télé réalité récentes, il est impossible d'avoir le recul nécessaire pour juger des conséquences. C'est comme pour les gagnants du loto — certains trouvent le bonheur, mais pour d'autres, c'est tout le contraire !

Je soupire en éteignant ma télé, espérant que le sommeil va m'engloutir et que demain, au réveil, je reconnaîtrai davantage mon visage que ce matin quand je me suis vue dans la glace.

*Le vilain petit canard s'endort en espérant se réveiller transformé en cygne. Je serai alors bien plus heureuse, même si la définition du bonheur, pour moi, correspondrait plutôt à un amour romantique...*

## 7

Comme je le disais plus tôt, être en quarantaine vous donne l'occasion de faire le point sur votre vie et de réfléchir, par exemple aux raisons pour lesquelles vous êtes encore célibataire à trente-neuf ans. Ce n'est pas parce que je ne me sens pas concernée par le mariage que je souhaite rester célibataire toute ma vie !

Je m'interroge aussi sur mes choix professionnels. Si vous voulez rencontrer des beaux mecs, évitez les librairies et les bibliothèques. Vous y croyez, vous, au coup de foudre entre une supernana et un mec canon au milieu de centaines de bouquins poussiéreux ?

*Il* cherche un livre introuvable sur le rituel amoureux des grenouilles arboricoles d'Afrique du Sud, *elle* sait sur quelle étagère il se cache et trouve sa persévérance formidable. C'est beau, c'est magique, mais ça n'arrive que dans les films !

La vraie vie dans une bibliothèque, c'est tout autre chose...

Prenez M. Weinerman, même si vous avez horreur des digressions. Après tout, c'est *mon* histoire, je fais ce que je veux ! Donc, M. Weinerman est le client type d'une bibliothèque. Il vient tous les jours, s'assied à la même place, sur la même chaise, devant la même table. Il y passe toutes ses journées, lit des journaux, des magazines et des livres et ne se lève que pour trois raisons :

a) Fumer une cigarette dehors.

b) Aller aux toilettes. Il y mange son sandwich à midi — je le sais parce que les murs sont très minces et laissent passer tous les bruits. Du reste, on entend plus que ce que l'on souhaiterait, si vous voyez ce que je veux dire...

c) Consulter son ordinateur favori. Il montre les dents aux autres clients qui tenteraient — les malheureux — de s'asseoir à une place qu'il considère être la sienne.

Il est omniprésent dans ma vie. Le matin, il attend l'ouverture des portes et le soir, il est le dernier à partir. M. W. est complètement paniqué lorsque les horaires changent exceptionnellement — par exemple en cas d'inventaire ou de tempête de neige. Il est toujours sous mes yeux alors que c'est l'être le plus laid que j'ai jamais vu dans ma vie. Vous savez maintenant que je n'attache pas une grande importance au look, mais il y a des limites !

On dirait que M. Weirnerman fait tout pour s'enlaidir. Il est tellement hideux qu'il en devient dégoûtant. J'évite tout contact avec lui car je le trouve — comment dire ? — *poisseux*. Et quand je dois lui donner un livre ou un magazine, je fais tout pour ne pas le toucher. Je redoute le moindre contact avec des mains qui ont traîné on ne sait où...

Bien sûr, toutes les personnes qui fréquentent une bibliothèque ne sont pas comme lui, mais la clientèle n'est jamais terrible et croyez-moi, dans chaque bibliothèque, il y a un M. Weirnerman ! C'est une sorte de malédiction.

Et c'est la même chose dans les librairies. Je le sais parce que j'y ai travaillé pendant mes études avant d'avoir mon Mastère. La possibilité de voir entrer un mec canon dans une librairie est équivalente à un sur un million. Ça m'est arrivé une fois et je suis restée tétanisée, un peu comme si vous teniez une station-service en plein désert du Nevada et que Brad Pitt débarquait au volant d'une Jag pour faire le plein, acheter un Coca vanille avant de repartir sur les chapeaux de roues sans que vous ayez eu le temps de fermer la bouche.

Pareil.

Ça m'arrive, bien sûr, de rencontrer des types mignons, dans des bars ou même chez Super Stop & Shop mais jamais dans un lieu consacré à la lecture. Et pourquoi ? Cela ne veut pas dire que les beaux mecs ne lisent pas et qu'ils préfèrent la télé. Ne me faites pas dire que beauté égale bêtise, non, au contraire, ils sont très bien organisés : ils envoient leurs jolies copines faire leurs courses à leur place. Elles connaissent aussi bien leurs goûts dans le domaine littéraire que dans d'autres domaines, comme par exemple leurs positions préférées, debout ou assis sur le capot de la Jag, en plein désert du Nevada avant de boire un Coca vanille, mais je m'égare...

Cela leur évite, aux mecs venus choisir un livre, de se retrouver comme des bêtes curieuses étudiées au microscope par les dizaines de paires d'yeux curieux de bibliothécaires en mal de mâles. Il y a donc beaucoup de jolies filles dans les bibliothèques — les copines de ceux dont nous venons de parler —, malheureusement pour moi, je suis hétéro. Depuis de longues années, depuis que j'officie en tant que bibliothécaire, les gens me demandent pourquoi j'ai choisi ce métier au lieu de devenir écrivain. Cela paraît normal quand on aime autant les livres. J'ai essayé d'écrire, si vous saviez comme j'aurais aimé y parvenir ! Mais je n'ai aucun talent. C'est comme de demander à un amateur d'opéras qui chante faux de pousser la chansonnette. Je suis condamnée à écouter et à ne jamais chanter !

## 8

Il est temps de répondre à la question que tout le monde se pose depuis la création de l'humanité : qu'est-ce qu'une femme qui ressemble à un M&M's vert ?

Je sais que vous vous attendiez à quelque chose de mieux, mais soyez patients. J'ai toujours prétendu que les M&M's verts étaient les meilleurs. Avant qu'ils ne créent de nouvelles couleurs, voici quelles étaient mes préférées : vert, puis jaune, orange, marron, bleu et rouge. Mais je sais que tout le monde n'est pas d'accord avec moi.

Ma mère :



— Il est impossible de les distinguer ! Ce sont des colorants alimentaires qui ont tous le même goût !

Ma meilleure amie :

— Je reconnais qu'il y a une différence entre le vert et le rouge, mais aucune entre le vert, le jaune et l'orange. Si tu faisais un test à l'aveugle, tu te planterais à tous les coups.

Ma meilleure amie avait raison, on a essayé, on avait bu un peu trop et on a beaucoup rigolé ! Pam :

— Tu dis n'importe quoi ! Ils ont tous le même goût !

Malgré l'hostilité des opposants à ma théorie, j'avoue que j'ai eu un coup au cœur lorsqu'il y a quelques années, la marque Mars Inc., a, dans un souci d'information du consommateur, accompagné ses bonbons de petites fiches explicatives. Ainsi, concernant la couleur verte, on pouvait lire : « Elle est le signe d'un esprit vif et d'intelligence. La personne verte est attirante et charmante dans le bon sens du terme. Les jeunes femmes qui aiment le vert, sont très féminines, diplomates et savent ce qu'elles veulent. »

Tout mon portrait ! Excepté, peut-être, la veille de mes règles, je suis encore mieux que cela. Je me sens un peu comme Cathy quand elle crie à la face du monde :

— Je suis Heathcliffe et il est moi !

Je pourrais crier :

— Je suis un M&M's vert !

Cela peut vous paraître obscur, mais je suis sûre que c'est pour ça que j'ai du succès.

Inutile de préciser que Pam voit les choses très différemment.

## 9

O.K., O.K. !

Il est largement temps d'ouvrir le chapitre « Pam ». Je vais vous expliquer comment elle est devenue ma « meilleure amie par défaut » et ce que cela signifie. Après l'université, ma meilleure amie, la vraie, celle qui pense que je fais peur aux hommes, s'est lancée dans une série de documentaires photos sur la nature. Cette expérience l'a conduite hors des frontières du Connecticut, puis de plus en plus loin au fur et à mesure que les années passaient. Elle a commencé dans l'Etat de New York, et, six films plus tard, elle s'est retrouvée dans l'Oregon. J'ai une crainte — que je ne peux pas lui confier, au risque de lui donner des idées —, c'est qu'elle aille photographier l'Alaska. Après, je suis certaine qu'elle filerait directement en Russie et que je ne la reverrai plus jamais !

Je sais que nous vivons dans un monde en mouvement, mais dans ma famille, nous sommes plutôt sédentaires. Pourtant, son indépendance et son esprit d'aventure ne me gênent pas, au contraire, je l'admire énormément. C'est juste que j'ai peur que la distance géographique finisse par faire de nous des étrangères et que nous ne puissions plus nous asseoir l'une en face de l'autre chez Irwin Lerner.

Je m'explique.

Lorsque nous étions en fac, à UCONN, moi dans la section Arts et Littérature, elle dans les Beaux-Arts, nous avions nos petites habitudes. Le genre de rituel qui aide à se structurer au moment où, entre dix-huit et vingt et un ans, on fait un peu n'importe quoi, comme sortir dans des soirées déjantées et boire dix fois trop.

Contrairement à aujourd'hui où les jeunes consomment énormément d'alcool en une soirée, nous, c'était plutôt — comment dire ? — du goutte à goutte. Le Sida venait à peine de pointer son sale museau à l'horizon, ce qui signifiait que la plupart d'entre nous vivaient une sexualité libérée. On ne se posait pas de questions sur les personnes que l'on rencontrait et il nous arrivait de faire l'amour avec quelqu'un qu'on connaissait depuis peu sans préservatif.

Nous avons tout de même édicté quelques règles entre nous — toujours dire à l'autre où l'on allait, qu'il s'agisse d'une soirée ou d'une sortie, à quelle heure on comptait revenir (demain matin, demain après-midi ou un de ces quatre...). D'accord, cela n'était pas très précis, pas assez pour un rapport de police par exemple, mais c'était amplement suffisant en cas d'enquête maternelle.

— Ne t'inquiète pas, maman, ma meilleure amie me surveille !

Inutile de préciser qu'elle me surveillait de loin étant elle-même très occupée !

Nos petites règles de vie incluait une certaine organisation :

Prendre le petit déjeuner ensemble entre 8 h 15 et 9 h 45, mais seulement quand nous n'avions pas découché, sinon à cette heure-là, nous dormions encore. Déjeuner ensemble, entre 11 h 15 et 12 h 45. Dîner ensemble entre 16 h 15 et 18 h 45.

Oh, évidemment, il y a aussi les milk-shakes au bar de la cafétéria de 20 heures jusqu'à l'aube !

Je reconnais que cela laisse peu de disponibilités pour l'étude et que cela donne l'impression que nous passons notre temps à nous empiffrer, mais je jure devant Dieu que nous ne faisons pas que manger. Simplement, se retrouver autour d'une table était ce que nous avons trouvé de mieux pour papoter entre filles et nous adorions cela. N'oublions pas ces fameuses quarante-huit heures hebdomadaires que les gens nomment « week-end » où la cafétéria de la fac étant fermée, nous nous retrouvions à la maison des étudiants pour soigner notre gueule de bois du samedi et du dimanche soir. Nous mangions des boulettes de viande et des milk-shakes, du thon grillé et des sandwiches au fromage, le tout arrosé de litres de sodas sans sucre et en fumant des tonnes de cigarettes.

Manger, fumer, manger, fumer, manger, fumer...

Mais les moments les plus marquants passés à la maison des étudiants, c'étaient les rares week-ends où l'une de nous deux — quelle horreur ! — partait dans sa famille, laissant l'autre toute seule sur le campus. Avec qui parler des mecs, des régimes, des milk-shakes sans sucre, des fringues, des filles qu'on n'aime pas, de sa consommation de cigarettes que je jugeais trop élevée (elle fumait un paquet par jour et je passais mon temps à la réprimander), et accessoirement des études et des examens ?

Nous avons le besoin constant de tout partager avec l'autre. Quand nous nous retrouvions, nous mettions les bouchées doubles, nous avions tant de retard à rattraper, tant de choses à nous dire qu'il fallait quelque chose de spécial pour sceller de nouveau notre amitié. Une action symbolique montrant que nous étions toujours amies malgré la séparation. Ma meilleure amie savait mettre en scène ce genre de retrouvailles, en faisant une orgie de bonbons à la menthe devant la plaque commémorative d'Irwin Lerner, un homme célèbre dont nous n'avions jamais entendu parler.

— Si c'était une tombe, sa tête serait là, disait-elle en désignant une des extrémités de la plaque commémorative tout en étirant pensivement son bonbon à la menthe.

— Tu crois ? répondai-je en me servant à mon tour de sucreries. Comment peux-tu le savoir ? Pourquoi est-ce que ce ne serait pas ses pieds ? D'habitude, sur les tombes, les plaques sont apposées à l'endroit des pieds.

— Sauf que ce n'est pas une tombe, martelait-elle d'un ton définitif.

A la réflexion, je trouve assez amusant que deux filles qui n'avaient jamais quitté l'Etat du Connecticut croyaient tout savoir. Ma meilleure amie ajoutait alors ce qu'elle pensait être un argument de poids :

— Si c'était une vraie tombe avec un vrai mort enterré dans le parc de la maison des étudiants juste à l'endroit où nous nous réunissons pour voir des films l'été en plein air, ce serait vraiment dégoûtant ! Ce n'est qu'une plaque commémorative.

— Une seconde, ton argument pour affirmer que nous sommes assises sur la tête d'Irving Lerner, c'est que...

— C'est que j'en suis sûre.

— Ah.

Ma meilleure amie ayant quelques mois de plus que moi, elle finissait toujours par avoir le dernier mot.

Et puis elle a quitté la ville après la fac et nous n'avons plus eu l'occasion de nous asseoir en face d'Irving Lerner. Cette séparation, c'était comme si j'étais mariée à un condamné à une longue peine. Je reconnais que la situation du condamné et celle de sa femme n'est pas exactement la même. Quand vous êtes la femme d'un homme purgeant une longue, très longue peine de prison, si l'attente est trop difficile, vous pouvez donner un petit coup de canif dans le contrat. Une petite aventure n'engage à rien.

Tenez, avec Bart par exemple, vous savez, ce gros malabar qui vous tourne autour depuis des mois et qui, lui aussi, souffre de solitude. Bart vous permet de penser à autre chose mais c'est tout. Vous voulez que je vous dise ? Pam est mon Bart. Ma meilleure amie reste

ma meilleure amie. Ce n'est peut-être pas très sympa pour Pam mais elle le sait très bien. Je ne lui ai jamais caché l'existence de ma meilleure amie. Celle-ci a décidé de partir très loin pour vivre sa passion, alors, même si elle reste ma meilleure amie officiellement, j'ai eu besoin de recréer un lien d'amitié avec quelqu'un. Une personne avec qui faire du shopping, critiquer la mode, regarder les garçons, papoter, aller au ciné.

Bon, d'accord, on dirait que j'ai quatre ans et demi, mais j'avais besoin d'avoir une copine avec qui aller voir le dernier film de Jennifer Aniston — on peut toujours aller voir un film dramatique toute seule mais jamais une comédie, parce que c'est plus sympa de rire à deux. Cette réflexion est plus profonde qu'il n'y paraît. Cela me semble plus facile de partager ses joies et ses plaisirs que ses peines. Il faut être deux pour rire, réussir, manger du pop-corn, acheter de nouvelles chaussures, trouver que Jamie Lee Curtis n'est pas mieux faite que vous après tout. Bref, partager tous les bons côtés de la vie.

Quand vous buvez un verre avec un ami, vous dites à la face du monde que vous n'êtes pas seul. Quand vous buvez ce verre seul, vous êtes pathétique. Delta travaillait tard le soir, TB avait un mec, restait donc Pam. Elle m'a appelée une fois de plus — c'était la bonne — j'ai dit que j'étais d'accord pour qu'elle devienne ma meilleure amie par défaut. Mais c'est exactement comme faire l'amour avec ce gros balourd de Bart, on ne ressent pas les mêmes choses. Pam rit avec moi au cinéma et pense elle aussi que les pantalons taille basse ne devrait pas exister et que celles qui les portent devraient se voir de dos, mais je ne pourrai jamais tout partager avec elle, ma vie, mes rêves et mes espoirs, et c'est réciproque.

Ma meilleure amie est la seule et unique personne au monde qui me connaisse telle que je suis vraiment. Est-ce que c'est difficile pour Pam ? Sans doute. En fait, je n'en sais rien. Ce que je sais c'est que c'est dur pour moi et pour ma meilleure amie. Mais celle-ci a choisi une vie qui ne me tentait pas, une carrière, l'aventure, des relations. Et comme je l'aime plus que tout, je la laisse vivre sa vie.

En un mot, elle me manque et j'ai terriblement besoin d'elle.

## 10

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Apparemment, ma meilleure amie n'est pas d'accord avec les grandes décisions que je viens de prendre dans ma vie.

— Tu disjonctes complètement, Scarlett !

Moi qui espérais des paroles réconfortantes au sortir de ma quarantaine pour cause de varicelle, je suis servie ! Sans me démonter, je rétorque :

— Merci pour tes commentaires !

— D'accord, je vais peut-être trop loin, mais toi aussi, tu exagères. Te rends-tu compte de ce que tu viens de dire ? C'est complètement dingue !

— A quel sujet ?

— Mais enfin, Scarlett, réfléchis, toutes les femmes, quand elles atteignent notre âge, font des efforts sur le plan physique pour éviter de se laisser aller, de vieillir trop vite, bref, d'être moches. Pas l'inverse ! C'est pourquoi je te répète que ton discours est complètement dingue.

— Je n'ai pas dit que j'allais le faire.

— Ben voyons ! Je te connais, Scarlett !

— J'ai seulement dit que j'étais en train d'y réfléchir.

— Tu as raison, c'est totalement différent !

— Mais toi-même, tu n'y as jamais pensé ?

Il y a un silence au bout du fil. Ma meilleure amie réfléchit. Je ne vous ai pas encore dit qu'à part certaines lectrices, c'est la plus jolie femme que j'ai jamais vue ? S'il y avait une échelle de beauté, elle serait au top et moi, juste en dessous. J'insiste :

— T'es-tu déjà demandée si ta vie aurait été la même, notamment avec les hommes, si tu n'avais pas été aussi jolie ?

— Non, jamais, dit-elle, sincère.

— Oh.

— Toi non plus, Scarlett, en tout cas jusqu'à aujourd'hui. Qui a bien pu te mettre des idées pareilles dans la tête ?

— Pam.



— Oh.

Pam et ma meilleure amie se sont rencontrées une ou deux fois quand celle-ci est venue passer un week-end ici entre deux tournages. J'espérais qu'elles s'apprécieraient car ma meilleure amie est vraiment quelqu'un d'adorable, mais cela ne s'est pas du tout passé comme prévu.

Pam a passé tout son temps à parler des gens quelle connaît, ce qui n'intéressait pas du tout ma meilleure amie qui voyage tout le temps. Du reste, celle-ci est restée étrangement silencieuse durant son séjour. Une fois repartie, elle m'a appelée pour me dire quelle ne comprenait pas du tout ce qui m'attirait chez Pam et comme celle-ci en a fait autant, j'ai compris que ces deux-là ne s'entendraient jamais. Peut-être que si je me marie un jour, elles se réconcilieront dans mon dos, mais comme ce n'est pas demain la veille...

— Oh, répète ma meilleure amie avant de changer totalement de sujet.

Nous parlons alors de politique, de livres et de cinéma et des hommes bien sûr. Ce sont nos sujets de conversation favoris. A nous deux nous adorons refaire le monde, régler les conflits, comparer les cultures et les traditions et parler de notre amitié indéfectible.

Mais comme toujours, il faut quelle ait le dernier mot.

Je sais « honneur aux aînés » même si ce n'est que de quelques mois !

— Jure-moi une chose, Scarlett !

— Si tu veux.

- Promets-moi de réfléchir avant de mettre tes projets débiles à exécution.
  
- O.K.
  
- Je veux que tu me le promettes.
  
- O.K., je promets.
  
- C'est bien, autre chose.
  
- Quoi ?
  
- Promets-moi de réfléchir deux fois avant de te couper les cheveux.

## **11**

Je crois en un certain nombre de choses. Ce sont mes valeurs, en quelque sorte. J'ai découvert, et fait mienne, l'une d'entre elles, non pas en lisant un livre, mais au cinéma. Je ne me souviens ni du titre du film ni de l'intrigue mais c'était une histoire de grecs, de passion et de mort. Un détail m'a profondément marquée. Dans l'Antiquité, quand un homme mourait, on n'écrivait pas sur sa tombe ce qu'il avait fait dans sa vie, mais ce qu'il avait aimé — ses passions en quelque sorte. Je ne suis jamais allée en Grèce et je ne me suis jamais intéressée aux rites funéraires, je ne sais pas non plus si ce rite est vrai ou si c'est l'œuvre de l'imagination du cinéaste, mais je trouve que c'est une extraordinaire façon de vivre la mort, très romantique. C'est une histoire si belle que je n'ai pas envie d'en savoir plus. Je vois déjà votre objection :

- Comment ? Une bibliothécaire a pourtant tous les moyens qu'elle veut pour se

renseigner sur ce genre de question !

- C'est vrai, vous répondrai-je.

- Alors ?

Alors, quoi ? Je n'ai peut-être pas envie de vérifier, tout simplement. C'est exactement cela, je n'ai aucune envie de savoir si cette histoire de grecs, de passion et de mort tirée d'un film totalement débile, est vraie ou pas.

Du reste, cela me paraît tout à fait improbable qu'un peuple qui prône un régime alimentaire à base de maigres côtelettes d'agneau et d'une poignée d'olives, puisse remettre en question notre propre culture de la mort. Chez nous, on encense le mort, on rappelle sa vie, on envoie un faire-part avec l'adresse à laquelle on peut envoyer des fleurs, bref, c'est du concret. Qui se soucie des passions qui auraient pu animer le défunt ? Et pourtant, c'est bien ce même peuple qui a construit le Parthénon, qui a inventé un jeu dont la règle est de lancer des espèces d'assiettes en l'air pour voir celle qui ira le plus loin et encore plein d'autres choses !

Maintenant, vous savez que l'une des valeurs qui régit ma vie est la passion. Que cela vienne d'un film que j'ai vu il y a longtemps n'a pour moi aucune importance.

J'ai choisi trois repères dans ma vie de femme passionnée :

1) Les livres

2) L'amitié

### 3) Les hommes

C'est mon tiercé dans le désordre car cela dépend des jours et des circonstances. Concernant les livres et l'amitié, vous savez déjà un certain nombre de choses vous permettant de comprendre pourquoi ces choix. C'est le moment de vous avouer quelque chose à propos de ce que j'appelle la troisième catégorie. Je sais que certaines vont rigoler, mais tant pis, je me lance. Je crois... je crois... je crois...

« Bon, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? »

Je vous en prie, ne me criez pas dessus ! D'accord, j'y vais. J'ai beau aimer les hommes sans aucun doute possible, j'ai beau avoir une vie amoureuse très riche (Il n'y a rien de mal à cela et je pourrais décider de continuer à avoir des amants et même deux en même temps, si c'est mon choix !), je crois, je *crois sincèrement*, qu'il y a un amour *vrai* pour chacun d'entre nous. Et si je ne rencontre pas cet amour dans cette vie, alors on pourra écrire sur ma tombe, à la manière des grecs :

« Oui, Scarlett a connu des moments passionnés, mais elle n'a pas rencontré la passion. »

C'est ce qui risque de vous arriver si vous vous mariez avec le premier venu. Même si vous l'aimez bien, ce n'est pas l'amour de votre vie. Bien sûr, vous serez casée, mais sans passion.

Un amour vrai.

Dans mon cas, étant hétéro, un homme.

Un seul.

Le comble pour une bibliothécaire, c'est que j'ai trouvé ça dans un film !

## 12

Le seul avantage à vivre dans un immeuble comme le mien, c'est qu'il y a une piscine dans la résidence. Située sur la colline au-dessus de Danbury, la piscine est immense, la vue magnifique, la pelouse impeccable (et ce n'est pas moi qui m'en occupe), et même les voisins sont plutôt sympas. Ce n'est pas le Waldorf Astoria mais incontestablement, la piscine est un plus.

En tout cas, c'est l'avis de mes trois copines, Pam, Delta et TB qui pointent le bout de leur nez tous les dimanches matins entre le Memorial Day et le Labor Day, soit du dernier lundi de mai jusqu'au premier lundi de septembre. Que cela me convienne ou non. En général, ça me plaît, pour la bonne raison que je peux ainsi échapper à ma mère une bonne partie de la journée :

— Qu'y puis-je, maman, si toutes mes copines sont des avocates opportunistes qui n'ont pas de piscine ?

D'un autre côté, ça peut être gênant d'être réveillée par trois filles à peine vêtues, un dimanche matin, quand on a passé la nuit à s'envoyer en l'air. Oui, ça peut être — comment dire ? — perturbant.

Elles arrivent toujours avec un minimum de choses : crème solaire, lunettes noires, chapeaux de paille, magazines, tongs. Sans parler des autres flacons de crème solaire, dont l'indice de protection est de quarante-cinq. Ceux-ci sont un peu spéciaux. Abondamment rincés, ils ont ensuite été remplis de vodka, nécessaire à la confection des cocktails de Delta. Il faut dire que le règlement de la piscine est strict, à part l'eau, il est formellement interdit de consommer quoi que ce soit bière, vin ou toute autre boisson alcoolisée sont totalement prohibés...

La théorie de Delta est que des flacons de Tropical Sun Deep Hawaiian n'attirent l'attention de personne, même s'ils sont remplis de vodka, je ne suis pas d'accord avec elle, d'autant que je redoute que les jeunes autour de nous, voyant l'effet euphorisant de cette « lotion » sur Delta, ne veuillent l'essayer à leur tour, l'achètent en magasin et se paient une bonne intoxication. Mais comme mon avis ne représente que vingt-cinq pour cent de l'avis général, je suis donc minoritaire. Aucun risque que j'affronte Delta qui est plus grande que moi. Je ne suis pas kamikaze.

Je sais que boire ainsi à notre âge n'est pas un signe de maturité. Nous avons reçu une bonne éducation, nous sommes de vraies jeunes femmes de la bonne société du nord du pays, à part Delta qui est ce que l'on appelle une « Belle du sud ». Attention ! Nous ne sommes pas complètement folles, lorsque nous sortons, nous embauchons un conducteur pour la soirée afin de ne pas avoir à conduire. Imaginez des avocates arrêtées pour conduite en état d'ivresse ! Et quand nous buvons le dimanche à la piscine, tout le monde fait une petite pause chez moi pour récupérer avant de reprendre le volant. Mes copines ne débarquent jamais sans ce que j'appellerais « les nouveautés de la semaine ». Ce sont les acquisitions des unes ou des autres au cours de la semaine passée.

Pam nous montre donc ses nouvelles tenues, en défilant entre la cabine de plage et le plongeur. Attention, le show ne commence qu'après avoir avalé un bon nombre de doses « d'huile solaire ». TB apporte toujours quatre exemplaires de l'édition du dimanche du *New York Times*, dans l'espoir que nous fassions travailler nos méninges. Elle rêve d'organiser un concours : celle qui résoudra la première les devinettes et les mots croisés aura gagné. Je suis toujours la seule qui accepte de jouer avec elle — non que l'idée de compétition me séduise — mais parce que c'est agréable de partager un plaisir qui d'habitude est plutôt solitaire.

Ma meilleure amie et moi avons toujours adoré faire des mots croisés ensemble. Nous n'avons pas exactement la même méthode — elle utilisait un stylo à encre effaçable alors que j'étais davantage puriste, préférant le stylo bille sans gomme.

— Ils croient qu'on est trop bêtes pour avoir trouvé l'architecte de la Saare, s'exclame TB en remplissant les petites cases blanches de ses mots croisés.

— Tu parles ! Comme si on ne savait pas qui c'est ! dis-je à mon tour en m'empressant

de remplir les mêmes petites cases devant lesquelles je séchais depuis quelques minutes.

Je vais vous faire un aveu. Des trois amies que je vous ai présentées, TB est celle qui aurait été ma meilleure amie par défaut (et même une vraie meilleure amie, si la place n'était pas déjà occupée...) mais Pam a été plus rapide. D'autant que TB sortait avec quelqu'un assez régulièrement et n'était pas du tout prête à renoncer à une bonne partie de jambes en l'air pour aller faire les boutiques avec moi et se moquer des filles qui portent des pantalons taille basse...

— Hé, vous les petites nanas blanches, il suffit que cette pimbêche de Britney Spears porte une nouvelle fringue pour que vous vous précipitez pour l'acheter, même si ça vous va hyper mal ! Jamais une petite black ne ferait un truc pareil !

TB est l'une de « ces petites black », comme elle dit. Je lui réponds sur le même ton en imitant son accent du sud :

— T'as raison, ma sœur ! Vous les petites black, vous ne copiez pas notre mode débile, vous avez assez de la vôtre !

Quand j'imité l'accent de TB, ça me fait toujours un drôle d'effet. Delta et elle ont le même accent. Mais, alors que je trouve cela normal pour Delta, puisqu'elle est née là-bas (d'où son prénom) ça me surprend toujours pour TB qui est née à Danbury. TB répond du tac au tac :

— Nous, les petites black, on est plus futées que vous ne croyez. Faites gaffe les filles, on pourrait bien vous piquer votre argenterie comme au bon temps des plantations !

Et elle part d'un grand rire en cascade, ce rire que j'aime tant, aussi chaud et doux qu'une piscine de crème au chocolat, un rire que cette pimbêche de Britney Spears ne parviendra jamais à imiter, même en s'exerçant durant un million d'années.

Maintenant que vous la connaissez mieux et que vous savez que TB est sympa, intelligente et cultivée, (elle lit le *New York Times*), je peux vous expliquer pourquoi elle porte cet étrange prénom. Cela vient de Token Black, qui signifie «témoignage black ». C'est Pam qui m'a présentée à TB. Je ne dirais pas qu'elles étaient amies, bien que TB soit amicale avec tout le monde — ce qui n'est pas le cas de Pam qui n'est amie qu'avec nous trois et encore ! Bref, TB était le procureur que Pam appréciait le plus au tribunal. Nous nous sommes serré la main et je lui ai aussitôt demandé ce que signifiaient les initiales de son prénom :

— TB ? Je suppose que si je m'étais appelée Terebinthia Butterworth, j'aurais aussi choisi de raccourcir mon prénom, m'a-t-elle répondu d'un air énigmatique.

J'ai insisté.

— Et TB, c'est pour quoi ?

— C'est pour Témoignage Black.

Nous étions à une soirée où Pam m'avait emmenée. C'est curieux, du reste, le nombre de soirées où elle va alors qu'elle aime si peu de gens. Il y avait environ vingt-neuf hommes et femmes blancs autour d'elle qui était la seule femme noire. Dans ces circonstances, je comprenais la portée de son prénom. Je le lui ai dit mais sa réaction m'a surprise.

— Non, tu ne peux pas comprendre, a-t-elle répliqué sèchement.

— Pardon ?

— Tu crois que tu comprends, parce que tu as des idées libérales, Pam m'en a parlé, mais c'est impossible.



J'étais un peu vexée de voir ma sympathie balayée d'un revers de main, je bafouillais :

— Euh... eh bien...

Et j'enchaînais sur ce que j'avais vécu avec ma meilleure copine à l'école quand j'étais encore une ado, celle qui a précédé ma meilleure amie. Elle était noire et un jour, avec sa sœur et neuf copines noires, plus une autre blanche, nous sommes allées au cinéma. Dans la salle bondée, il n'y avait que deux blanches, l'amie de la sœur et moi. Le film était une comédie et j'ai compris ce jour-là que tout le monde ne rit pas des mêmes choses.

— Alors, tu vois, concluais-je en regardant TB.

Sa réaction m'a déçue, elle a bâillé ostensiblement sans mettre sa main devant sa bouche.

— Oui, je vois, tu as vécu l'expérience d'être en minorité et tu crois que tu as tout compris.

— Je n'ai pas dit cela, je dis seulement que...

— Ecoute, je vais te donner un conseil. Tu multiplies la minable petite expérience par tous les jours de ta vie et tu comprendras que cela n'a rien à voir avec une petite séance de cinéma. Moi, je ne suis pas dans la salle, je suis sur l'écran, mais on ne me voit pas, je suis dans tous les films et même à la télé.

— Tu es actrice ? Je ne t'ai jamais vue dans aucun film, pourtant !

— Oh, si ! Mais je ne suis pas que cela, je suis aussi juge, pédiatre et procureur et...

— Procureur, seulement, je le sais.

Elle s'est arrêtée, m'a regardée avec un sourire et a poursuivi :

— Je suis passe-partout, une figurante, une voisine, la meilleure amie qui est tuée au début du film et que la star va venger. Mais comme je suis noire, je ne suis jamais la star.

Elle a pris une pause dramatique et a conclu :

— Je suis transparente.

— Naan ! ai-je dit en imitant son accent.

— Naan ?

— Tu n'es pas d'accord avec moi ?

— Naan.

Je me rendis soudain compte que nous parlions toutes deux avec le même accent. Amusée, TB poursuivait :

— Si je ne suis pas transparente, dis-moi ce que je suis.

— Le lien. Sans toi, il n'y a pas d'histoire.

— Pas de fichue histoire, ma sœur ?

— Naan, ma sœur.

— Si tu arrêtes de m'imiter, dit-elle enfin, je veux bien qu'on soit amies.

— Seulement si tu me promets de ne pas m'en vouloir si je le fais malgré moi.

— D'accord si ce n'est pas trop souvent.

Je l'ai regardée, soudain sérieuse, vraiment sérieuse, comme je l'ai rarement été dans ma vie, et je lui ai dit :

— Pardonne-moi.

D'une voix douce, elle m'a répondu :

— Te pardonner pour quoi, ma puce ?

— Pour tout ce que je ne changerai jamais.

— Moi aussi, je suis désolée, a-t-elle ajouté avant de dire sur un ton plus fort, mais tu sais quoi ?

J'ai secoué la tête, encore émue.

— Au moins, nous pourrions parler d'autre chose que des jupes qui rallongent cet été. Nous n'aurons pas de conversations de bonnes femmes.

— Tu as raison.

En se tournant, elle a désigné une femme dans l'assistance que je connaissais pas et qui, plus tard se révélera être Delta, du Delta du Mississippi.

— Tu vois cette fille là-bas ?

— Celle autour de laquelle les mecs tournent comme des mouches ?

— Oui.

— Celle dont le chignon est si haut qu'il touche presque le plafond ? Oui.

— Celle qui porte un corsaire hypermoulant avec ce petit haut fuchsia et tous ces...

— ... hectares de bonne terre du sud ? Oui, elle.

— Et alors ?

— Elle parle vraiment comme ça.

— En vrai ?

— Ouais avec cet accent.

— Naan ?

— Yep!

— Et alors ?

— Je l'adore, dit TB.

— Naan ? Toi ?

— Ouais, moi, bébé !

Elles s'adorent et passent leur temps à se chamailler. Et ce premier dimanche depuis le début de ma varicelle, où je me sens assez bien pour les recevoir toutes les trois à la piscine, c'est pire que tout entre elles deux !

C'est drôle comme les gens qui ont le même genre de vie évoluent de la même façon. L'un de mes voisins est resté célibataire jusqu'à l'âge de trente-quatre ans. Dans son groupe de copains, tous du même âge, aucun n'était marié. Lorsqu'il rencontra sa future femme et qu'il décida de l'épouser, ses copains se sont casés dans l'année qui a suivi. Quand sa femme s'est retrouvée enceinte, comme dans un jeu de dominos, les femmes de ses copains ont, elles aussi, attendu des bébés.

Dans notre petit groupe, ce qui nous caractérise toutes les quatre, c'est que nous sommes toutes célibataires. TB a été mariée une fois, et elle est restée en bons termes avec son ex, Al. Elle sort de temps en temps avec lui — vous vous souvenez — c'est de lui que je parlais

plus haut quand je disais qu'elle voyait quelqu'un régulièrement et que c'est pour cela qu'elle n'était pas assez disponible pour être ma meilleure amie par défaut.

Delta s'est mariée aussi puis a divorcé trois fois de suite et fait deux bouts de chou.

Pam, comme moi, n'est jamais passée devant M. le maire.

Assise sur ma chaise longue, vêtue d'une robe de plage blanche sur mon maillot une pièce kaki, je profite du beau temps. Quelques boutons sont encore visibles sur mon visage et ma poitrine. Le Dr Berg m'a assuré qu'ils allaient tous disparaître mais j'ai des doutes. J'ai si peu l'habitude des problèmes de peau que j'ai vraiment la trouille de rester défigurée. Quant à ma poitrine, si vous la voyiez ! Moi qui étais si complexée par le regard des autres sur mes seins, je n'aurais jamais cru que je serais aussi désolée de les voir décorés de toutes ces marques rouges alors que je les avais toujours connus d'un beau blanc crémeux ! Que voulez-vous ! Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis !

J'écoute mes copines raconter leurs soirées d'hier. TB est sortie avec Al, ils sont allés voir un film qu'elle ne voulait surtout pas rater. A mon avis, c'est un très bon signe parce que lorsqu'un homme accepte de voir un film romantique plutôt qu'un film d'action, c'est qu'il tient à la femme qu'il accompagne. TB est splendide dans son petit haut turquoise sans bretelles. Ses longs cheveux sont coiffés en une multitude de tresses, relevées sur le haut de la tête par une pince de la même couleur. J'adore son style mais je sais que cela ne m'irait pas du tout.

— Tu crois que vous allez revivre ensemble ? demande Delta en ajustant d'une main son maillot sur ses seins.

Elle porte un deux-pièces fuchsia qui menace d'exploser sous la pression de sa poitrine, presque aussi imposante que la mienne, et de l'autre main repousse un moustique curieux intéressé par sa bouteille d'huile solaire.

Etrange, depuis ma varicelle, j'ai remarqué que les moustiques s'intéressaient davantage à mes amies qu'à moi.

— Naan, répond TB, je ne crois pas, Al est plutôt comme un grand frère, en mieux. On a les mêmes goûts et on adore faire l'amour ensemble.

Je trouve que c'est plutôt une bonne formule. Quant à Delta, elle raconte qu'elle a fait venir une de ses trois ex-belles-mères pour garder ses deux enfants pendant qu'elle et Pam sont allées chez Chalk Is Cheap, un bar sympa où l'on joue au billard américain et où il nous arrive d'aller assez souvent. Je les interroge avec un soupçon de nostalgie dans la voix, car j'aurais préféré passer la soirée là-bas avec elle plutôt que toute seule chez moi devant la télé.

— C'était sympa ?

— Naan, répond Delta, pas terrible. Il y avait deux mecs pas mal qui auraient pu nous plaire, à Pam et à moi...

— ... s'ils n'avaient pas été gay, termine Pam avec une moue de regret.

Pam porte un maillot noir une pièce. C'est le signe qu'elle est totalement déprimée par sa soirée. Si elle avait fait une touche, elle aurait porté le blanc, signe de l'espoir d'un prochain mariage.

— Je crois que le moment est venu de vous dire quelque chose, dis-je alors.

— Chic, des révélations ! plaisante Delta.

Seule Pam me regarde sérieusement.

— Voilà, j'ai besoin de vos conseils. Si je décidais de m'enlaidir pour voir si les gens se comporteraient de la même façon avec moi, par quoi devrais-je commencer ?

Pam me jette un coup d'œil triomphal tout en se dirigeant d'un pas nonchalant vers la piscine. Elle descend l'échelle et se laisse glisser dans l'eau.

TB me dévisage puis regarde Pam d'un air méfiant.

— Tu plaisantes, j'espère ?

Tiens, il ne m'était jamais venu à l'esprit que mes copines pouvaient parler de moi dans mon dos... Je reprends :

— Je ne sais pas si je suis sérieuse ou pas, mais je suis curieuse de savoir ce que serait ma vie si j'étais... différente. Qu'en pensez-vous ?

Pam me jette un regard évaluateur :

— Tu devrais commencer par les fringues, tu devrais en faire moins.

— Comment ? s'étrangle Delta, la femme qui n'a jamais assez de bijoux autour du cou. Mais si Scarlett en fait moins, on ne la verra plus ! C'est carrément impossible ! Elle va finir par ressembler à Toto !



Delta fait allusion au fait que j'essaie toujours de m'habiller le plus simplement possible — je souhaite rester anonyme, ne pas me faire remarquer. Je suis toujours bien sapée, mais avec des choses classiques — ni à la mode ni démodées — des vêtements que j'aurais pu acheter il y a dix ans et que je pourrai encore mettre dans dix ans. Des fringues dans lesquelles je passe inaperçue. Quant à la remarque qu'elle vient de faire sur Toto, laissez-moi vous expliquer... Delta est une fille adorable qui trouve toujours quelque chose de gentil à dire sur les autres, même sur ses propres enfants, c'est vous dire ! Bref, elle aime tout le monde sauf Toto, ce petit chien du film *Le Magicien d'Oz*. Elle a une véritable aversion pour lui, et le compare à une serpillière.

— Tu as raison, reconnaît Pam, faisant référence à mes fringues et pas au chien.

Elle s'est juchée sur un gros pneu noir qui flotte sur la piscine et se balance mollement devant nous en bougeant ses mains et ses pieds. Elle réfléchit puis reprend :

— Même avec ses fringues, Scarlett arrive à avoir de l'allure. Elle doit faire quelque chose pour arranger cela.

Elle me regarde avec un sourire et ajoute :

— Je peux t'aider si tu veux. On peut aller faire des courses ensemble ?

Delta désigne ma crinière de jais.

— Elle doit aussi faire quelque chose de ce côté-là, si elle garde ses cheveux, elle ne pourra jamais s'enlaidir.

— Oh, dit TB entrant dans le jeu à son tour mais sans toutefois le prendre au sérieux. Et il te faut absolument des lunettes.

Je me demande si TB et Delta sont aussi sûres d'elles qu'elles voudraient le faire croire.

— Je n'ai qu'à remettre les miennes plutôt que les verres de contact que je porte tous les jours, dis-je.

— Plus jamais de talons, dit Delta.

— Super, dis-je, enthousiasmée à cette idée.

Bien que je n'en porte pas très souvent, sauf quand je sors avec mes amies qui sont toutes plus grandes que moi, j'en ai assez, à mon âge, de souffrir à cause de chaussures à talons.

— Plus de maquillage, s'esclaffe TB, même pas un soupçon comme tu le fais d'habitude.

Il est vrai que je me maquille très peu, une touche de rouge à lèvres en hiver pour éviter de ressembler à Linda Blair dans *l'Exorciste*, et je suis prête à affronter le monde.

— J'ai une idée, rajoute Delta en éclatant de rire, si tu veux vraiment être sûre que le mec que tu vas rencontrer est sincère, je peux même te prêter mes gosses quelques jours.

— Non, merci, lui dis-je.

Je n'ai rien contre les enfants en général, mais ceux de Delta, en revanche ! Cette dernière insiste :

— Crois-moi, c'est quasiment impossible de trouver le prince charmant avec deux gamins à la maison.

— Qui a dit que je cherchais le prince charmant ?

— Est-ce que nous n'en sommes pas toutes là ? demande TB avec un petit rire.

— Non, il me semble que les lesbiennes n'en cherchent pas, dit Delta.

— Prince ou princesse, c'est pareil, répond TB.

Pendant cet échange, Pam flotte sur un petit nuage, un sourire aux lèvres, les yeux fermés, le visage tendu vers le soleil. Elle a l'air satisfaite de voir que d'autres font le sale boulot à sa place.

- Très bien, dis-je. Admettons que j'accepte de faire tout cela, qu'est-ce que je fais de mon appartement et de mon job ?

— Hein ? demande Pam qui manque de tomber dans l'eau tant elle est surprise par ma question.

— Réfléchis, si je me pointe à mon travail complètement transformée physiquement, mes collègues vont me prendre pour une folle. Je ne te parle pas de mes voisins, qui vont croire que je suis tarée, et se poser des questions. Je vais devoir m'expliquer, ce qui ne sera pas simple.

Pam se raccroche à sa bouée en souriant.

— Tu n'as plus qu'à déménager et te trouver un autre job.

— Comme ça, en claquant des doigts ?

— Oui, pourquoi pas ? répond Pam.

Je réfléchis sérieusement. Serait-ce si difficile pour moi de faire cela ? Je ne suis pas profondément attachée ni à mon boulot, ni à mon appartement, sauf pour la piscine. Et c'est la bonne saison qui commence, ce qui veut dire qu'il n'y aura plus de piscine durant neuf mois. D'un autre côté, je ne verrai plus M. Weinerman.

— Tu sais, dit Pam avec un sourire diabolique, tu pourrais aussi essayer de dissimuler ta poitrine. Tu pourrais mettre un bandage.

Jamais je ne banderai mes seins ! N'y a t-il personne pour faire taire cette fille !

— C'était juste une suggestion comme ça, ajoute Pam en faisant machine arrière devant mon air horrifié.

— Bon, si je me lance là-dedans, je dois aussi changer mon nom. C'est courant quand on se marie ou qu'on devient acteur à Hollywood. Je pourrais même le faire légalement. C'est débile de changer de vie et de devenir quelqu'un d'autre en gardant le même nom.

— Complètement débile, en effet, dit TB qui comprend, enfin, que je prends tout cela au sérieux.

— Naan, dit Delta, Scarlett est un nom de femme fatale, il ne faut pas lui enlever cela !

- Tu penses à un prénom en particulier, toi, Scarlett ? demande Pam qui ne lâche pas le morceau.
  
- Je n'en sais rien.
  
- Tu vas vraiment le faire ? demande TB quelques minutes plus tard, alors que Delta a rejoint Pam dans l'eau où les deux filles parlent télé.
  
- Oui, non, je ne sais pas. Peut-être.
  
- Excuse-moi de te poser une question débile, mais *pourquoi* ?

Je repense à ce moment dans le bar où Pam m'a reproché de n'attirer les hommes que par mon physique. Je repense à cette varicelle qui m'a enlaidie et à la peur que j'ai eue de ne plus être séduisante. Je repense à cette émission sur la chirurgie esthétique où j'ai réalisé que ma beauté attirait les regards mais pas l'amour.

— Parce que Pam a déclenché quelque chose en moi, une envie de savoir. Pendant trente-neuf ans, j'ai vécu d'une certaine façon. Je ne suis pas malheureuse mais je n'ai rien construit. Est-ce que j'ai rencontré l'homme de ma vie ? Non. Alors je me dis que je ne risque pas grand-chose à tenter quelque chose de totalement différent, cela marchera peut-être ou peut-être pas. Je ne sais même pas si mon désir profond est de rencontrer le prince charmant. Je crois que je veux me prouver à moi-même que j'ai de la valeur et que l'on peut m'aimer pour ce que je suis. Je suis un peu perdue, je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai envie de me lancer dans cette aventure... Je suis compliquée, ambivalente, tout cela est assez trouble.

— Je crois que je te comprends, dit TB.

Devant la glace de ma salle de bains, j'examine mes cheveux. Je dois avoir l'air drôlement nombriliste à m'étudier ainsi aussi longuement. Toutefois, ce n'est pas mon visage que j'observe, mais mes cheveux. Ces longues mèches brunes font partie de moi depuis si longtemps ! J'ai toujours eu les cheveux longs, à part un bref moment au collège où j'avais opté pour des mèches de longueurs différentes. J'étais la fille — aujourd'hui la femme — aux longs cheveux noirs. On m'a toujours complimentée pour ma chevelure. Les baby-sitters jouaient à me coiffer, les hommes aimaient voir cette belle crinière sur l'oreiller à côté de moi au réveil, et des femmes m'ont même fait des avances parce que mes cheveux leur plaisaient. Contrairement à des personnes que je connais, plaire à des lesbiennes ne me gêne pas, c'est comme plaire à un homme. Je leur répondais la même chose qu'aux hommes qui ne me plaisaient pas :

— Merci pour le compliment, mais cela ne m'intéresse pas.

Mais la plus grande fan de mes cheveux reste bien entendu ma mère !

Vais-je vraiment passer à l'acte ? La mise en garde de ma meilleure amie trotte toujours dans ma tête :

— Réfléchis avant de couper les cheveux...

Pas de panique ! Je n'ai pas l'intention de les raser mais de les raccourcir d'une trentaine de centimètres. Nuance ! Et puis, mes copines n'ont-elles pas dit que c'était la première étape ?

Je me dirige vers ma chambre pour téléphoner à Helen chez Snips et Moans, le salon de coiffure, de massage et d'esthétique où je me rends quand mes cheveux sont trop fourchus ou quand j'ai besoin de m'en remettre à des mains expertes pour me détendre. L'endroit est très rustique et Helen me fait un peu peur, mais je n'y vais pas très souvent.

Au moment où je m'apprête à composer le numéro, la voix de Pam résonne à mon oreille comme si elle était à côté de moi :

— C'est de la triche, Scarlett, si tu demandes à Helen de te couper les cheveux, tu ne pourras pas t'empêcher de choisir une petite coupe stylisée qui t'ira parfaitement, ce n'est pas le but. Raccroche !

Je ne sais pas pourquoi, mais j'écoute cette drôle de petite voix, je retourne dans la salle de bains et fouille dans les tiroirs à la recherche d'une paire de ciseaux, tout le monde a des ciseaux chez soi, pour faire un peu de couture ou même un peu de bricolage.

Tout le monde sauf moi. Je suis obligée de faire avec ce que j'ai : une minuscule paire de ciseaux de manucure. Je respire profondément... Prête pour le grand saut ? Non, mais tant pis... Courageusement, j'attrape une mèche, je la lève le plus haut possible et je fais comme Helen : je coupe !

Clac. Et dune. La mèche noire dans la main, je pousse un profond soupir.

A ce rythme-là, ça va me prendre toute la nuit !

Pas toute la nuit mais presque.

Alors ?

Cheveux noirs très courts et effilés, cou dégagé, raie sur le côté... On dirait une petite fille qui a fait des bêtises dans la salle de bains pendant que sa mère s'attardait au téléphone

avec une copine. Le problème, c'est que je ne suis plus une gamine.

Bon, c'est fait, j'ai franchi la première étape. Et maintenant?

Non sans nostalgie, j'enlève mes verres de contact et je les range précautionneusement dans leur étui. Je me regarde dans le miroir, mais je ne vois rien, évidemment. Sans lunettes, je suis une vraie taupe. Je ne distinguerais pas O.J. Simpson au milieu d'un groupe de nains.

Dans le tiroir de ma table de nuit, je trouve à tâtons les lunettes que je porte le matin au réveil et le soir au coucher quand je n'ai pas encore mes lentilles. Ce sont de petites lunettes en écaille et or de chez Anne Klein II. Enfin, d'après mes souvenirs, car honnêtement, je n'attache guère d'importance aux marques. Je les chausse en me souvenant de ce que Pam m'avait dit au printemps dernier lors d'un dîner. Ce soir-là, j'avais mal aux yeux, je portais donc exceptionnellement mes lunettes. Pam m'avait jeté un regard par-dessus son menu avant de me dire :

— Je ne me suis jamais fait porter pâle au boulot, mais je t'assure que si je devais me montrer en public avec ça sur le nez, je préférerais rester chez moi !

J'avais répondu du tac au tac que je trouvais rassurant que des gens très différents puissent cohabiter sur notre planète sans s'entretuer. Et j'avais commandé du saumon.

Je me regarde de nouveau et — vous n'allez pas me croire — je ne suis pas moche du tout ! Au contraire, avec mon visage fin, j'ai soudain un air très sage. Y a-t-il une actrice séduisante qui porte des lunettes ? Nicole Kidman ? Pas vraiment. Ah, oui, j'ai trouvé, j'ai un petit air de ressemblance avec Sophia Loren ! Sauf qu'avec ses lunettes, je serais ridicule. J'essaie de me convaincre que les cheveux courts me vont très bien, que les lunettes sont très chic.

Et j'appelle ma mère.



Ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vue. J'ai refusé de l'affronter tant que j'étais couverte de boutons, ça fait plus d'une semaine maintenant. Mais à présent je n'ai plus le choix, il me faut entrer dans l'arène !

Ma mère, *maman*, est la femme la plus dévouée, la mieux intentionnée du monde. Elle vit toute seule dans une gigantesque maison sur Candlewood Lake. Ayant décidé de lui rendre visite pour la première fois depuis ma varicelle, je sais ce qui m'attend : son remède miracle, un bouillon de poule.

Et ça ne rate jamais. Assise en face d'elle dans son immense salon, je regarde d'un air méfiant l'os qui flotte à la surface du liquide jaunâtre et gras. Je préférerais manger du corbeau, mais comment trouver le courage de le lui dire ? Ma mère est une très mauvaise cuisinière, mais elle vit seule depuis la mort de papa et chaque fois que je viens la voir — ce qui n'est pas si fréquent —, c'est toujours avec plaisir.

J'apprécie le calme de cette grande maison. J'aime regarder à travers les larges baies vitrées le soleil qui se couche sur le lac, les enfants qui jouent sur le sable et les bateaux au loin. Maman a beaucoup changé depuis sept ans que papa est mort. Elle l'aimait, évidemment, comme des gens qui ont vécu très longtemps côte à côte, mais après sa disparition, j'ai eu l'impression qu'une porte s'ouvrait devant elle.

Elle ne s'est pas convertie au jean, en adepte indéfectible du polyester, mais elle a renoncé aux cheveux permanentés et choisi une jolie coupe courte qui va très bien avec ses yeux bruns. Elle a aussi redécoré sa maison dans un style — comment dire ? — magazine TV ? Je ne veux pas insinuer qu'elle a trouvé son inspiration dans un journal télé, je veux juste dire qu'elle a décoré sa maison *avec* des journaux télé. Incroyable mais vrai ! Un quart des murs de son salon est tapissé, du sol au plafond, de couvertures de magazines. Pareil dans le garage. Elle a aussi tous les abonnements possibles et imaginables aux chaînes sportives du câble.

— Ton père détestait le sport, m'a-t-elle expliqué lors du premier dîner que nous avons pris toutes les deux après la mort de papa.

Elle a allumé la télé et s'est mise à hurler des encouragements à l'équipe des Yankees qui se démenait devant nous sur l'écran.

Bizarrement, elle s'est aussi mise à grandir. Je m'en suis rendu compte le jour où nous assistions au service de Rosh Hashanah à la synagogue, l'automne dernier.

- Comment fais-tu ? lui ai-je murmuré, interloquée. D'habitude, avec l'ostéoporose, les femmes rapetissent en vieillissant, non ?

- Je m'étais ratatinée ces dernières années. Tais-toi, le rabbin nous regarde.

Je repense à cette scène en mangeant mon bouillon de poule lentement et je l'observe devant sa télé. Soudain, comme si elle avait lu dans mes pensées, elle me dit :

- Tu viens à la synagogue avec moi cette année encore ? La fête des High Holy Days approche.

- Je suis obligée ?

- Non, tu n'es pas obligée. C'est une affaire entre Dieu et toi.

- Très bien.

- Donc, tu m'accompagnes ?

- D'accord.

- Tu fréquentes quelqu'un en ce moment ?

- Non.

- Tu travailles toujours à la bibliothèque ?

- Oui, c'est mon boulot.

- Bon.

Je ne lui dis pas que j'ai décidé de prendre des vacances. Comme je suis sur la voie du changement, autant commencer par me faire plaisir. La direction n'a pas beaucoup apprécié que je les prévienne si tardivement, surtout après ma maladie, mais je n'avais pas pris un seul jour de repos cette année. Je suis une employée appréciée pour son professionnalisme, et ça fait assez longtemps que je travaille à la bibliothèque.

- Tu pourrais changer de boulot, dit ma mère.

- Mooui...

A l'écran passe une publicité vantant les mérites d'une boisson aux fruits qui donnerait envie de danser. Ma mère détourne ses yeux de la télévision et me regarde.

— Tu as quelque chose de changé.

C'est dingue, je suis arrivée il y a plus d'une heure, et elle n'a toujours rien vu tant elle est

vissée à son maudit écran ! Elle m'a servi la soupe, un œil sur la soupière, un autre sur la télé. Elle ne m'a toujours pas observée.

— Tu trouves que j'ai grandi ?

— Non, tu es toujours aussi petite que moi.

Zut.

— Oh, mon Dieu, j'ai trouvé, tes cheveux ! Tu n'en as plus !

J'attends, crispée, le hurlement de désespoir inévitable devant le sacrifice de ma « couronne de gloire ».

— J'adore ! s'exclame-t-elle. Pourquoi ne l'as-tu pas fait avant ? Je veux la même coupe !

Mon Dieu ! C'est pire que tout ce à quoi je m'étais préparée ! Apparemment, je représente désormais l'idéal féminin — d'un point de vue capillaire, s'entend — de ma mère. Quand on sait que c'est une grande adepte du polyester !

Je lui raconte que je suis l'auteur de la coupe, mais elle ne m'écoute déjà plus.

— Et ces lunettes ! Géniales ! Elle te donnent l'air tellement... intelligent!

— Merci, maman.

— Ils vont t'adorer à la synagogue cette année.

Décidée à poursuivre l'expérience, malgré l'échec essuyé avec ma mère — ce qui m'inquiète un peu, connaissant ses goûts —, j'accepte d'accompagner Pam chez Chalk Is Cheap. Voilà un bon moyen de tester l'effet que produit mon nouveau look. C'est un endroit entre le club de billard sélect où l'on n'admet pas les gens vêtus de cuir, et les bars grunge un peu glauques de ma jeunesse. On n'y risque pas grand-chose et la police ne vient jamais — passée une certaine heure — ce qui permet aux joueurs de miser gros.

Juchée sur un siège de bar devant une minuscule table ronde, je remarque qu'il y a quelque chose de changé en Pam.

— Tes cheveux ! lui dis-je.

Apparemment, je ne suis pas la seule à avoir agi sur mes cheveux. Au lieu de la traditionnelle coiffure choucroutée et laquée qu'elle arbore lorsque nous sortons, Pam a une coupe sympa très à la mode. Elle s'est fait éclaircir les cheveux, et son petit carré dégradé se termine par des mèches blondes qui virevoltent gaiement autour de son visage.

— Cela te plaît ? me demande-t-elle en se passant la main dans les cheveux.

— Oui, beaucoup, je réponds avec sincérité.

— Merci. Je me suis dit qu'il fallait que je me bouge un peu.

Pam ne s'est pas contentée des cheveux, me dis-je en l'examinant attentivement. Elle a aussi modifié son maquillage, ses yeux sont soulignés d'un trait noir fin parfaitement dessiné — aucun rapport avec la tartine de noir et de bleu qu'elle applique habituellement ! Je le lui dirais bien mais j'ai toujours eu du mal à faire des compliments à une autre

femme.

Heureusement, Pam répond à la question que je n'ai pas encore formulée :

— C'est une démonstratrice de chez Macy's qui m'a convaincue de changer. D'habitude, je ne jette pas l'argent par les fenêtres mais j'ai tellement aimé le maquillage qu'elle m'a fait que j'ai tout acheté. Ça me change, non ?

— Oui.

Domage que la transformation n'ait pas inclus les vêtements ! Fidèle à son modèle, Joan Collins, ce soir, elle brille de mille feux : le style satin et sequins.

Moi, ce soir, je porte un vieux jean délavé — pas question d'être déguisée comme un sapin de Noël — et un T-shirt blanc sur lequel on peut lire imprimé en rose « Championne national de cha-cha-cha ». Ce n'est pas vrai mais j'aime beaucoup la matière du T-shirt.

— Tu es bien coiffée toi aussi, dit-elle en me dévisageant avec un sourire un peu froid. J'aime bien tes lunettes aussi, elles sont totalement ringardes.

— Merci.

Deux verres plus tard, Pam boude parce qu'aucun mec ne s'est encore approché de notre table. Je décide de me lever et après avoir posé de la monnaie devant moi, je prends mon tour pour faire une partie. Un type que je ne connais pas s'approche en roulant des mécaniques, espérant visiblement me passer devant.

— Dis donc, lui dis-je, ce n'est pas parce que j'ai des ovaires que je vais te laisser me

passer devant ! C'est mon tour et c'est ma place !

Et je brandis sous son nez les pièces que j'ai prudemment marquées d'un trait bleu, justement par précaution pour que personne ne me les pique. Le type, plutôt mignon s'il n'avait pas les yeux injectés de sang à cause de l'alcool, me dévisage, puis, penaud, il secoue la tête.

— C'est à moi de jouer maintenant, pousse-toi ! Mon jeu démarre, lui dis-je.

Alors que j'introduis les pièces dans la fente de la machine, j'entends une exclamation dans mon dos :

— Waouh, ce cul !

Je reconnais la voix du mec mignon aux yeux rouges qui a trop bu. Aussitôt après, c'est celle de Pam que j'entends. Elle s'exclame, dépitée :

— Et merde !

Tant que j'étais assise avec Pam, personne ne s'intéressait à nous, personne ne nous a offert un verre. Il a suffi que je me lève pour que les compliments affluent et les invitations aussi.

— Merde et remerde, s'est exclamée Pam à bout de nerfs lorsque nous avons quitté le bar. Tu ne joues pas à armes égales. Maintenant, il faut changer ta façon de t'habiller.

La nuit, le Danbury Mall n'a pas du tout le même aspect que le jour. Particulièrement un soir d'été comme aujourd'hui. Le jour, c'est le rendez-vous tranquille des mères de famille qui promènent leurs enfants dans des poussettes. Le week-end, on y rencontre les mêmes femmes accompagnées de leurs maris. Le soir, on croirait être plongé dans une espèce d'enfer où l'on croise des hordes d'ados surexcités. Danbury est une ville calme mais on a l'impression que tout pourrait arriver ici le soir. C'est pourquoi j'ai toujours évité de venir au Mall quand la nuit est tombée. Prévenue de ce qui s'est passé lors de notre sortie chez Chalk Is Cheap, Pam a décidé de mettre le paquet pour changer mon look. Nous nous retrouvons devant le carrousel et discutons d'un endroit où grignoter un petit quelque chose avant de nous lancer dans une séance de shopping. Pam décide que ce sera chez Sbarro.

— Leurs salades sont très bien, dit-elle.

— Toi ? Une salade ?

— Oui. Pourquoi pas ?

Je suis ahurie. C'est une grande première pour elle !

Alors que nous faisons la queue à l'entrée du restaurant en attendant une table, Pam me donne un coup de coude en murmurant :

— Non mais regarde-moi ce... ce gamin ! Il a une façon de te dévisager !

— Qui ?

— Lui, répond-elle.



Je regarde dans la direction quelle m'indique. Celui dont elle parle est un... un gamin, en effet, de dix-neuf ans à peine. Il est assis au milieu d'un groupe de copains et nous regarde. Cheveux noirs, pantalon large tombant sur les hanches, et regard de cocker attendrissant. Si j'avais vingt ans de moins, je n'aurais peut-être pas dit non. Nos regards se croisent, il se met à rougir puis s'étrangle et tousse carrément. Quand il se calme, il me jette un autre coup d'œil pour voir si je l'observe toujours. Je lui souris poliment, le genre de sourire que l'on fait à un vendeur qui vous rend la monnaie, et je retourne à ma commande.

— Je suis sûre qu'il sourit comme ça à toutes les nanas.

— Ben voyons, répond Pam. Regarde-toi.

- Quoi ?

- Regarde comment tu es habillée !

Je porte un petit short blanc, un haut à bretelles rouge et une paire de sandales dorées. Aucune *fashion victim* qui se respecte ne porterait une telle tenue parce que la mode d'aujourd'hui est plutôt débraillée, mais je m'en moque totalement. J'ai grandi à une époque où la mode était justement au minishort, et cela me va bien, alors je fais ce que je veux ! Je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher de m'habiller comme j'en ai envie !

— C'est l'été, dis-je à Pam, il fait très chaud dehors.

— Je me permets seulement de te faire comprendre que vêtue comme ça, tu ne passes pas inaperçue.

Je ne veux pas discuter mais je comprends très bien ce quelle veut dire. Si elle savait à

quel point, même ! Durant des années, aller au Mall signifiait pour moi faire abstraction du regard de la frange masculine de la population — mis à part les bébés et les vieillards — sur une certaine partie de mon anatomie, c'est-à-dire la poitrine. Cela dit, le regard des jeunes était moins gênant que celui des hommes mûrs. Les jeunes avaient souvent l'air hypnotisé en fixant mes seins, puis leur regard tentait d'accrocher le mien, ce que je trouvais franchement dégueulasse. Vous me voyez, moi, à soixante-dix ans, mater les petits jeunes, le regard rivé sur leur braguette ! Il y a de quoi vous faire interner, non ? Mais ça ne m'a jamais décidé à changer ma façon de m'habiller, car je ne porte en réalité rien d'aguicheur. Bon d'accord, le short est un peu court, mais ce n'est pas indécent, et comme je le disais, j'ai les mêmes droits que tout un chacun dans ce pays ! Je peux encore m'habiller comme j'en ai envie. J'ai seulement appris à ignorer le regard des autres.

— Tu vois ? demande Pam qui insiste alors que nous nous installons à notre table. Ça tombe bien que nous fassions des courses aujourd'hui.

— Comment ça ?

— Je te sauve de toi-même, Scarlett, dit-elle avec un air satisfait, il est temps que tu découvres ce que les autres pensent de toi si tu ne leur mets pas tes seins sous le nez.

— Et que me proposes-tu ? Vivre cloîtrée ? dis-je en coupant en deux la tranche de pizza qui est dans mon assiette.

Elle ne me répond pas, fascinée par ce que je suis en train de faire.

— Pourquoi coupes-tu toujours ta nourriture en deux ?

— Ça fait des années que je fais ça, c'est un truc que j'ai lu.

— Quoi ? Un truc de régime ?

— Non. Je crois que c'était un livre de Muriel Spark, *A far cry from Kensington*. L'héroïne avait perdu beaucoup de poids en ne mangeant que la moitié de ce qu'il y avait dans son assiette.

— C'est une bonne idée.

— Ce n'est pas difficile à faire sauf devant un gros paquet de M&M's, dis-je sous forme de boutade. Mais je commence à en avoir assez qu'on ne parle que de moi. Je montre son assiette.

— Et toi ? La salade, c'est nouveau ?

— Oh, la salade ?

Je jurerais que Pam vient de rougir. Elle se passe la main dans les cheveux — un nouveau geste depuis qu'elle a changé de coiffure.

— Je me suis dit que puisque tu essayais d'être un peu moins glamour, je pouvais à mon tour essayer de m'arranger un peu, juste pour voir ce que ça fait quand les gens vous regardent différemment.

Pourquoi pas ?

Une demi coupe de glace au café pour moi, un café sans sucre pour Pam et nous voilà prêtes pour nos courses.

— On commence par quoi, Eddie Bauer ou J. Crew ?

— Sears.

— Sears ?

Même moi qui suis si peu matérialiste, je suis horrifiée.

Elle fait marche arrière en voyant mon expression.

— D'accord, on va chez Filene, comme ça, moi aussi je pourrai trouver deux ou trois trucs pour moi. Après tout, il n'y a pas que toi sur terre.

Sympa !

Dans le premier magasin, je tombe sur une jolie tunique de soie violette qui serait superbe ceinturée sur une jupe grise. Je l'imagine aussi parfaitement sur un jean moulant... Pam m'arrête immédiatement.

— Par ici ! dit-elle en m'entraînant vers les cabines d'essayage. Tu ne touches à rien, c'est moi qui t'apporte les vêtements. Il est hors de question que je te laisse faire.

J'ai l'impression de remonter le temps et d'avoir de nouveau dix ans, lorsque j'allais faire des courses avec ma mère.

« Non, Scarlett, disait-elle, je ne t'achèterai pas ce petit haut sans bretelles, tu dois mettre un soutien-gorge ! Et se tournant vers la vendeuse, elle insistait. Mademoiselle, où peut-on trouver des soutiens-gorge à armature s'il vous plaît ? »

Etre avec Pam aujourd'hui me ramène des années en arrière. Pendant la demi-heure qui suit, elle m'apporte des dizaines de vêtements que j'essaie avec docilité.

— Finalement, je te rends service, Scarlett, dit-elle. Tu avais besoin de renouveler ta garde-robe pour l'automne, n'est-ce pas ?

— J'avais pensé acheter un ou deux trucs seulement, dis-je dans un murmure, pas une garde-robe entière.

Garde-robe ? Saison ? Elle me prend pour qui ? Paris Hilton? J'enfile une des robes qu'elle m'a apportées elles se ressemblent toutes, seule la couleur diffère. Mais peut-on appeler « couleur » des tons olive, vert foncé, beige et marron ? Elles ont toutes des manches longues et étroites, la taille assez haute style Empire et sont si longues que l'ourlet m'arrive aux chevilles. Détail qui vous tue une silhouette, un cordon coulisse sous la poitrine afin de froncer la robe. Dans le cas de celle-ci, on dirait une femme enceinte, ou bien une bonne sœur. Au lieu d'avoir une poitrine généreuse, j'ai l'air obèse ! Un bon point, tout de même, c'est du cent pour cent coton !

- Tu ne trouves pas cela un peu, euh, grand ? dis-je en cherchant l'étiquette pour voir la taille.

Soudain, je m'exclame :

- Mais tu t'es trompée, tu as pris trois tailles de plus que la mienne !

- Tu ne t'en sentiras que plus à l'aise l'automne prochain, répond Pam en coupant court à mes protestations. Ne bouge pas, je retourne dans les rayons chercher encore deux ou trois choses.

Cette fois, son absence est beaucoup plus longue, et je finis par me demander si elle ne s'est pas arrêtée pour grignoter un petit truc quelque part. Enfin, elle frappe à la porte de la cabine. Je lui ouvre et, au milieu d'un amas de froufrou mauve, j'aperçois un sac du magasin.

- Tu m'as acheté quelque chose ? lui dis-je en faisant passer la robe mauve au-dessus de ma tête.

— Je me suis acheté quelque chose, répond-elle en pliant le ticket.

Puis elle ouvre le sac et en sort une superbe robe blanche à col roulé en cashmere moelleux. Ça a l'air tellement doux, on dirait un lapin en peluche. Cette robe sur une paire d'escarpins à talons, c'est tout moi ! On dirait que Pam lit dans mes pensées.

— D'accord, dit-elle, pas du tout gênée, je dois perdre quelques kilos avant de la porter.

— Je vois. La salade.

— Ce serait une bonne idée, dit-elle en plissant les yeux, que tu grossisses pendant que je maigris !

— C'est totalement exclu, je réponds avec force. Après tout, il y a des limites ! Je ne suis pas Renée Zelwegger ! Je suppose que tu n'es pas prête à me payer des dizaines de millions de dollars pour me transformer en grosse dondon!

— Non, je reconnais que c'est peut-être un peu trop te demander, concède Pam.

— Peut-être, en effet, dis-je en regardant pensivement mon reflet mauve dans le miroir.

La robe est la même que la robe olive sauf qu'elle est mauve. Je le dis à Pam :

— Tu ne trouves pas qu'elles se ressemblent toutes ? C'est quoi ? Un nouvel uniforme ?

— Exactement ! Tu es sûre que tu ne veux pas te bander les seins ?

— Non !

Je hurle presque en croisant mes deux mains sur ma poitrine d'un air farouche.

— Pas la peine de t'énerver, dit Pam. C'était juste une suggestion.

Elle m'observe dans le miroir avec un grand sourire sur les lèvres. La robe mauve, les lunettes et les cheveux courts, je ne connais pas cette nouvelle femme qui me regarde.

— Ce qui est bien avec le style Empire, c'est qu'on ne voit plus les seins, dit Pam d'un air satisfait.

Comme il est inutile de reporter au lendemain ce qu'on peut faire le jour même, Pam me persuade de porter immédiatement ce qu'elle a choisi pour moi.

— Autant commencer ta nouvelle vie tout de suite.

— Mais il fait beaucoup trop chaud pour mettre cette robe !

— Ne fais pas l'enfant s'il te plaît ! Nous faisons ensuite un stop au rayon chaussures il est vrai que mes sandales dorées sont complètement incongrues avec cette robe mauve. Alors que je regarde les petites bottes sympas qui commencent à sortir pour la saison prochaine — cuir souple et talons effilés —, Pam me tend une paire qu'elle a choisie pour moi. Des chaussures marrons à talons plats, lacées jusqu'à la cheville.

- Elles font très militaire, tu ne trouves pas ? lui dis-je en les essayant.

- Elles sont parfaites, répond-elle en enfilant une adorable paire d'escarpins. Les chaussures idéales pour la robe blanche en cashmere.

— Je veux ces chaussures ! Je mentais quand je disais que je ne voulais plus jamais porter de talons ! A la fin, elle me trouve un nouveau sac à main. Il complète parfaitement la nouvelle panoplie. Il est brun, carré, dur. On dirait un livre.



— Parfait pour une bibliothécaire, commente Pam qui maintenant se dirige vers une boutique de lunettes.

— Donne-moi ton ancienne paire, dit-elle en tendant la main.

Mécaniquement, je lui donne mes Wayfarers.

Non, pas mes Wayfarers !

— Voilà, dit-elle en me tendant des lunettes de soleil qu'on fixe sur les lunettes de vue. Comme ça, demain, tu les mettras s'il y a du soleil.

Je me regarde dans la glace. Soyons clairs, je suis affreuse. Je n'ai rien contre les gens qui portent ce genre de tenue, mais sur moi, c'est horrible. Pam prend mes Wayfarers et les met sur son nez. Je reconnais qu'elle n'est pas mal. Pas jolie, pas mal. Je dois dire aussi que c'est pire que de faire des courses avec maman.

Comme Pam est désormais au régime et que ces courses m'ont coupé l'appétit, nous nous dirigeons vers la sortie. En haut de l'escalator qui mène du Mall au parking, j'aperçois le gamin de tout à l'heure, celui qui me dévisageait lorsque Pam et moi étions au restaurant. Il est toujours là, fumant avec ses copains. Alors que nous le dépassons, nos regards se croisent mais il ne me reconnaît pas dans cette nouvelle tenue. Je suis devenue transparente. La roue tourne. C'est comme si une fée était entrée dans ma vie pour changer le cours des choses. Sauf que ce n'est pas une fée mais une vilaine sorcière qui ne m'offre ni robe de bal ni carrosse mais me laisse les pieds nus et en guenilles. Si ma vraie meilleure amie me voyait ! C'est alors que j'entends une voix criant dans la presque obscurité du parking :

— Et toi, la nana !

Mues par le même réflexe, Pam et moi nous retournons. Après tout, nous sommes les seules nanas à des dizaines de mètres à la ronde. Pam se passe la main dans les cheveux.

— Toi, la nana avec la robe sac, c'est à toi que je parle !

Ce n'est pas le gamin qui me regardait dans le restaurant mais un de ses copains. Si vous avez jamais vu quelqu'un se décomposer sous vos yeux, vous auriez dû voir Pam à cet instant.

- T'es super canon habillée comme ça. J'adore ton look !

Pam, à côté de moi, jure entre ses dents.

- Et merde, même quand tu es moche ils tombent comme des mouches.

## **15**

Ma meilleure amie n'a pas — mais alors vraiment pas du tout — aimé ce que je lui ai raconté à propos de mes transformations ! Et si elle entendait les conseils que Pam me donne en ce moment, j'imagine sa réaction !

— Il faut faire un truc pour tes seins.

— Jamais de la vie !

— Tu dois !

Et voilà ! C'est reparti. Pam a débarqué sans crier gare et, à peine assise dans le salon, un verre de vin à la main, elle attaque de nouveau.

— Et je devrais faire quoi à ton avis ? Les bander ?

— Hé!

— Oh, non ! C'est n'importe quoi, et arrête de me regarder avec cet air, cet air... Je déteste quand tu as cet air-là. Je ne te l'avais jamais dit, maintenant, c'est fait!

— T'énerver ne sert à rien, et puisqu'on en parle, moi aussi je n'aime pas certaines choses en toi. Mais ce n'est pas le sujet.

— Tu voudrais me faire croire que cacher mes seins sous un bandage n'a absolument rien à voir avec le fait que tu n'aimes pas certaines choses en moi ?

— Tu vois bien que ce n'est pas moi qui remets le bandage sur le tapis !

— Mais c'est *toi* qui en as eu l'idée l'autre jour à la piscine avec Delta et TB, et tu l'as même répété quand nous faisons nos courses chez Filene !

— Tu dois confondre avec quelqu'un d'autre, je n'aurais jamais eu une idée pareille ! C'est tellement... horrible ! Cela fait geisha. C'est trop, euh, asiatique !

- Cesse de tout critiquer ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, les Asiatiques ?

- Rien, pourquoi ? Et toi, qu'est-ce qui te prend à les défendre ? Tu comptes aller en Asie ?

— Et pourquoi pas ? Je me mets à rêver un instant à un beau voyage. Après tout, mon compte en banque me le permet — oui, je pourrais tout à fait partir là-bas...

- Allô ? Il y a quelqu'un ? Tu m'écoutes Scarlett ? demande Pam en me tapotant la tête.

-Arrête ! Tu n'as pas besoin de me taper comme ça !

- Tu étais ailleurs, ma vieille, je te ramène à la maison ! Comme dit TB, tu pars en vrille, chéeeeriie !

Je ne sais pas pourquoi, mais je déteste quand Pam imite TB. Parfois, Delta et moi nous nous mettons à copier l'accent et les expressions de TB, mais c'est totalement différent. Quand Pam le fait, ça sonne faux car elle n'est pas drôle du tout. Elle force le trait dans l'espoir qu'on la trouve amusante, mais elle tombe à plat et cela en devient gênant. Ça me rappelle quand j'étais enfant et que je rencontrais mon institutrice à la piscine. J'avais l'impression que quelque chose clochait, comme si elle n'était pas à sa place habituelle. C'est une impression fugace, un malaise intraduisible, mais comment parler de ce genre de choses ?

— Ecoute, Pam, si tu me disais une bonne fois pour toutes le fond de ta pensée au lieu de toujours tourner autour du pot ? Ce serait plus simple que de prendre des chemins détournés comme cette histoire de bandage dont je ne veux plus jamais entendre parler.

— Je peux dire ce que je veux à condition que je ne parle plus de te bander les seins, c'est bien ça ?

— Je veux bien t'écouter jusqu'au bout si tu me promets de ne pas parler de mes seins pendant au moins cinq minutes.

— D'accord, dit-elle en regardant sa montre, je vais te dire le fond de ma pensée, puisque tu me le permets.

— Je t'écoute.

— Puisque tu refuses de te bander les seins, je voudrais savoir si tu es d'accord pour qu'on échange nos looks...

## 16

— Non, mais c'est diabolique ! Tu es le diable en personne !

Ma sortie est un peu théâtrale peut-être, mais après tout, la suggestion de Pam ne l'est pas moins. Au fond, je suis choquée par sa proposition. C'est la première fois qu'elle exprime sa pensée aussi froidement et aussi clairement. D'autant qu'elle a déjà changé mon look. Je le lui dis mais elle ne réagit pas. Elle préfère répondre à ma première question :

— Non, je ne suis pas le diable. Je suis ton amie. Et du reste, si j'étais le diable, crois-tu que je te proposerais de t'enlaidir ? Il me semble que le diable propose d'habitude l'inverse à ses victimes, non ?

— C'est vrai, je réponds d'une voix mal assurée.

Je commence à perdre pieds, je m'en rends compte et elle aussi. Je tente de reprendre la main.

— Mais justement, tu es peut-être le pire de tous les diables, le plus méchant, le plus diabolique parce que tu fais exactement le contraire de ce qu'un diable fait d'habitude. Tu es le chef des diables !

— Décidément, tu regardes trop la télé, ma pauvre Scarlett. Tu devrais éviter les programmes pour ados attardées, tu deviens complètement dingue, ma pauvre fille!

Je me dresse face à elle, les mains sur les hanches :

— Parce qu'obliger une Américaine moyenne à changer complètement de look et de vie, ce n'est pas complètement dingue ?

— Façon de parler, dit Pam.

— Tu crois que nous allons passer toute la journée à nous envoyer des vanes ?

— Ça a l'air bien parti.

— Sauf si tu te décides à me dire ce que tu penses une bonne fois pour toutes.

— Sauf si tu te décides à m'écouter une bonne fois pour toutes.

— Voilà ! Tu recommences !

— C'est toi qui as commencé !

— Non, c'est toi.

— C'est toi.

— C'est nous deux !

— Oh, mon Dieu, arrêtez ce vacarme ! Je ne sais plus où j'en suis ! dis-je en couvrant mes oreilles de mes mains.

Pam, gentiment, très gentiment, s'approche de moi et enlève mes mains de mes oreilles :

— C'est toi qui cries, Scarlett.

Comment peut-on ressentir en même temps honte et apaisement ?

— Merci, Pam, pour ton aide.

— Je t'en prie.

Je ne sais plus qui de nous deux en a eu l'idée la première, mais finalement, Pam et moi avons décidé d'échanger nos looks pour voir si ça changeait quelque chose dans nos vies.

— Tu es complètement folle, dit TB en voyant ma nouvelle coiffure, mes lunettes et mes vêtements.

— Non, elle a raison, commente Delta.

— Taisez-vous toutes les deux, les coupe Pam avec impatience en me prenant à témoin. Elles vont finir par me donner la migraine.

Nous sommes réunies toutes les trois pour la première fois depuis le jour où Pam m'a dévoilé son plan. Assises par terre dans le salon de Delta autour de sa table basse, nous avons adopté nos positions préférées pour notre club de lecture mensuel.

Quelques mois après que Pam m'a présentée à TB et à Delta, celles-ci se sont inscrites au club de lecture que j'anime chaque mois à la bibliothèque. C'est Pam elle-même qui les a incitées à le faire puisqu'elle y venait régulièrement. Tout en étant flatteuse pour moi, leur démarche gonflait le nombre de participants et surtout me permettait de plonger le nez dans les livres pour préparer les réunions, ce qui m'évitait de subir la présence de M. Weinerman. Pourtant, très vite, leur enthousiasme s'est émoussé. Non pas qu'elles aient trouvé peu d'intérêt à mes conférences et aux discussions qui suivaient, bien sûr que non ! Mais il nous est apparu que la bibliothèque n'était pas le lieu le plus approprié pour ce rendez-vous mensuel, plus prétexte à une séance de papotages que véritable club de lecture. En fait, nous consacrons les cinq premières minutes à parler bouquins puis la conversation dérive sur des sujets beaucoup plus passionnants pour nous quatre.

Ce soir, par exemple, nous commençons à parler du livre d'Anita Diamant, *The Red Tent*. C'était l'idée de Delta qui est aussi notre hôtesse ce mois-ci. Mais curieusement, quelques minutes plus tard, on ne sait comment, le bouquin en question était déjà oublié !



Nous sommes à présent plongées dans nos sujets favoris, c'est-à-dire nous, les hommes, la vie, et la meilleure façon de combiner tout cela le plus harmonieusement possible. Delta est la seule de notre joyeuse bande à avoir fait l'expérience à la fois du mariage et de la maternité. *Des mariages même*, puisqu'elle a été mariée trois fois et qu'elle ne veut plus entendre parler de bague au doigt ! Ses anciens maris figurent aux abonnés absents et ne se préoccupent pas du tout de leur progéniture. Avec son talent d'avocate, elle n'aurait aucun mal à leur mettre la main dessus et à leur faire payer leur irresponsabilité, mais elle a acquis une grande sagesse malgré son air juvénile, encore accentué par les nattes qui encadrent son visage.

— Autant essayer d'attendrir une pierre ! dit-elle en soupirant. Cela dit, si vous rencontrez un homme au cœur tendre, faites-moi signe !

Si le mariage fait pour elle définitivement partie du passé, en revanche, ses deux enfants appartiennent résolument au présent. Il y a cinquante ans, Tennessee Williams aurait dit de Mush et Teenie qu'ils étaient des « monstres sans cou ». Cela leur irait malheureusement très bien car les deux enfants de Delta sont tellement gros qu'on dirait que leur tête est posée sur leurs épaules. Ils sont les purs produits de la société de consommation américaine, élevés aux Big Mac géants, frites, pizzas et sodas. Ils augmentent, hélas, les tristes statistiques de notre pays en matière d'obésité. En plus, ils ont des caractères impossibles. Ce sont de vrais petits monstres et j'ai beaucoup de mal à les supporter. J'essaie de me dire qu'ils ont des troubles affectifs bien compréhensibles, mais chaque fois que nous le pouvons, nous évitons de nous retrouver chez Delta car ils sont toujours dans nos pattes.

— Rends-moi mes Lego ! hurle Mush.

— Non ! braille Teenie en lui arrachant les pièces convoitées. T'as qu'à venir le chercher toi-même.

Elle se faufile entre TB et moi et disparaît sous la table basse pour se mettre hors de portée de son frère. C'est peut-être parce que je n'ai jamais eu la chance d'attendre un enfant, ou d'en adopter un, mais je ne trouve aucun charme à cette série de hurlements, d'insultes et de menaces ! Evidemment, Delta, qui a mis ces deux-là au monde, a plus d'indulgence que moi. Sur le ton de la mère épuisée qui finit par accepter qu'ils jouent

dans la rue s'ils promettent de faire attention aux voitures, elle nous dit en les regardant :

— Vous ne trouvez pas qu'ils sont adorables, même quand ils se disputent ?

— Oui, *adorables*, c'est le mot, répond TB qui a pitié de la pauvre mère.

Mais la pitié de TB atteint ses limites quand Teenie, sous la table — prise d'on ne sait quelle mystérieuse impulsion ou peut-être tentée par un ongle joliment verni de rouge corail —, lui mord le gros orteil. TB explose soudain et se met à hurler :

— Aïe ! Mais elle est complètement folle celle-là ! Teenie ma mordu le pied !

Même Delta se doit de réagir.

— Teenie, sort de là-dessous ! Peux-tu m expliquer pour quelle raison tu viens de mordre le pied de tante TB?

Teenie a l'air un peu gêné, comme si elle était étonnée de sa propre audace.

— Je voulais savoir si les pieds des noirs ont le même goût que ceux des pieds sales de cet idiot de Mush.

— Mais enfin, Teenie, ce n'est pas une raison pour la mordre ! Crois-tu que mes copines viennent à la maison pour que ma fille vérifie sur elles des théories sociologiques débiles ? Quand tu te poses ce genre de question, demande-moi avant de tenter l'expérience. Tu n'avais pas besoin de mordre tante TB. Evidemment, les orteils des noirs n'ont pas le même goût que ceux de Mush. Les pieds des noirs ont bien meilleur goût, les pieds de tout le monde ont bien meilleur goût, c'est une évidence ! Et maintenant,

demande pardon à tante TB.

— AHHH ! hurle Mush à cet instant.

Profitant du fait que l'attention générale s'était portée sur Teenie, il s'est approché d'elle et lui a arraché les Lego qu'elle lui avait subtilisés quelques instants plus tôt. Puis il s'est enfuit vers sa chambre.

Au moment de passer la porte, il tourne la tête et lui crie :

— Si tu les veux, viens les chercher !

Fatale erreur ! La porte étant fermée, il la prend de plein fouet. Hurlements, quelques glaçons sur la bosse, et Delta revient dans le salon en criant à l'attention de ses deux monstres :

— Je vous interdis de quitter vos chambres jusqu'au départ de mes amies. Vous pouvez vous entretuer, cela m'est complètement égal, mais je vous préviens, si l'un de vous deux se pointe devant nous, il va voir ses fesses ! Mon Dieu, ces enfants me tuent ! soupire-t-elle en s'asseyant de nouveau parmi nous.

Elle boit une gorgée de vin avant d'ajouter :

— Vous ne savez pas ce que c'est, vous.

Je n'ose pas lui dire que la voir se dépatouiller comme ça, nous donne envie de — comment dire ? — ne *jamais* tenter l'expérience...

Delta me lance un regard suspicieux.

— Tu as dit quelque chose, Scarlett ?

— Moi ? Euh, non...

— Je ne sais pas pourquoi, mais je jurerai t'avoir entendue dire un commentaire sur le fait d'avoir des enfants... Oh, et puis, laisse tomber, ajoute-t-elle en renversant sa tête sur le canapé et en se massant les tempes.

— Je suis sûre que tu t'en sors très bien, dit TB d'une voix douce, destinée à rassurer Delta sur ses capacités maternelles.

Connaissant Delta, je suis pourtant sûre qu'après la démonstration de ce soir, elle est vaccinée à jamais contre tout désir de maternité.

— Arrêtez, les filles, dit Pam en mettant les pieds dans le plat comme à son habitude, vous voyez bien que ces deux gamins lui rendent la vie impossible.

— Pam ! dis-je, hélas trop tard.

— Mais c'est vrai, insiste-t-elle.

Bien sûr que c'est vrai, mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire ! Mais avant que l'une de nous ait pu ajouter quoi que ce soit, Delta reprend la parole :

— Pam a raison.

— Pam et raison dans la même phrase, ce n'est pas possible, dit TB en tentant d'alléger l'atmosphère.

— Va te faire voir, répond Pam.

— Toi-même, dit TB en souriant.

— Pourriez-vous régler vos comptes personnels un autre jour ? Je traverse une crise grave qui requiert l'attention de chacune, dit Delta, non sans humour. Je suis en train de vous parler de moi, les filles.

— Tu disais ? demande TB en faisant le pitre. Ah, oui, c'était important, tu disais que Pam avait raison !

— C'est vrai, dit Delta. Vous savez, quand vous vous retrouvez enceinte, personne ne vous dit jamais à quel point c'est difficile de mettre un bébé au monde. Et personne ne vous parle jamais non plus des difficultés que vous allez rencontrer pour l'élever. Ni comment il va transformer votre vie pour toujours. Je ne me plains pas, je ne dis pas que je ne suis pas heureuse. Etre la mère de Mush et de Teenie m'apporte énormément de joie.

Ah, oui ? Vraiment ?

Je jette un coup d'œil à TB et à Pam. Elles ont l'air de penser la même chose que moi ! Delta poursuit :

— Mais c'est aussi extrêmement difficile, et le plus dur, vous savez ce que c'est ?

Allez à la pêche aux Lego ?

Delta répond elle-même à la question qu'elle vient de poser :

— Le plus difficile, c'est de rencontrer quelqu'un. J'aimerais tant trouver un type bien et sympa, avec lequel j'aie des affinités, qui ait envie de sortir avec moi, de m'emmener dîner, et que la soirée soit tellement agréable que quand je lui annonce que j'ai deux enfants et que j'ai été mariée trois fois... il ne parte pas en courant !

— Je vois, dit Pam.

— Non, rétorque Delta d'une voix dure, tu ne vois rien du tout et tu ne peux pas comprendre.

Il y a un silence pesant, le moment est intense. C'est que de voir Delta —d'habitude si enjouée et rigolote — tenir des propos aussi sérieux et lucides sur sa vie. D'un autre côté, je ne suis pas mécontente qu'on parle d'autre chose que des plans que Pam a faits pour ma nouvelle vie. Enfin, pour être honnête, que *j'ai* faits avec Pam... Oh, après tout, je ne sais plus...

Soudain, la voix de Delta m'interpelle, elle a retrouvé a bonne humeur.

— Scarlett ! J'ai une super idée ! Puisque tu veux vérifier que les hommes ne sont pas uniquement attirés par ton physique, mais par ta personnalité, je te prête Mush et Teenie !

Quand je vous disais que je pouvais compter sur mes copines !

## 18

Ma meilleure amie s'inquiète pour moi. Elle me le dit lors de notre traditionnelle conversation téléphonique du dimanche soir.

— J'ai l'impression que Pam a pris le contrôle de ta vie.

Ah, mes deux copines, toujours aussi jalouses l'une de l'autre... Et puis elle n'est pas la seule à être inquiète. Je le suis pour elle et je ne me prive pas de le lui dire. Elle aussi traverse une crise existentielle, elle se demande si la photographie est vraiment sa voie.

— Tu as toujours dit que c'était une vocation, souviens-toi, tu ne parlais que de ça quand tu étais petite, lui dis-je.

— On change, tu sais, répond-elle, et puis je n'ai pas trouvé ce que j'y cherchais.

— Comment ça ?

— C'est difficile à expliquer. J'ai l'impression que c'est parfois décevant de réaliser ses rêves. Tant que tu as des rêves, tu peux te dire que ta vie serait différente, tu penses que tu serais plus heureuse. Que ta vie serait géniale.

— Mais quand tu réalises tes rêves...

— Tu t'aperçois qu'ils ne t'ont pas forcément apporté le bonheur, dit-elle en finissant ma phrase.

*Et après, tu n'as plus de rêves...*

Je sais que nous pensons toutes les deux la même chose mais nous n'osons pas l'avouer. Quand elle tente de faire diversion en parlant de Pam et de mes projets, je me rebelle.

— Je préférerais que nous n'en parlions pas, pour une fois, lui dis-je.

— Alors, on parle de quoi ?

— De toi.

J'entends son soupir. A des centaines de kilomètres de moi, loin, très loin, je l'entends soupirer.

— Je ne suis plus heureuse, Scarlett. Mon job ne me comble plus et je m'ennuie avec Bob. Je pense que je vais déménager.

Mon Dieu ! Son job, son copain avec qui elle vit depuis cinq ans maintenant, et encore un déménagement...

— Et pour aller où cette fois ?

— Je ne sais pas, peut-être au Canada ?



J'ai l'impression qu'elle et moi nous nous connaissons depuis toujours, comme si nous étions du même sang. J'ai toujours eu avec elle plus de points communs qu'avec des personnes de ma propre famille. Bizarrement, c'est la seule fille que je connaisse qui ait autant de succès que moi. Elle est tellement belle et séduisante que déjà au collège, elle avait tous les garçons à ses pieds. Dès qu'elle apparaissait, ils n'avaient d'yeux que pour elle. Même ceux qui me faisaient la cour m'oubliaient quand elle était dans les parages. Les plus malins essayaient de devenir mes copains en espérant qu'ils auraient plus de chance avec elle.

Vous devez vous dire que j'étais certainement jalouse à mort ? Désolée de vous décevoir, jamais je n'ai été jalouse de ma meilleure amie. Sinon, je ne l'aurais jamais choisie comme meilleure amie, tiens ! Je ne dis pas que ce n'était pas un peu pénible de temps en temps de les voir tous autour d'elle comme des papillons autour d'une lampe, j'avais envie de crier :

— Ouh, ouh, les mecs, et moi, je compte pour du beurre ? Regardez-moi, je suis pas mal aussi ! Et moi, je suis libre !

En fait, avoir vécu dans l'ombre d'une star me permet de mieux comprendre ce que Pam éprouve à mes côtés...

Et quoi que dise Pam sur le fait que ce n'est que ma beauté qui attire les hommes, je reste profondément persuadée que les gens m'apprécient pour ce que je suis, comme autrefois ma meilleure amie.

## 19

Quitter un job que l'on n'aime pas n'est pas si difficile que cela. Surtout un job qui vous oblige à côtoyer M. Weinerman quarante heures par semaine. J'ai bien l'intention de profiter de mes quatre semaines de vacances pour trouver un nouveau travail. Dans ma partie, quand on est travailleur et que l'on connaît son boulot, il n'y a pas de problème. Mais avant de me consacrer à mes recherches professionnelles, je décide de changer complètement mon apparence. Pas question de me transformer en la version féminine de

M. Weirnerman, mais je suis d'accord pour m'enlaidir. Oui, je suis prête à devenir moche. D'accord, je ne peux pas faire grand-chose pour cacher mes seins, mais je veux bien faire des efforts pour diminuer le fossé qui existe indéniablement entre Pam et moi. Je veux lui prouver que les gens ne sont pas seulement attirés par mon physique. C'est devenu une question essentielle pour moi.

Après, je m'occuperai de mon boulot.

— Ringard, dit-elle en souriant et en me tendant une jupe marron informe. Superringard, ajoute-t-elle avec extase en ajoutant un gilet beige par-dessus la jupe. Ringardissime ! conclut-elle triomphalement en me donnant sa dernière trouvaille, une espèce de robe d'intérieur tablier. J'ignorais que l'on trouvait ce genre de chose chez Lord & Taylor.

— Je n'y crois pas, dis-je à mi-voix en me regardant dans le miroir.

— Je sais, dit Pam d'un air déçu, moi aussi je suis étonnée qu'ils vendent des trucs pareils.

— Je ne parle pas de ça.

— De quoi, alors ?

— Je n'arrive pas à croire que je fais ce que je suis en train de faire. Je n'arrive pas à croire que je te laisse m'enlaidir de cette façon. C'est l'inverse de ce qu'on attend d'une amie, non ?

Je suis d'accord pour me remettre en question, mais suis-je vraiment obligée d'en passer par tout ça ?

- Non, tu n'es pas obligée, à moins d'avoir une tendance à l'autodestruction.
  
- Ce que je n'ai pas !
  
- Mais tu veux bien prouver certaines choses, non ?
  
- Attends un peu, c'était quand même *ton* idée, non ?

Pam hausse les épaule et ajoute :

- Et alors ?

Et alors ? Quelle importance en effet que ma vie soit devenue un cauchemar digne d'Halloween alors que je ne rêve que de contes de fées !

Une annonce dans le journal m'informe que la bibliothèque de Bethel recherche un ou une bibliothécaire. Bethel est une petite ville près de Danbury, je décide de saisir ma chance. Mais le problème, c'est que je ne peux pas utiliser mon job à Danbury comme référence.

Je suis devenue une personne si différente ! Delta a la solution.

- Je vais trafiquer ton C.V.
  
- Tu crois ?

— Bien sûr, dit-elle en séparant Teenie et Mush au moment où la première tentait de trucider son frère. Donne-le-moi, je vais seulement changer les dates pour qu'ils croient que tu viens d'avoir ton diplôme.

— Mais, c'est un délit, non ?

— C'est un quasi-délit.

— C'est quoi la différence ?

— Qui sait ? Teenie Beauchamp ! crie Delta en s'adressant soudain à sa fille. Arrête tout de suite de mettre du poivre sur le gâteau de ton frère, ce n'est vraiment pas gentil !

Elle se tourne de nouveau vers moi avec un sourire et poursuit :

— Ils ne vont pas faire une mauvaise affaire à la bibliothèque de Bethel ! Ils vont payer au tarif débutant une personne qui a douze ans d'expérience dans son métier ! C'est un bon deal pour tout le monde, tu ne vois pas ?

Evidemment, vu comme cela...

- Tu veux dire que je suis l'affaire du siècle ?

- Exactement !

Logiquement, accepter un travail moins bien payé que le précédent crée des problèmes

d'argent. Mais je n'ai pas à m'inquiéter, car mon père m'a laissé en héritage une certaine somme qui me permet de voir venir.

- Il y a un problème, tout de même, dis-je à Delta.

Quand je dévoile le fond de ma pensée, je me rends compte que tout cela devient vraiment concret. Tout en ôtant le poivrier des mains de sa fille, elle demande :

— Si tu ne veux plus t'appeler Scarlett Jane Stein, quel nom vas-tu porter ?

J'y ai beaucoup réfléchi, mais avant de me lancer je prends une grande inspiration.

— Lettie Shaw.

Heureusement, elle ne rit pas de ce que je viens de dire. Elle rit parce que Mush s'est à son tour mis à ennuyer sa sœur. En fait, je ne sais pas si elle rit de moi ou de son fils. Passons.

— Tu renonces à Scarlett pour *Lettie* ?

Son regard balaie mes cheveux, mes lunettes, mes vêtements.

— Tu as raison, Lettie, ça sonne bien. Mais Shaw ? Je ne comprends pas pourquoi Shaw. Je me demande ce que ta mère, si attachée à la religion juive, va penser de ce nouveau nom que tu t'es choisi. Tu ne veux plus non plus être juive ?

— Je n'y ai pas pensé, figure-toi.

Je réfléchis un moment avant de reprendre la parole :

— Si, je crois que je veux rester juive. Quant à maman, eh bien, je lui dirai que c'est pour trouver un homme, elle ne pourra qu'approuver !

— Et Shaw ?

— Oh, ça ! C'est en référence à George Bernard. Même si ce que je suis en train de faire a l'air d'être le contraire de *Pygmalion*, d'une certaine façon, ça y ressemble.

Je donne mes diplômes et mon C.V. à Delta en ayant un peu le sentiment d'être une faussaire. Elle me promet de tout me rendre le lendemain, juste avant mon entretien à la bibliothèque de Bethel.

— Vous avez l'air, comment dire, un peu expérimentée pour quelqu'un qui commence une carrière de bibliothécaire ?

Il na pas dit *vieille*, c'est déjà ça !

— D'après ma mère, je n'ai jamais été précoce !

Le regard qu'il me lance prouve qu'il partage le même point de vue.

Nous sommes à la bibliothèque de Bethel, ce magnifique bâtiment d'un blanc immaculé avec des volets noirs qui est situé à l'angle de Greenwood Avenue, la rue principale de Bethel, et de la Place de la Bibliothèque.

J'adore cet endroit. La façade en briques roses est soutenue par des piliers blancs qui donnent à l'ensemble une allure majestueuse. Le directeur, Roland James, a environ cinq ans de plus que moi. Il arbore un petit air satisfait de lui-même. Lui aussi porte des lunettes un peu similaires aux miennes. Il a les cheveux blonds, et vu sa silhouette, il doit faire pas mal de sport, à moins que ce ne soit un cadeau de la nature. Comme c'est étrange d'être assise en face d'un homme qui ne vous jette qu'un vague coup d'œil ! Je ne suis pas habituée à cette indifférence.

- Écoutez, pour être franc, je cherche quelqu'un avec une certaine expérience, enfin, je veux dire, une expérience du métier, corrige-t-il en me jetant un regard gêné. Vous comprenez, il faut du temps pour former les débutants.

- Oh, mais j'apprends vite !

— C'est original, quelqu'un de lent qui apprend vite ! Votre mère ne disait-elle pas que vous étiez plutôt en retard au contraire ? demande-t-il en riant.

Je ris à mon tour en espérant que ce trait d'humour va détendre l'atmosphère. Pour l'aider à se décider, je croise mes jambes. D'habitude, ça marche. Malheureusement, j'ai oublié que je fais désormais partie des « mémés » mal fagotées, si bien que mon effet de jambes fait un flop. Il ne lève même pas les yeux des documents falsifiés qu'il a devant lui.

— Bon, dit-il finalement, quand pouvez-vous commencer ?

— Quand vous voulez.

— Très bien, vous commencerez par travailler à l'accueil, on verra comment vous vous en tirez.

## 20

Puisque je vais désormais travailler à Bethel, je dois déménager.

- Tu es sûre de ce que tu fais ? me demande TB. Tu prends ce jeu très au sérieux, non ?

- J'ai déjà gagné la médaille de l'idiote de l'année, alors maintenant, je voudrais avoir la coupe ! Ecoute, tu sais que je ne me suis jamais sentie vraiment chez moi dans cet appartement, alors je me dis que c'est l'occasion de changer.

Tout en suivant l'agent immobilier dans tout Bethel, je me demande quel type de logement correspondrait à Lettie Shaw.

— Je ne veux pas d'un appartement, dis-je à Sue Kuchanan au moment où sa voiture s'arrête au pied d'un immeuble.

— Très bien, dit-elle en ayant l'air de me trouver complètement stupide. Mais vous n'ignorez pas que les appartements en ce moment sont le meilleur placement pour une personne qui vit seule ?

« Une personne qui vit seule. » Voilà ma vie, passée et présente. Et l'avenir ?

Sue a tout analysé — mon salaire, mes comptes en banque, ce que la vente de mon appartement de Danbury va me rapporter — et elle en a conclu que j'avais une somme



rondelette devant moi et que je pouvais me permettre d'acheter une assez grande maison. Elle tente donc, en bon agent immobilier qui se respecte, de me forcer un peu la main.

— Je n'ai pas l'intention de dépenser autant, lui dis je en protestant devant le prix d'une coquette maison devant laquelle nous nous arrêtons.

Elle renifle d'un air un peu méprisant.

— Parce que vous voulez épargner ?

— J'y pense en effet.

C'est la fin de l'après-midi. J'ai promis à maman de l'accompagner au service religieux et je veux d'abord rentrer chez moi pour me changer. Nous sommes la veille de Rosh Hashanah — je l'explique à Sue. Son visage s'éclaire soudain.

— Ah, c'est ça ! Vous êtes juive ! Je n'avais pas réalisé tout de suite à cause de votre nom, ça explique tout !

— Pardon ?

— Que vous soyez si économe...

Domage qu'il soit si tard et que je n'ai plus le temps de trouver un autre agent immobilier. J'ai une furieuse envie de la gifler !

— Vous me semblez en effet très prudente avec l'argent. Ecoutez, j'y pense, j'ai encore une maison à vous montrer.

La maison en question est assez petite, on dirait un cottage. Elle est située en retrait de la route avec un jardin sur le devant et une jolie véranda soutenue par quatre piliers. De grands arbres apportent une ombre fraîche sur la pelouse. Les murs sont en bardeau, le toit en ardoise.

A l'intérieur, je découvre un salon confortable avec une cheminée. Un rocking-chair de bois de style mexicain semble me tendre les bras. Il y a aussi une petite salle à manger et une charmante cuisine. Un bel escalier de qui conduit à une grande chambre décorée à la mode du sud, avec un immense lit que l'on dirait sculpté à la main, recouvert d'une belle couverture dans des tons turquoise et corail. Jouxant la chambre, une très belle salle de bains ultramoderne avec une grande baignoire en marbre éclairée par des spots.

Je me demande si Lettie Shaw peut vivre dans un endroit pareil. Oui, bien sûr qu'elle le peut !

— C'est charmant, dis-je à Sue avec un enthousiasme non feint.

— Vous avez raison, c'est un endroit qui vous ressemble tout à fait.

Je ne m'appesantis pas sur sa dernière remarque.

— Il y a un petit détail dont je ne vous ai pas encore parlé, dit-elle.

— Un détail ?

— Le propriétaire, qui est écrivain, est parti en Europe pour un an et il ne sait pas encore s'il va garder la maison ou la vendre. Pour l'instant, je ne peux vous proposer qu'une location pour un an avec option d'achat.

C'est la douche froide.

— Je vous ai dit que je préférais acheter, pourquoi me présentez-vous une location ?

— Parce que celle-ci est parfaite pour vous. Et vous savez comment sont les écrivains...

Ah, et comment ?

— Dans un an, poursuit-elle, il sera probablement tombé amoureux de Florence et ne voudra plus revenir à Bethel. Il vendra. Sans même revenir.

Elle a raison au moins sur un point, cette maison est parfaite pour moi.

— Les meubles restent ?

— Oui.

Je regarde les murs, ils ont besoin d'une nouvelle couche de peinture.

— Le propriétaire ne voudra sans doute pas que je repeigne tant qu'il n'aura pas pris sa décision définitive ?

— Oh, mais si, vous pouvez tout à fait repeindre si vous le souhaitez. C'est un écrivain, il a la tête ailleurs. Il ne s'en rendra même pas compte ! Si jamais il revient un jour.

## 21

— Où as-tu trouvé cette robe ? Je l'adore ! Je veux la même.

— Chut, maman, le rabbin nous regarde.

Nous sommes au centre juif sur Deer Hill Avenue à Danbury, où la couleur bleu pâle des murs et la frise blanche au plafond dispensent une atmosphère, disons, de sanctuaire.

— J'adore tous ces changements que tu as faits, dit ma mère peu décidée à se taire. Oh, Scarlett, tu fais vraiment bibliothécaire !

Sa remarque me vexa.

— Mais, maman, je *suis* une bibliothécaire !

- Oui, je sais, mais là, on dirait... une Amish !

- Et alors ?

- Chut, le rabbin parle.

Dans ma jeunesse, à part lors des fêtes religieuses, ma mère ne fréquentait pas beaucoup la synagogue. Mais depuis la mort de mon père, elle s'y rend presque tous les week-ends, prétendant que cela l'apaise.

- J'adore le petit buffet qu'ils servent toujours après le service, m'explique-t-elle à chaque fois. Je me demande bien où ils trouvent ces minuscules éclairs, ils sont absolument délicieux !

Je n'assiste qu'au service des High Holy Days et encore, je n'y vais que parce que je sais que mon absence blesserait ma mère. Je me considère comme juive, mais c'est plus par habitude que par besoin de pratiquer. Quant à ma mère, à force de fréquenter la synagogue, elle a fait des rencontres. Avec ses amis de culte, ils parlent de la pluie et du beau temps, de leurs enfants et leurs petits-enfants, Pour ma part, mes relations avec ces gens restent très superficielles. Ils sont ravis de me voir, mais je trouve qu'ils posent toujours trop de questions sur ma vie. Et il n'y a pas de raison que ce soit différent cette année.

— Scarlett ? demande le rabbin en s'approchant de moi à la fin du service.

Il a d'abord salué ma mère pendant que chacun se restaurait dans la petite salle derrière la synagogue.

— Non, ce n'est pas Scarlett, intervient ma mère, c'est sa cousine, Lettie Shaw.

Je n'y crois pas ! Ma mère ment au rabbin !

— Shaw ? Shaw... Ça ne sonne pas très...

— Ce n'est pas juif, en effet, c'est l'autre côté de la famille, du côté de son père.

Elle met sa main devant sa bouche et murmure à l'attention du saint homme :

— Un mariage entre deux personnes de religions différentes.

Voici ce que TB m'a dit lorsque j'ai discuté de mon changement de nom avec elle :

— Si tu veux renoncer à un prénom hyperglamour pour un autre supercommun, libre à toi, mais je ne t'appellerai jamais Lettie. Pas question !

En tout cas, je devais me préparer à le dire à ma mère.

— Pourquoi veux-tu la prévenir ? a demandé Delta à son tour en me regardant comme si j'avais perdu la raison.

— Parce que je le veux et parce que c'est ma mère, imagine qu'elle ait une urgence et qu'elle ait besoin de me joindre. Si elle demande Scarlett à la bibliothèque de Bethel, elle ne me trouvera pas.

— Ou imagine quelle débarque chez toi et quelle tombe sur du courrier envoyé à ton nouveau nom, elle pourrait croire que tu as une colocataire dont tu ne lui a jamais parlé.

Je n'y avais pas pensé. Comme je m'y attendais, il a suffi que j'explique à ma mère que mon changement de nom faisait partie de ma nouvelle stratégie pour rencontrer quelqu'un pour qu'elle me donne son approbation.

— Je te comprends très bien. Scarlett Jane Stein, ça faisait trop jeune femme romantique. C'est passé de mode, il faut changer !

Allons-y pour le changement ! Mais de là à raconter des salades au rabbin ! J'attrape ma mère par le bras et, alors que le rabbin se dirige vers d'autres personnes pour les saluer, je murmure :

- Maman ! Tu te rends compte que tu viens de mentir au rabbin ?

- Un petit mensonge pour une grande cause, ne t'inquiète pas ma fille, si tu finis par trouver un mari, le rabbin dansera avec moi à ton mariage !

Si j'osais lui dire que je ne supporte plus qu'elle me parle de mariage ! J'ai besoin d'un reconstituant. Je m'approche de la table où ont été disposés gâteaux et boissons. Je bois mon verre d'un trait, tant pis pour l'alcool, après tout je suis une grande fille et si je me mets à danser dans un coin de la salle, cela ne regarde que moi.

— Scarlett, je veux dire, Lettie, si tu savais comme il me tarde de visiter ta nouvelle maison et de rencontrer tes nouveaux collègues !

Ma mère trépigne comme une gamine impatiente en tapant dans ses mains comme une otarie bien dressée. D'un ton plus sec que je ne le souhaiterais — est-ce dû à l'alcool ? — je lui réponds :

— Ce n'est pas si extraordinaire que cela !

— Eh bien moi, je trouve extraordinaire le fait que tu décides de réinventer ta vie, comme Madonna. Je pense que tout le monde devrait faire la même chose une fois dans sa vie. Un nouveau départ en quelque sorte. Du reste, j'y songe, et si je...

— Non, maman, dis-je vivement, effrayée à l'avance de ce qu'elle pourrait bien inventer, tu es vraiment parfaite telle que tu es.

Le regard soudain embrumé, elle me regarde.

— Merci, ma chérie, tu as pris une bonne décision. Il n'y a qu'à voir comment les gens se comportent avec toi cette année, par rapport aux années précédentes.

Elle a raison. Depuis que le rabbin nous a quittées, personne ne s'est approché de nous. Les dernières années, on ne me lâchait pas, toutes les mères, les tantes et les cousines essayaient de me fourguer le numéro de téléphone d'un fils, d'un neveu ou d'un cousin célibataire.

— Tu ne trouves pas que c'est mieux comme ça ? demande ma mère.

— C'est mieux pour moi, je suis plus tranquille en effet. Mais est-ce vraiment ce que tu penses *toi* ? Je croyais que tu rêvais de me voir casée.

— Oui, c'est vrai. Mais j'en avais assez de tout ce bruit autour de toi.

- Oy.

— Oy ? Tu ne dis jamais « oy ».

— Ecoute, maman, si on arrêta de parler de mariage ?

— Surtout, ne te retourne pas et prends l'air détaché.

— Et pourquoi...



— David Gladstein regarde dans notre direction.

— Mais maman, je ne peux pas l'épouser, tu te rends compte, je m'appellerais Scarlett Jane Stein Gladstein !

— Ne sois pas ridicule, ce serait Lettie Shaw Gladstein !

— Ah, oui, ça change tout en effet. Et c'est qui ce type ?

— Là-bas.

Je me retourne. Comment ai-je pu oublier David Gladstein? Nous étions ensemble à l'école hébraïque, et tout le monde le connaît dans notre communauté. Dès que le rabbin a besoin d'un coup de main à la synagogue, il fait appel à lui. David rend service à tous ceux qui ont besoin de lui. Moi, je le trouve passablement ennuyeux. Ces dernières années, il ne recherchait pas ma compagnie, me jugeant sans doute trop délurée, mais maintenant ? Apparemment, il ne m'a pas reconnue et me fixe comme si j'étais la plus jolie chose qu'il ait vue de sa vie. Ma mère, tout excitée, me serre le bras avec force. Je voudrais quelle se calme car je commence à avoir mal.

— Oh, ma chérie, murmure-t-elle au comble de la joie, il vient vers nous !

## 22

Comme ma mère adore le polyester et mon nouveau look, vous devez penser quelle est totalement ringarde. Le terme « ringard » est peut-être un peu exagéré. Disons que ma mère est un peu *démodée*.

Avant de rencontrer mon père, elle avait été élue la plus jolie fille de New Fairfield, si bien qu'à l'époque, tout le monde pensait qu'elle pourrait tenter sa chance à Hollywood. Elle aurait pu devenir la Meg Ryan de New Fairfield, comme elle est désormais la Meg Ryan de Bethel. Mais elle se contentait d'être la plus jolie, la plus regardée et la plus courtisée de sa ville. Elle adorait flirter. Vous ne trouvez pas qu'on a toujours beaucoup de mal à imaginer sa propre mère entourée de nombreux soupirants ?

Lorsqu'elle a épousé papa — ils étaient éperdument amoureux l'un de l'autre—, tout le monde pensait qu'elle allait se calmer. Ses copines nouvellement mariées s'étaient bien rangées, alors pourquoi pas elle ? Mais non ! Elle n'avait que vingt ans lors de son mariage, et était fan de la mode hippie — bien qu'elle soit incapable de situer le Vietnam sur une carte du monde. Elle était dingue de maquillage et particulièrement du bleu électrique sur les paupières. Et pourtant, c'est une hérésie quand on a les yeux bruns ! Elle adorait les soirées où tout le monde flirtait et essayait de savoir qui couchait avec qui. D'accord, je n'y étais pas mais j'en suis sûre. Papa était en costume cravate tous les jours. Il détestait ces fêtes mais il y suivait maman car il était fou d'elle. Ce n'était pas du tout son genre, lui qui était si réservé, et qui travaillait dans les assurances. Au passage, c'est pour cette raison qu'à sa mort, maman a pu s'offrir la maison de ses rêves sur le lac.

Je me souviens d'eux quand ils allaient à ces soirées, papa traînant des pieds et maman tout excitée. Couchée dans mon lit, je les entendais rentrer et se disputer. C'était toujours la même chose, papa reprochait à maman d'avoir parlé trop longtemps avec untel ou untel, de s'être tenue trop près de celui-ci ou de celui-là et d'avoir disparu avec tel autre pendant trop longtemps.

Je me suis dit durant des années que mon père était jaloux et qu'il était trop suspicieux. Mais au fond de moi, je savais qu'il avait raison. Même s'ils s'aimaient énormément, maman l'avait trompé et le trompait toujours. Simplement parce qu'elle avait besoin de séduire, parce qu'elle était toujours dans sa tête la plus jolie fille et qu'elle aimait que tous les hommes de la ville tournent autour d'elle. Bien entendu, je n'ai jamais parlé de ça ni avec elle ni avec mon père, c'était bien trop pénible. Mais je sentais bien l'amour et la souffrance que ressentait mon père. J'aurais aimé que les choses soient différentes pour lui. Alors, pour montrer ma rébellion contre ma mère, je ne me maquillais pas et je ne faisais aucun effort pour séduire. Avec le temps, j'ai un peu assoupli ma position mais je faisais le minimum d'efforts, comme porter des lentilles de contact plutôt que des lunettes. Je ne sais pas comment ma mère — qui était la reine de la fête — est devenue la reine du bouillon de poulet et pourquoi elle a troqué ses escarpins pour de bonnes chaussures confortables. Quand j'ai essayé de la questionner peu de temps après la mort

de papa, elle m'a répondu succinctement :

— Tu sais, Scarlett, il arrive parfois qu'on soit simplement obligé de jouer un rôle, et on a envie de changer.

J'ai ma petite idée sur la question. Ce n'est pas très glorieux, mais je crois qu'une fois qu'elle a été privée du regard de mon père, elle n'a plus trouvé aucun intérêt à jouer à le rendre jaloux.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'entre ma mère et ma meilleure amie, j'ai un peu de mal à trouver mes marques dans le domaine de la séduction et des apparences. Dans deux cents ans, un anthropologiste se penchera sur mon cas et s'interrogera :

— Est-ce que sa poitrine spectaculaire lui posait un problème ? Etait-elle fière d'elle-même ?

Trêve de rêveries, cela n'arrivera jamais, pour la bonne raison que je suis pour la crémation. Mais cela n'empêche pas que je me pose beaucoup de questions et que je n'ai toujours pas trouvé les réponses.

## 23

Alors que je suis en train de faire mes courses au Super Stop & Shop de Danbury, je fais une rencontre inattendue. Je sais ce que vous pensez — pourquoi encore Danbury alors que je suis désormais une habitante de Bethel ? Parce que les vieilles habitudes ont la peau dure ! Et que suis-je en train d'acheter ? De la préparation pour gâteaux. Ben oui, quoi ! La reine d'Angleterre baptise bien les bateaux en leur fracassant une bouteille de champagne sur la coque, eh bien nous — mes copines et moi — allons célébrer mon installation dans ma nouvelle maison en mangeant des gâteaux ! Et pas n'importe lesquels ! Les meilleurs, le Duncan Hines Chocolate Cake Mix et le Betty Crocker si délicieux avec son glaçage au beurre.

Je me balade donc dans les rayons, scrutant au dos des paquets la liste des ingrédients que je dois rajouter aux différentes préparations, lorsqu'un éternuement me fait sursauter.

Je lève les yeux et je vois un visage familier. Une coupe à la mode, de jolis yeux bruns, c'est Sarah, la petite fille qui m'a donné la varicelle. Sa peau a retrouvé sa clarté, et elle porte l'uniforme rouge et bleu de son école, l'école catholique de Danbury. Elle porte des chaussettes bleu marine et ce qui me saute aux yeux, c'est qu'elle a du poil aux jambes. Elle éternue de nouveau — elle doit souffrir d'allergie.

— *Gesundheit*, Sarah, dis-je.

Elle me jette un coup d'œil interloqué,

— Ça veut dire, à tes souhaits.

Elle regarde autour d'elle, un peu apeurée.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Tu me l'as dit à la bibliothèque de Danbury, lorsque tu es venue avec ta maman avant l'été emprunter des livres.

Elle n'a pas l'air rassuré. Je précise :

— Je t'ai donné quelques conseils pour t'aider dans tes choix.

— Vous ? dit-elle choquée.

— Moi.

Elle me regarde de plus près. Je lis dans ses yeux ce qu'elle voit : les cheveux courts, les lunettes.

— Je ne vous aurais jamais reconnue. Mais pourquoi avez-vous... ?

— Je suis contente de voir que tu es guérie de ta varicelle, dis-je rapidement pour éviter de répondre à ses questions et particulièrement à celle-ci : *pourquoi me suis-je délibérément sabotée ?*

En fait, je ne suis pas certaine de pouvoir y répondre.

— Oh, oui, répond-elle en repensant à sa varicelle, c'est fini ! Heureusement !

— Ne m'en parle pas ! Tu me l'as refilee, tu sais.

Elle me regarde, horrifiée.

— Mais ne t'inquiète pas, ça va beaucoup mieux maintenant. Et ça n'a pas été si horrible que ça. Disons que j'ai eu une bonne excuse pour passer deux semaines devant la télé, dis-je en mentant effrontément.

— Bonjour ? On se connaît ?

Je me retourne à l'appel de cette voix féminine qui m'interpelle. Je reconnais la mère de Sarah. Le bébé qu'elle promenait dans sa poussette quand elle était venue à la bibliothèque est dans ses bras. A la vue du sac de couches qu'elle tient dans son autre main et à l'odeur qui s'en dégage, je me dis qu'elle vient de faire un petit stop en urgence aux toilettes du magasin. Cela explique pourquoi Sarah déambulait seule dans les rayons quand je suis tombée sur elle.

— Je m'appelle Lettie Shaw..., dis-je en lui tendant la main.

Après tout, elle ne connaît pas mon ancien nom, je peux donc lui donner celui-là.

— ... Je vous ai aidée l'été dernier à la bibliothèque pour trouver les livres de la liste de votre fille.

Elle m'écoute à peine, l'air fasciné par les changements opérés dans mon apparence. La maman de Sarah, une jolie jeune femme brune au sourire fatigué, me tend la main un peu à contrecœur, comme si j'étais contagieuse :

— Sandra Davis. Je me souviens que vous nous aviez donné des conseils précieux. Sarah a adoré les livres, nous devrions revenir vous voir...

— Oh, non, dis-je d'un trait, je ne travaille plus là-bas, je suis désormais à la bibliothèque de Bethel.

— Ah, bon, dit Sandra Davis, ne sachant quoi ajouter.

Je regarde Sarah. Mon Dieu, avec ces yeux et ces cheveux bruns, sans parler du poil sur les jambes, on dirait moi en modèle réduit.

— Eh bien, si vous passez par là...

## 24

Que je sois en train d'installer mon nouveau chez-moi, de faire des courses ou de démarrer mon nouveau job, je passe mon temps à me demander ce que Lettie ferait ou dirait dans telle ou telle situation. Que veut Lettie, au fond ? C'est très difficile de vivre avec deux personnalités en soi, d'autant que l'une d'elles m'est encore quasiment inconnue. TB m'a proposé de repeindre les murs. Pam dit que les odeurs de peinture lui donnent mal à la tête et Delta n'a trouvé personne pour garder Mush et Teenie un dimanche entier. Qui s'en étonnera ? C'est donc TB qui s'y colle.

— J'adore ce ton de terre de Sienne que tu as choisi pour la salle à manger, dit-elle. C'est comme un voyage gratuit en Italie.

— Je ne sais pas si ça plaira au propriétaire. Quand il sera de retour, il trouvera peut-être que c'est trop foncé.

— Et pourquoi est-ce que ça ne lui plairait pas ?

— Je ne sais pas, dis-je en regardant la couleur jaune pisseux des autres murs, il n'aime peut-être que les murs sales comme dans le métro. J'essaie de savoir ce que Lettie...

— Tu sais, Scarlett, il faut que je te dise, chaque fois que tu parles de Lettie comme si c'était une vraie personne, cela me met mal à l'aise.

— Je veux seulement me mettre dans la peau du personnage.

Je ne peux pas lui dire que Lettie est vraiment devenue une personne réelle pour moi. J'ai hâte de savoir ce qu'elle deviendra quand je lui aurais donné complètement vie, et ce qu'elle fera de son existence. Pour changer de sujet, j'interroge TB sur sa vie.

— Tu es sortie, hier soir ?

— Oui, avec Al.

Je me retourne, mais elle me tourne le dos, occupée à peindre le mur opposé au mien.

— Encore une sortie avec Al ? Qu'est-ce que tu me caches ? Vous êtes sortis ensemble tous les week-ends, ce mois-ci.

— Il est solide.

— *Solide ?*

— Et drôle, il me fait mourir de rire.

— Peux-tu m'expliquer alors pourquoi vous avez divorcé ?

— Tu sais très bien pourquoi. Il était imprévisible et a me rendait très malheureuse.

— Et il a subitement changé ?



- Je ne sais pas. C'est différent quand on est marié.
  
- Je ne sais pas, en effet, dis-je, me demandant si Lettie aurait envie de se marier.
  
- Tu as de la veine, dit-elle.
  
- En quoi est-ce différent aujourd'hui ?
  
- C'est dur à dire. C'est un peu comme si j'avais espéré qu'il change.
  
- Et maintenant, tu espères que l'ancien Al est devenu, par miracle, un mari parfait ?
  
- On peut dire ça comme ça, dit TB en riant.
  
- Tu ne penses pas que tu attends trop de lui ?
  
- L'amour, ce n'est pas aussi simple que ça.
  
- Ah ? Parce qu'on est en train de parler d'amour ? dis-je en arrêtant de peindre. Tu ne vas pas me dire que tu vas te remarier avec ton ex, si ?

Si tel était le cas, ce que je regretterai le plus, c'est que je ne pourrai plus parler de lui en tant que l'« ex de TB ».

- Le mariage ? Mais qui parle de mariage ?

— Et alors ? Réponds-moi.

— Je ne sais pas, dit TB d'une voix lente. Nous allons sans doute commencer par revivre ensemble.

— Vraiment ? Tu es sérieuse ? Pam et Delta sont au courant ?

Je la harcèle de questions, un peu comme le roquet dans les dessins animés qui aboie tout le temps après le gros chien.

— Tu sais, je n'ai encore pris aucune décision, Scarlett, alors je te demande de ne rien dire à personne. Je n'ai aucune envie d'être au centre de toutes vos conversations !

— Je ne leur dirai rien, je te le promets, dis-je avec un petit sourire. Je sais garder un secret.

Et je me mets à fredonner :

— « TB va vivre avec son ex, TB va vivre avec son ex... »

— Aurais-tu l'extrême obligeance de ne pas chantonner ce genre d'ineptie, dit-elle en pointant son pinceau dans ma direction, un grand sourire sur le visage. Tu crois que tu es bien placée pour te moquer des autres ? Ne serais-tu pas cette folle qui a décidé de peindre sa salle à manger de la couleur préférée d'un double virtuel appelé Lettie ?

Touchée.

— Pourvu que Lettie ne te donne pas l'ordre de trucider quelqu'un.

## 25

Je préfère jouer à être Lettie toute seule chez moi qu'au boulot. A la maison, c'est même assez amusant d'imaginer ce qu'elle aime. En matière de décoration, je pense que Lettie adore les rideaux en dentelle. Pour ce qui est de ses goûts culinaires, je suis sûre qu'elle n'apprécie pas les repas trop riches mais qu'elle n'a rien contre les éclairs au chocolat. Elle aime aussi, j'en suis sûre, les reportages et les documentaires à la télé.

Mais au travail, c'est beaucoup plus difficile. Roland, le directeur, m'a demandé de l'appeler par son prénom. C'est plutôt sympa de sa part, car j'ai toujours eu cette habitude avec mes collègues, mais ce qui est moins agréable, c'est qu'il m'observe d'un œil totalement froid. Cela me choque — j'avoue que c'est la première fois que je ne fais aucun effet à un homme. Lorsque je suis en sa présence, pour la réunion du matin, ou que je passe devant son bureau, pour aller déjeuner par exemple, il me regarde comme si je n'étais plus une femme séduisante. J'ai l'impression déconcertante d'être devenue transparente. Mes nouvelles collègues sont toutes des femmes. Il n'y a que deux hommes, Roland, le directeur, et Pete, un garçon qui travaille à mi-temps au service des ouvrages de références. Ce que mes copines avaient prédit est arrivé : mes collègues sont sidérées et ravies de voir à quel point j'apprends vite. Elles ont à peine eu besoin de me former. Et pour cause ! Le premier matin, j'ai travaillé en équipe avec Jane, quand celle-ci a laissé sa place à Pat, qui partage un mi-temps avec elle, et j'ai entendu Jane dire à Pat :

— Tu ne le croiras pas ! Ce matin, les ordinateurs sont tombés en panne, eh bien, sans même que je le lui dise, la nouvelle a téléphoné à Bibliomation pour qu'ils interviennent !

Ce à quoi Pat a répondu :

— A la voir, on ne le croirait pas !

Je n'ai pas vraiment apprécié cette dernière remarque, mais cela fait partie du jeu. Après tout, je dois assumer, car c'est exactement ce que je veux me prouver — que le physique n'a rien à voir avec ma vraie valeur. C'est tout de même une expérience très étrange pour moi, qui ai toujours été habituée à recevoir des compliments de la part de mon entourage. Comme par exemple sur la beauté de ma chevelure. J'ai toujours pris l'admiration des hommes comme un dû. Mais à la bibliothèque de Bethel, ce n'est pas la même histoire— personne ne me parle de mes cheveux. Et de toute façon, que pourrait-on me dire à part qu'ils sont propres ? Et aucun regard masculin ne se pose sur ma nouvelle silhouette. Pat et Jane ne sont pas plus attirantes que moi. Elles sont toutes les deux plusieurs fois grands-mères et sont très accros aux bouchées au chocolat qu'elles cachent sous le comptoir de l'accueil à l'intérieur d'une boîte de biscuits danois.

La différence la plus notable entre elles deux, c'est que Jane est plus grande et qu'elle a de longs cheveux gris coiffés en queue-de-cheval. En somme, Pat est encore plus moche.

Cinq minutes à peine après le début de la première journée, Pat s'assoit à côté de moi pour appeler quelques clients qui ont laissé passer le délai pour rapporter leurs livres. Elle leur accorde deux jours supplémentaires mais pas un de plus. Une fois sa mission accomplie, elle se tourne vers moi.

— Alors, tu n'as jamais été mariée, n'est-ce pas ?

Il y a des gens comme ça, sans aucun scrupule, qui vous posent les questions les plus directes sur vous et votre vie privée, et qui n'envisagent même pas que l'on n'ait pas envie de leur répondre. En général, ce sont les mêmes qui se gavent d'émissions vérité où les invités se déballonnent en public. Comme si la vie était un jeu télé où ils se sont une fois pour toutes installés dans le public. A vous de faire le show !

— Euh, non.

Elle me regarde longuement, si longuement que je finis par me demander si elle n'attend pas l'interruption de la pub ou l'arrivée d'Oprah Winfrey, la célèbre présentatrice de talk-show, pour relancer le débat sur la question des régimes amaigrissants. Après un bon

moment, elle reprend :

— Et cela t'ennuie ?

— Seulement quand les gens me demandent si cela m'ennuie, lui dis-je du tac au tac.

Je m'en veux aussitôt, car cette remarque n'est pas de la trempe de Lettie. C'est du Scarlett tout craché !

— Tiens, tiens, répond Pat en reprenant le téléphone pour continuer à appeler les clients oubliés, elle a de la répartie la petite, on ne le dirait pas à première vue. Allô, Madame Calloway, c'est la bibliothèque de Bethel...

Travailler dans la bibliothèque d'une petite ville est la même chose que dans celle d'une ville moyenne. A part la taille et le nombre de livres, les gens qui y travaillent ont exactement le même comportement. C'est le nombre de clients qui change, c'est tout. Comme à Danbury, il y a ceux qui jurent en vous regardant droit dans les yeux qu'ils n'ont jamais emprunté ce livre malgré ce qui est inscrit dans l'ordinateur. Ceux qui ont tout leur temps, et le vôtre, devant eux... Ceux qui ne disent jamais merci, ceux qui râlent pour tout. Heureusement, il y a aussi ceux qui sont fidèles et discrets et qui aiment les livres.

C'est grâce à ces gens-là que vous avez un jour choisi d'être bibliothécaire.

## 26

— Pourquoi avez-vous choisi ce métier ?

Encore ! C'est la énième fois de ma vie qu'on me pose cette question. Cette fois, c'est un

client curieux. Je me demande quelle tête ferait Pam si un de ses clients lui demandait en plein milieu d'un procès pourquoi elle a embrassé la carrière d'avocat !

C'est une question très perturbante parce qu'elle vous force à vous interroger sur vos choix profonds, et qu'on a toujours l'impression que celui qui la pose sous-entend que vous vous êtes plantée...

Quoi qu'il en soit, vous vous souvenez sans doute de ce que je vous ai dit plus haut sur la probabilité inexistante de croiser un beau mec dans une bibliothèque ? Eh bien, j'avais tout faux ! Bon, d'accord, le type qui se tient devant moi — cheveux auburn épais et soyeux, yeux bruns chaleureux, joli sourire, certainement corrigé dans l'enfance par un orthodontiste, chemise tachée de peinture ouverte juste ce qu'il faut sur un torse que l'on devine viril, jean serré — n'est pas un Apollon, mais il est quand même très mignon. Pour un client de bibliothèque, il est même supercanon ! Je jette un coup d'œil à sa carte, il s'appelle Stephen Holt. Il a choisi un roman de gare (ce n'est pas un intello), un livre de Salman Rushdie c'est un intello), et un beau livre sur les trompe-l'œil ( alors là, je ne sais plus quoi penser...).

Je réfléchis tout en glissant les cartes d'emprunt à l'intérieur des livres. Qui va lui répondre, Scarlett ou Lettie ? J'essaie de m'en sortir par une pirouette :

— Je suis bibliothécaire parce que le job de mannequin vedette de l'année était déjà pris et que je ne sais rien faire d'autre.

Il a l'air perplexe.

— Mais comment peut-on faire un job pareil ?

Je répète mon mantra habituel :

— Parce que c'est bien payé, c'est bien payé, c'est bien payé...

— Est-ce une raison suffisante ?

Mais il arrive de quelle planète, ce type ? Je commence à avoir la trouille. Viendrait-il de ma planète ?

— Ecoutez, la vraie raison, c'est que lorsqu'on est un supermannequin, on est obligé de porter des fringues à la mode que personne n'a encore portées et c'est d'un pénible !

— Arrêtez avec vos vanes !

Je change de tactique :

— Pourquoi avez-vous une si mauvaise opinion de mon métier ?

— Parce qu'il n'est pas fait pour vous.

Je me suis donné tant de mal pour être moche — bien que rien ne soit irréversible— que je suis vraiment choquée. Les mains sur les hanches, je m'adresse à lui comme si je haranguais une foule :

— Alors comme ça, votre petit cerveau borné ne peut pas comprendre pourquoi je fais ce métier ? Si vous sous-entendez que je ne suis pas qualifiée pour ce job parce que je ne ressemble pas à une bibliothécaire, c'est parce que vous êtes étroit d'esprit ! C'est quoi le problème ? Ma jupe est trop courte ? Mon chignon est défait ? C'est peut-être parce que je ne porte pas de bas de contention ni de semelles orthopédiques !

— Votre jupe n'est pas trop courte et vous n'avez pas assez de cheveux pour vous faire un chignon.

— Alors ?

— Vous êtes trop vivante.

— Quoi ? je crie d'une voix qui frise l'hystérie.

— Comment, quoi ?

— Comment, quoi, quoi ? Qu'est-ce que ça signifie ? Merde à la fin ! dis-je en me tortillant encore un peu plus sur ma chaise.

Il me regarde avec un air triomphant :

— C'est exactement ce que je veux dire.

— Mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Votre façon de bouger les mains et tout le corps quand vous êtes énervée. Je n'ai jamais vu une bibliothécaire se conduire ainsi.

— Tu parles d'une théorie !



— Tiens, là encore ! Vous vous énervez.

— Comment ça, je m'énerve ?

— Oui, vous êtes trop vivante. Vous ragez, vous pestez, vous jurez, je n'ai jamais vu une bibliothécaire perdre ses moyens comme ça.

— Bien sûr que oui, je jure ! Tous les bibliothécaires jurent. Seulement nous attendons d'être au moment de la pause pour le faire tranquillement. Qui croyez-vous que nous soyons ? dis-je, vraiment exaspérée cette fois.

— Je ne sais pas. Quelqu'un de très intelligent qui a peur d'utiliser son intelligence ailleurs. Quelqu'un qui vit la vie de quelqu'un d'autre, qui a choisi une petite vie tranquille.

Il s'arrête, il a envie d'ajouter quelque chose, mais il hésite, comme s'il avait peur d'aller trop loin. Il se lance enfin :

- Quelqu'un qui se cache parce que c'est plus simple de se planquer.

Je suis furieuse, mais cette fois je ne crie pas. Je le fusille du regard.

— Oooohhh, c'est... n'importe quoi !

— Vraiment ?

Je respire profondément avant de lui sortir mon dernier argument.

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai décidé de faire ce métier ?

— Oui.

— Très bien. Je vais vous le dire.

Je n'arrive pas à croire que je vais expliquer à ce parfait inconnu qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, les choix fondamentaux de ma vie. Il attend patiemment.

— Je suis bibliothécaire parce que, pour moi, tout ce qui a un rapport avec les livres, à part les brûler ou les interdire, est sacré.

— Sans blague ?

— Sans blague, dis-je le plus sérieusement du monde.

Il m'observe durant un long moment, puis il sourit. Un sourire d'intense satisfaction mêlé à quelque chose qui ressemble à du respect.

— Oh, mon Dieu, dit-il dans un murmure.

— Quoi ?

— Vous êtes la femme la plus romantique que j'ai jamais rencontrée. Vous êtes libre pour sortir un soir ?

Ni Scarlett ni Lettie n'apprécient son ironie. Je vais lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Je crois que votre maman vous appelle, dis-je d'un air moqueur. Il est temps de la rejoindre, vous devez être très occupé ?

Il ne se démonte pas du tout malgré mon ton glacial de parfaite bibliothécaire.

— C'est vrai, admet-il enfin. Mais je reviendrai.

— Comment ça, dis-je, me sentant bizarrement menacée.

Tout en s'éloignant, il brandit ses livres au-dessus de sa tête et clame :

— Je dois bien rendre ces livres quand je les aurai lus, non ?

— J'espère que je ne serai pas là ce jour-là, dis-je à voix basse.

— On n'a pas le droit de jurer devant les clients, dit Pat, assise derrière moi et qui n'a pas perdu un mot de l'échange.

Stephen Holt m'a tellement accaparée que pendant quelques instants, j'ai oublié que je ne travaillais pas toute seule.

— Je sais, je réponds à Pat en espérant qu'elle ne dira rien à Roland.

— Tu as dit « merde » devant un client, Lettie. La ville qui nous emploie ne tolère pas ces écarts de langage.

— J'ai dit cela ?

Je suis moi-même choquée.

— C'était très drôle, ajoute-t-elle.

- Merci, je suis contente que ça t'ait plu.

- Et il reviendra. Tu crois ?

C'était quoi, au fait, son prénom ? Steve ou Stephen ?

- Mais il ne faut pas que cela devienne une habitude, poursuit Pat.

- Bien sûr que non !

- Mais, c'est drôle, tu es différente quand tu te lâches un peu.

- Euh, merci.

Steve ou Stephen ? Stephen ou Steve ?

- Et ce qui ne gêne rien, c'est qu'il est plutôt mignon, non ? ajoute Pat.

— Tu trouves, dis-je en la regardant attentivement. Aurait-elle vu un détail qui m'aurait échappé ?

— Tu n'as pas remarqué ?

— Dans le contexte, je l'ai trouvé pas mal.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, nous sommes dans une bibliothèque, je pense que si je le croisais dans la vraie vie, il me paraîtrait deux fois moins mignon qu'ici.

Pat réfléchit un moment. Je porte le coup de grâce.

— En plus, il est mal élevé.

— C'est vrai.

Pour fêter mon nouveau job, mes trois copines décident de m'emmener au restaurant puis de sortir ensuite.

— Je propose ce nouveau restau italien, dit TB. Comment s'appelle-t-il déjà ? Mama Rosa ou Marna Italia ? Peu importe, c'est un Mama quelque chose et c'est certainement délicieux puisque c'est italien.

Le *Mama quelque chose* est un banal restaurant italien avec le menu habituel. Difficile de trouver mieux à Danbury.

— J'aime bien cet endroit, dit Delta.

Au serveur — un portrait craché d'Andy Garcia — elle demande qu'il nous place à une table de quatre et qu'il nous apporte une bouteille de vin italien. Un vin rouge, précise-t-elle. Je commande une grande salade, je sais que la soirée ne fait que commencer et je n'ai pas envie de trop manger. Pam, elle aussi, commande une salade. J'ai l'impression qu'elle a déjà bien maigri, cinq kilos environ. TB commande des calamars frits — elle ne se préoccupe jamais de faire un quelconque régime —, et Delta, des aubergines au parmesan. Delta a beau dire qu'elle n'a pas faim, elle a d'habitude un solide coup de fourchette et ne prend jamais un gramme. Comme cela arrive souvent quand on est entre amies, on démarre par une conversation générale. Je parle de mon nouveau job, de mes collègues Pat et Jane, mais je ne mentionne pas Roland. Puis nous évoquons la politique et ce que Bush fait en ce moment, la météo et le froid qui arrive avec le mois d'octobre. Je ne sais pas pourquoi mais je ne parle pas de Steve/Stephen Holt.

Au fur et à mesure que la soirée se déroule, nous parlons en duo, Pam et TB de boulot et d'un procès qui les intéresse et qui se déroule au palais de justice de Danbury. Delta et moi papotons de...

— Je serais bien allée avec vous à Chalk Is Cheap après le dîner, dit Delta en picorant dans son assiette, mais la baby-sitter de Mush et de Teenie ne m'accorde que trois heures ce soir.

Comme je la comprends ! J'admire même la pauvre baby-sitter de tenir aussi longtemps ! Mais, bien sûr, je ne peux pas dire cela à la maman ! Je lui dis plutôt :

— Tu sais, Delta, c'est une étudiante, et nous sommes en milieu de la semaine, elle doit se lever tôt demain pour ses études.

Delta ne répond pas. Elle joue avec ses aubergines, l'air morose.

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est, de vivre seule et d'élever deux enfants.

J'ai tout de même une petite idée de ce qu'elle subit au quotidien. Le peu de temps que j'ai passé avec ses deux enfants m'a épuisée. J'imagine très bien sa fatigue et sa lassitude.

— Les mecs ne se battent pas pour sortir avec une mère de famille.

Voilà une chose que j'ai du mal à comprendre, J'estime qu'on doit aimer une personne pour ce qu'elle est. Si les sentiments sont sincères, rien ne doit être un obstacle. Mais cela non plus, je ne peux pas le dire.

Delta poursuit :

— Il y a quelques semaines, j'ai rencontré un type. Il m'a invitée à sortir avec lui. Le week-end dernier, nous sommes allés au restaurant. C'est vraiment quelqu'un de charmant, nous avons passé un très bon moment. Il m'a raccompagnée chez moi, j'ai renvoyé la baby-sitter et alors...

— Et alors ?

— Et alors que nous étions tous les deux assis sur le canapé du salon, il m'a prise dans ses bras et nous avons commencé à nous embrasser. J'avais le cœur qui battait la chamade. C'est à ce moment que Mush est arrivé dans le salon...

Delta s'interrompt et pose sa fourchette dans son assiette.

— Il savait que tu avais des enfants, n'est-ce pas, tu le lui avais dit, non ? Il n'a pas été surpris ?

— Ma chérie, quand on voit Mush, on est toujours surpris. Mais le pire, c'est ce qu'il a dit.

Je ne suis pas sûre d'avoir envie de l'entendre...

— Mush a dit : « Excusez-moi, monsieur, mais si vous avez prévu de coucher avec ma mère, j'espère que vous avez fait le plein de préservatifs. »

J'essaie de rester calme, je dis n'importe quoi.

— Au moins il a dû trouver que ton fils est poli, puisqu'il a dit : « Excusez-moi, monsieur... »

— Scarlett, mon fils de huit ans a demandé à l'homme avec lequel je sors s'il avait des préservatifs sur lui !

Mush a huit ans ? Quel âge Teenie peut-elle avoir ?



- Eh bien, il faut voir les choses positivement, il est très informé sur les dangers pour la santé...

- Mon copain n'a pas vu les choses sous cet angle.

- Ah, bon ?

- Il s'est levé, m'a dit qu'il devait se lever tôt le lendemain et il est parti. Il ne m'a jamais rappelée.

Je pose ma main sur la sienne.

- Je suis désolée pour toi, Delta.

- Surtout que c'était plutôt bien parti entre nous deux. Je ne sais pas comment faire pour aller au-delà du premier dîner avec les hommes. Plus Mush et Teenie grandissent, plus c'est difficile de convaincre les gens qu'ils sont vraiment adorables.

A la vue du serveur — Andy Garcia — qui s'approche de notre table avec l'addition, Delta reprend des couleurs.

- Oh, mais c'est qu'il est supermignon celui-là ! dit-elle tout émoustillée. Tant pis si Mush refait irruption, je prends le risque. Il me plaît trop dans son uniforme noir. Tu as remarqué comme il s'est particulièrement bien occupé de nous pendant le dîner ?

Maintenant qu'elle le dit, je m'en rends compte. Je remarque également qu'il nous tend l'addition en mugissant. Il a l'air embarrassé. Il a peut-être entendu ce que Delta disait. Pam, qui vient de se faire une retouche de rouge à lèvres, lui adresse son sourire le plus

chaleureux.

- Qu'y a-t-il ?

- C'est seulement que..., dit-il en rougissant encore davantage et en me regardant droit dans les yeux. C'est que j'ai un gros faible pour les femmes de votre genre. J'adore comme vous êtes habillée, cela doit être mon côté italien.

— Eh merde, jure Pam entre ses dents.

Elle se tourne vers TB et Delta et les prend à témoin.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer *comment* elle s'y prend et *pourquoi* elle me fait ça chaque fois ?

Après le dîner, nous déposons Delta chez elle. En voyant sa mère, Teenie s'écrie, dépitée :

— Mais maman, il ne fallait pas rentrer si vite ! Tu aurais pu continuer à boire avec tes copines ! Tu sais, on n'embêtait pas la baby-sitter !

Arrivées à Chalk Is Cheap, TB s'installe à une table pendant que Pam et moi nous dirigeons vers le bar pour commander nos boissons. TB prend un Scotch, Pam un soda parce qu'elle conduit, et moi un verre de vin.

Je dis à Pam :

— Tu ne trouves pas que c'est pénible de devoir surveiller tout ce qu'on dit pour être tout le temps « politiquement correct » ?

— Tu ne trouves pas que c'est beaucoup plus facile de faire des conneries ? répond Pam du tac au tac.

— Mais quand tu fais des conneries, tout le monde le remarque !

— Alors que personne ne voit les moments où tu n'en fais pas ?

Je rigole. J'avais oublié comme Pam pouvait être amusante parfois.

Nos verres arrivent.

- Santé ! dit Pam. Je suis contente de boire un soda sans sucre. Je dois faire attention à ma ligne, je veux être le plus séduisante possible. Oups ! Excuse-moi, Scarlett, j'avais oublié que tu ne les plus !

Pam!

Elle me laisse payer et retourne s'asseoir avec TB. Je règle l'addition. Au moment où je me retourne, je *le* vois.

Lui, avec un grand L. Alors qu'il s'approche du bar, je suis totalement hypnotisée. Il est

beau, non, le mot est trop faible. Il est supercanon — aucune chance de rencontrer un type comme lui dans aucune bibliothèque de la planète. Même dans le monde normal, c'est rare. Brun aux yeux noisette, il a l'air sûr de lui. C'est le genre d'homme à qui on ne doit rien refuser, surtout pas les femmes. Il est superbien fichu et j'adore son look. Il porte un pull noir à col roulé et un jean délavé que je lui arracherais bien avec les dents ! Plantée devant le bar, je suis totalement tétanisée et douloureusement consciente qu'il s'en est aperçu. Tant pis, je me lance...

Je n'ai jamais eu aucun problème pour aborder quelqu'un qui me plaît. J'ai très vite compris, depuis mon plus jeune âge, que rien ne tombe jamais tout cru dans votre bec. Lorsque vous avez envie de quelque chose, il vaut mieux aller le chercher plutôt qu'attendre et qu'il n'arrive jamais. Je sais que peu de femmes pensent la même chose et peu d'hommes également. Certains peuvent être déroutés par une femme qui prend les devants, mais il y en a plus encore qui sont soulagés de ne pas à avoir à faire le premier pas ! Et de toute façon, si l'homme est choqué par ma démarche, c'est qu'il n'est pas très intéressant !

Mon verre à la main, je me dirige vers ma proie avec mon audace habituelle. Mais, soudain, il se passe un truc bizarre. En baissant les yeux, j'aperçois mes pieds chaussés de grosses chaussures à semelles orthopédiques. Je me sens différente, hésitante, comme si je n'étais plus la même femme. Je repousse vaillamment ce sentiment en me juchant sur le tabouret de bar vide à côté de Lui.

— Alors, comme ça, vous aimez la bière ? lui dis-je en me sentant plus Lettie que Scarlett.

Merde ! Tu aurais pu sortir un truc plus intelligent, non ? susurre ma petite voix intérieure.

Il porte son verre à ses lèvres (oh, ses lèvres !), et boit une gorgée. Il lèche la mousse sur sa lèvre supérieure (oh, cette langue !) et me sourit. Le genre de sourire poli que l'on adresse en général à un étranger et pas à la future femme de sa vie.

— Euh, oui, répond-il en souriant.

Euh, est-ce qu'il ne se moquerait pas de moi par hasard ?

— Euh, vous êtes déjà venu ici ?

— Euh, non, pourquoi, j'aurais dû ?

— Euh, si tu continues à te foutre de ma gueule, je te casse la tienne, O.K. ?

Voilà le grand retour de Scarlett !

Une bonne façon de savoir si un homme a de l'humour, c'est de le provoquer. A l'éclat de rire qui suit (oh, ces dents !), il en a ! Je me sens tout de suite mieux, au point que je décide d'abandonner les « euh ». Tout en enchaînant sur la question rituelle concernant son job, je me rends compte que je ne suis pas du tout naturelle. Je suis comme une pâle copie de moi-même, comme si l'essence de Scarlett, le piquant, l'esprit, le mordant et surtout, l'assurance, s'étaient évanouis.

— Je suis conseiller financier.

— Le marché est difficile en ce moment, dis-je à mon tour.

Il hausse les épaules en ajoutant :

— C'est pourquoi les gens ont encore davantage besoin de mes services.

— Vous aimez votre métier ?

Pourquoi est-ce que je m'obstine à poser toutes les questions ? Je me crois à un jeu télé ou quoi ?

— Si je n'aimais pas ce que je fais, je ne le ferais pas.

Bonne réponse. Il ajoute :

— Et c'est bien payé.

Je comprends l'importance de l'argument.

- Et vous ? demande-t-il.

Mon Dieu ! Il m'a posé une question sur moi ! Non seulement il est beau, mais en plus il s'intéresse à moi !

— Moi ?

- Vous faites quoi dans la vie ?

- Je suis bibliothécaire.

- Ah.

Il n'a pas l'air étonné du tout.

- J'aime mon métier, et il me va bien, je le dis avant que vous ne le disiez vous-même.

- Oui, j'aurais pu le dire.

Par-dessus son épaule, je vois que mes copines m'observent depuis leur table. TB brandit sa serviette en papier sur laquelle elle a écrit au rouge à lèvres : « Vas-y ma vieille ! » A côté d'elle, Pam fait la tête. Elle me regarde puis elle consulte ostensiblement sa montre. Je sens que si je ne progresse pas plus vite avec ce garçon dont j'ignore toujours le nom, Pam va lever le camp et nous obliger à la suivre.

— Vous vous appelez comment ? dis-je au bel inconnu.

Il a l'air surpris par ma question. Est-ce parce qu'il réalise qu'il ne s'est pas encore présenté ou parce qu'il me trouve trop directe ?

— Saul, dit-il, Saul Waters.

— Lettie, dis-je à mon tour en lui tendant la main. Lettie Shaw.

— Ah.

— Que signifie ce « Ah » ? Je peux comprendre que mon job vous étonne au point de ne dire que « Ah », mais mon nom ?

— Je ne sais pas, dit-il, l'air navré pour moi. Il vous va pas mal.

Je reconnais que le démarrage n'est pas très encourageant. Ce n'est pas comme ça que débute les amours romantiques au cinéma, mais je n'ai pas le choix.

— Donnez-moi votre numéro de téléphone, dis-je en redevenant de nouveau Scarlett. Je vous appellerai un de ces quatre.

— Vous m'app... Eh bien, jeune dame ! Vous ne manquez pas de culot pour une bibliothécaire !

— Comment ça « jeune dame » ? Vous vous prenez pour John Wayne ?

Il reste sans voix. Peu importe. Je poursuis mon but, je sors un stylo de mon sac de vieille dame et je note mon nom et mon numéro sur une serviette en papier. Je lui fourre la serviette dans la main en lui disant :

— Puisque vous voulez respecter les usages, c'est vous qui m'appellerez.

— Scarlett Stein ? dit-il l'air étonné en lisant ce que je viens de griffonner.

— Oh, non !

Je lui arrache la serviette des mains et je corrige aussitôt en remplaçant Scarlett par Lettie et Stein par Shaw.



— Excusez-moi, je perds un peu la tête par moment, dis-je confuse.

- Très bien, euh, Lettie.

Et je me lève pour rejoindre mes copines, sentant que Pam est très énervée. Mais avant d'arriver à leur table, je m'adresse à lui une dernière fois :

- Appelez-moi, surtout ! Je vous promets que vous ne le regretterez pas !

## 28

Les apparences sont trompeuses. Malgré mon air bravache avec Saul Waters, je sombre dans le cafard les jours suivants. Parce que pour la première fois de ma vie, un homme que j'ai rencontré, que je trouve séduisant et auquel j'ai donné mon numéro de téléphone, ne me rappelle pas.

Le lendemain de cette fameuse soirée, je me suis réveillée, persuadée que Saul ne m'appellerait jamais, même si j'étais la dernière femme vivante sur terre ou la dernière bibliothécaire de la dernière bibliothèque ouverte sur notre planète.

Je ne m'étais jamais encore demandé si un homme me rappellerait, je n'avais jamais connu les affres de l'attente.

Appellera, appellera pas...

Comme toutes les autres filles de la terre. Et je suis sûre que je n'aurai plus jamais de ces nouvelles. Qui sait ? Il me téléphonera peut-être...

Le cafard ajouté à la gueule de bois — à cause du vin d'hier soir — me mine le moral. Il faut faire quelque chose.

Arrivée à la bibliothèque, je saisis la première occasion pour me changer les idées. Jane a un colis à poster, je lui propose de le faire à sa place. Elle envoie des trucs à ses enfants qui vivent en Floride. Bizarre, d'habitude, ce sont les personnes âgées qui partent vivre en Floride pas les enfants qui leur envoient des colis... Peu importe. Je vais profiter de la course pour jouer à l'un de mes jeux favoris. En général c'est excellent pour le moral.

— Tu n'es pas du tout obligée de le faire pour moi, dit Jane, un peu gênée.

— Je t'en prie, ça me fait plaisir, dis-je en m'éloignant déjà.

Je croule sous le poids du colis qui est tellement énorme que je dois pousser les portes avec mes fesses.

J'adore aller à la poste. Plus exactement, comme je le disais plus haut, j'adore jouer à la poste. Je fais cela depuis des années, en fait depuis mes trente ans. C'est une espèce de concours de beauté entre moi et les autres clientes. Les règles sont assez simples :

1) Vous entrez dans un bureau de poste.

2) Vous faites la queue comme tout le monde.

3) Vous observez les femmes qui sont devant vous, mais vous devez aussi tenir compte de celles qui entrent derrière vous. (Attention : les employées derrière leur comptoir ne jouent pas ! Ce ne serait pas juste pour elles, engoncées qu'elles sont dans leur uniforme bleu marine).

4) Vous vous rendez compte que vous êtes la plus jolie.

5) Vous repartez le sourire aux lèvres.

D'accord, ce n'est pas très sympa, mais toutes les femmes jouent à ce jeu, j'en suis certaine ! J'ai culpabilisé jusqu'au jour où ma meilleure amie m'a avoué qu'elle se comparait toujours aux autres femmes dans les files d'attente. J'ai pris un air choqué et je lui ai dit :

— Tu fais ça, toi aussi ?

Nous avons rigolé et depuis je me sens beaucoup moins coupable. Elle m'a rassurée en ajoutant :

— Ce serait moche si tu en tirais une quelconque gloire, si tu étais fière et prétentieuse, mais si cela contribue à te sentir mieux dans ta peau, je ne vois pas où est le mal.

D'autant que je ne joue à ce petit jeu qu'à la poste. Jamais au Super Stop & Shop, ni au cinéma, ni à Chalk Is Cheap. J'ignore pourquoi, mais ce jeu ne marche bien qu'à la poste.

Ce jour-là, quand j'arrive au bureau de poste, il y a quatre personnes devant moi : deux ados avec des jeans taille basse et des seins à la Britney Spears (ça commence mal), une femme de mon âge dont le corps sculpté par le sport laisse à penser qu'elle doit vivre dans le club de gym (merde, merde, merde), et un homme (il ne compte pas mais même lui a plus d'allure que moi).

Je fais la queue avec le colis de Jane dans les bras, essayant de me convaincre que tout n'est pas perdu. Jusqu'à ce que mon tour arrive, personne n'entre dans le bureau de poste. Je commence à paniquer. Je n'ai jamais perdu à ce petit jeu ! Enfin, la porte s'ouvre,

j'entends des bruits de pas dans mon dos. Je résiste à la tentation de me retourner. Le nouveau venu — ou la nouvelle venue — est-il/elle mieux que moi ? S'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'il/elle soit plus moche ! Je décide de ne pas me retourner tant que je ne me serai pas débarrassée du paquet de Jane. J'entends d'autres bruits de pas derrière moi, apparemment deux personnes ont arrivées en même temps.

Le temps que mon tour arrive, d'autres personnes entrent encore. Je m'approche du comptoir et j'y dépose le colis. Je me prépare à me retourner le cœur battant.

D'après la règle du jeu, pour gagner, je dois être mieux que cinq des personnes qui sont entrées après moi. Cela ferait une majorité en ma faveur puisque les quatre personnes qui étaient là avant moi étaient mieux. Vous me suivez ? Donc, s'il y a moins de quatre clients ou si ce sont des hommes, j'ai perdu !

Je me retourne enfin et je vois... deux vieilles dames, Oui ! Vive le troisième âge ! J'ai presque envie de crier. Il n'y a pas assez de personnes âgées dans le monde ! Elles devraient être partout, dommage qu'elles ne puissent pas se reproduire entre elles...

Je me sens un peu mieux. Derrière les deux vieilles dames, il y a... une très vieille dame. Hourra ! Tout le monde devrait vivre jusqu'à cent ans ! Je suis sûre que le monde serait meilleur et je me sentirais tellement mieux !

Bon, si je fais les comptes, je suis plus moche que les deux ados et la femme sportive, mais mieux que trois vieilles dames. J'ai décidé que l'homme comptait pour du beurre. Il y a donc égalité. Dans la file derrière moi se trouvent encore deux autres personnes. Je suis sûre que je peux y arriver. Derrière la très vieille dame, je vois... un homme. Je suis déçue mais je retrouve vite le moral.

Il est plus moche que moi avec un nez gros comme une patate. Tiens, il annule le mec pas mal qui était devant moi tout à l'heure. Encore une personne. Une seule et je repartirai le cœur léger. Attention, si c'est encore un homme, je ne serai pas satisfaite car je ne veux pas de match nul. Un match nul à trente-neuf ans, ce n'est vraiment pas terrible ! Je ne peux plus attendre, je suis trop fébrile, je me retourne. J'espère que ce sera encore une

vieille dame.

Verdict ?

La cinquième personne qui fait la queue derrière moi est une femme. Moins de trente ans, un mètre soixante-dix, poitrine impeccable, taille fine, jean sympa sur des hanches minces. Longs cheveux blonds couleur miel, peau de lait, yeux verts et, quand elle sourit, oups ! De belles dents blanches. Elle ressemble à ces écrivains dont la photo s'étale au dos des best-sellers. Ce genre de femme trop belle à qui tout réussit et dont on se demande avec qui elle a couché pour pouvoir être publiée.

Il y a encore quelques mois, j'aurais largement pu gagner la bataille contre une femme comme elle, malgré ses dix ans de moins que moi.

Plus maintenant.

Dans mon nouveau personnage, je ne tiens pas la distance. Il y a quelques minutes, j'avais peur de perdre pour la première fois. Ce que je ressens est bien pire. Tant que j'avais peur, il y avait de l'espoir. Désormais, je sais. J'ai perdu.

— Excusez-moi, dit l'employé derrière son comptoir, vous voulez prendre une assurance pour ce colis ?

Et pour la première fois de ma vie — hormis l'autre jour à la bibliothèque devant Pat, je me suis mise à jurer en public.

— Si vous saviez comme je m'en fiche, de toute façon, il n'est même pas à moi, ce putain de paquet !

Je retourne à la bibliothèque la tête basse et le cœur en berne. Arrivée à la hauteur du parking je reconnais une figure familière. C'est Sarah, la donneuse de varicelle, qui est en train de garer son vélo. Elle porte un T-shirt mauve à manches longues qui ne dissimule pas sa poitrine naissante, son jean troué laisse apparaître ses jambes que je devine toujours velues. Je savais bien que j'avais raison.

— Bonjour, Sarah. Comment vas-tu ? Que fais-tu si loin de chez toi ?

— Je ne suis pas si loin, j'habite sur Shelter Rock Road.

L'endroit dont elle parle est en effet situé à la sortie de Danbury et presque à l'entrée de Bethel, à environ trois kilomètres de la bibliothèque. Une distance facile à parcourir en vélo.

— On n'avait pas classe aujourd'hui, dit-elle, c'est un jour férié catholique.

— Oh, dis-je, parce que je ne sais pas quoi dire d'autre.

— J'ai eu envie de venir vous voir.

— Oh, euh, eh bien, si on rentrait ? Je dois retourner à mon bureau, mais si tu as quelque chose à me dire, accompagne-moi.

Tant que ce sera Jane, je sais que nous serons tranquilles. Ce qui n'est pas le cas avec Pat. Je m'installe à ma place à l'accueil et je lève les yeux pour chercher Sarah. Elle se tient devant l'escalier qui mène au bureau des ouvrages de référence, à l'étage des livres pour enfants et de l'administration. Voyant que je ne la suis pas, elle se retourne et me questionne :

— Vous n'êtes pas aux livres de référence ?

Je jette un coup d œil nerveux à Jane. Elle n'est pas au bureau d'accueil, mais elle s'est installée sur une des tables dont nous nous servons pour ranger les livres qui nous sont rapportés.

— Euh, non, tu vois, Sarah, je travaille ici.

— Et pourquoi Lettie travaillerait-elle au bureau des références ? lui demande alors Jane.

Et avec un gentil sourire à l'adresse de Sarah, elle ajoute : je travaille toujours avec les meilleurs.

Cette femme est vraiment adorable ! Je fais rouler une des deux chaises à roulettes installées dans l'espace accueil et j'en désigne une à Sarah.

— Assieds-toi là, à côté de moi, lui dis-je.

Je prends une pile de cartes des nouveaux inscrits et je commence à entrer les informations dans l'ordinateur afin de leur établir des cartes définitives plastifiées.

— Tu peux me parler pendant que je travaille, dis-je à Sarah, en espérant que je ne serais pas distraite au point de transformer un adhérent de six ans en adhérent de soixante ans. Dis-moi ce qui se passe.

— Ce qui se passe ?

— Oui, tu n'es pas venue jusqu'ici un jour de vacances uniquement pour me voir travailler. Tu m'as dit que c'est quelle fête déjà ?

— Je ne vous l'ai pas dit.

— Ah, bon, je croyais.

J'essaie de prendre un air détaché et de ne pas la regarder fixement, ce qui risquerait de la mettre mal à l'aise. Elle est venue me parler, j'en suis sûre.

— Ma mère m'interdit de m'épiler les jambes, dit-elle soudain.

— Ah, dis-je en attendant la suite, car je sais qu'il y a toujours une suite.

J'ai l'impression de voir les oreilles de Jane s'allonger pour mieux écouter les confidences de Sarah. Il est vrai que c'est bien plus intéressant que de trier les piles de bouquins devant elle.

— Et il y a la soirée de Sadie Hawkins !

Comme j'aimerais avoir de nouveau dix ans ! Tiens, à propos, elle me paraît un peu jeune pour aller à une soirée dansante.

— Quel âge as-tu ?

— Douze ans. Vous me donniez combien ?



Je ne peux évidemment pas lui dire que je croyais qu'elle avait dix ans. En fait, je lui ai donné cet âge parce que je me voyais en elle.

— Ouh, ouh, Lettie, vous êtes toujours là ?

— Excuse-moi, je pensais à quelque chose. On en était où ?

Elle me lance un regard noir d'ado vexée.

— Pardonne-moi, Sarah, j'y suis, tes jambes, l'épilation et la soirée dansante chez ton amie.

— A l'école, on m'appelle le singe !

Je me retrouve en terrain connu.

— Et j'aimerais que Jeff Polanski m'accompagne.

— Lui aussi, il dit que tu es un singe ?

— Non, pas lui, mais ses copains. Et quand ils ne m'appellent pas « le singe », ils m'appellent... — elle regarde ses seins— ils m'appellent « Miss néné la bougeotte ».

— Quand a lieu la soirée de Sadie ?

— Dans quelques semaines, pour Halloween.

— Alors nous avons un peu de temps devant nous, dis-je sur un ton rassurant alors que je n'ai pas la moindre idée de ce que je peux faire pour l'aider.

J'aimerais pouvoir dire à Sarah que tout cela n'a aucune importance — du poil sur les jambes, des seins qui poussent sans soutien-gorge pour les maintenir, des gamins stupides, jaloux et visiblement mal élevés. C'est une supergamme, je l'aime beaucoup malgré la varicelle ! Tout cela ne compte pas. Dans dix, vingt, trente ans, elle aura tout oublié. Elle qui rêve de s'épiler les jambes, regrettera sans doute plus tard d'être obligée de le faire ! Mais comment lui dire tout cela ? Elle ne le comprendrait pas. Bien sûr que ce qu'elle vit est terrible.

— Ne t'inquiète pas, on va trouver une solution, lui dis-je de nouveau.

Sarah baisse les yeux vers sa poitrine, puis me regarde :

— Moi, j'ai peut-être le temps de changer, mais je ne crois pas qu'on ait assez de temps pour changer ma mère.

## 29

— Roland a embauché quelqu'un pour le bureau des références, annonce Jane le lendemain matin.

J'ai mal dormi. Après l'expérience de la veille à la poste, j'ai noyé mon chagrin dans une

bouteille de chardonnay. J'ai bu quelques verres toute seule devant la télé jusque tard dans la nuit. Je savais que Roland cherchait quelqu'un d'expérimenté pour ce poste resté vacant depuis le départ soudain de son titulaire. J'ai même été tentée de postuler. Travailler au bureau des références est exactement ce que je préfère dans mon métier. Je donnerais tout... — je donnerais quoi au juste ? J'ai déjà beaucoup donné et qu'est-ce que cela m'a apporté ? Bon, je donnerais le bras droit de ma mère pour revenir à ce poste.

Le problème, c'est l'expérience. Je ne suis pas censée être assez expérimentée pour postuler. Au contraire, je suis la petite nouvelle, qui a tout à apprendre et qui doit faire ses preuves. Quand il m'arrive d'aider Jane, Pat ou même Roland, ils se félicitent de « mon instinct ». Plutôt que de griller ma couverture, je préfère laisser passer la superbe opportunité.

— Elle est comment la nouvelle ? je demande.

— Vas-y toi-même, répond Jane amusée. Ne t'inquiète pas, je garde le bureau. Ça ne se bouscule pas de toute façon.

En effet, à part nous deux, une personne lit sagement le journal, une autre regarde les rayons de vidéo.

Je prends Jane au mot. J'adore le calme de mon métier mais un peu de distraction ne peut pas faire de mal.

Je monte la volée de marches qui sépare l'accueil du bureau des références et je passe une tête discrète dans le couloir pour tenter d'apercevoir la recrue qui m'a piqué mon job. Elle me tourne le dos parce qu'elle travaille sur son ordinateur. Elle a des cheveux couleur miel et elle porte un gilet bleu-vert qui a l'air un peu trop chic pour les lieux. C'est souvent le cas quand on débute un nouveau job, on a tendance à en faire un peu trop. Moi, par exemple, je porte des robes tous les jours...

Bon, d'accord, c'est différent.

La voix de Pete, l'employé du bureau des références qui travaille à mi-temps, interrompt mes réflexions.

— Kelly, je crois que j'ai trouvé ce que vous me demandiez.

Il tient un classeur bleu dans ses mains. Je suis trop loin pour lire ce qui est écrit dessus, mais cela n'a aucune importance car *elle* se retourne à ce moment. Oui, *elle*. Elle se lève à peine de sa chaise pour attraper le classeur que lui tend Pete avec un air de cocker mort d'amour. Quand je pense que cette espèce de grand benêt — qui vit toujours chez ses parents et qui porte des pantalons trop courts — ne me donne jamais un coup de main à *moi* !

Elle est debout, elle porte une minijupe sur de longues jambes parfaites. Tellement parfaites que je mets un moment avant de les quitter du regard pour remonter jusqu'à son visage...

Merde, merde, merde !

C'est la femme du bureau de poste ! Celle qui m'a fait perdre à mon jeu favori pour la première fois de ma vie ! Elle a dû m'entendre jurer parce que Pete et elle regardent soudain dans ma direction. Comme je ne me sens pas du tout prête à faire les présentations, je disparais en bas des escaliers comme une petite souris timide et je reprends ma place derrière le comptoir de l'accueil.

— Alors ? Tu l'as vue ? demande Jane.

— Oui.

— Elle s'appelle Kelly Seaforth.

— Ça lui va bien, dis-je sincèrement.

— Tu crois qu'une fille comme ça va être efficace ? demande Jane.

Sa question me surprend.

— Je ne sais pas mais je suppose que oui.

— Tant mieux, elle sera opérationnelle le plus vite possible.

— Pardon ?

— Tu sais bien, Lettie, qu'il y a un mythe de la biblio- thécaire coincée et déprimée. En fait, tu en as encore la preuve aujourd'hui. Dans notre métier, on est toutes des canons. Nous pourrions même avoir notre propre calendrier. Qu'en penses-tu ?

Tout le monde aime parler avec l'artiste qui peint sur les vitrines. C'est une tradition, un jeu comme avec les gardes de Buckingham Palace. Le challenge est d'essayer de le distraire pour voir s'il se déconcentre.

Je me balade sur Greenwood Avenue, à Bethel, et je n'arrête pas de me dire que je connais ce type. Mais où l'ai-je vu ? Bon sang !

Je veux parler du peintre qui décore en ce moment la vitrine de Mister Caffeine, le petit bar où j'achète mon déjeuner. Sandwich à la dinde, moutarde, sans mayonnaise... Ce type, c'est Steve-Stephen, celui qui me trouvait *trop vivante* pour être bibliothécaire — le type qui voulait m'inviter à dîner et que j'ai envoyé balader ! Je me demande, depuis ce jour-là, où je l'ai déjà rencontré. Sa tête me dit quelque chose, je *sais* que je le connais. Je ne dis

pas qu'il est célèbre — il n'y a personne de célèbre ici à Bethel à part Meg Ryan, qui bien sûr, n'habite plus ici. Si même il lui prenait l'envie de revenir, croyez-vous qu'elle viendrait à la bibliothèque de Bethel ? Raisonnablement sans aucun intérêt, car s'il y a une chose dont je suis certaine, c'est que ce type n'est pas Meg Ryan !

Au secours ! Je perds la boule... Vous devez vous dire que cette pauvre Scarlett ne sait pas ce qu'elle veut. Voilà un type qui s'intéresse à moi. D'accord, il est mal élevé, maladroit et un peu psychotique sur les bords, mais il n'est pas mal. Il m'a invitée d'une façon assez romantique et ce mélange de douceur et d'autoritarisme... Finalement, n'est-ce pas le rêve de toutes les femmes ?

Bon. Peut-être. J'ai dit *peut-être*, O.K. ?

Evidemment, si le type en question a en plus des jambes magnifiquement musclées — je le sais parce qu'il est en short —, il marque encore des points. Surtout que le short en question est un short comme seuls les vrais hommes peuvent en porter. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Un short près du corps, limite moulant qui révèle, euh — comment dire ? — sa virilité, voilà. Rien à voir avec ces sacs que les mecs s'obstinent à porter de nos jours, à cause du diktat de certains stylistes de mode qui s'échinent à enlaidir le corps humain.

Et s'il porte un short en ce jour plutôt froid de la mi-octobre avec un sweat-shirt orange, c'est parce qu'il est en train de peindre les vitrines pour la fête d'Halloween.

Ça y est ! J'y suis ! Je me souviens de lui parce que c'est lui qui décore les vitrines à chaque changement de saison, ou à l'approche d'une fête. Autrefois, c'étaient les enfants qui peignaient et les adultes qui nettoyaient derrière eux. Quelle drôle d'idée d'avoir choisi un métier pareil !

Je l'observe. Il tient sa palette d'une main et sous son pinceau naissent sorcières, fantômes, citrouilles et autres pierres tombales.

Tout le monde s'arrête pour lui parler — les gamins, les gens qui sortent du boulot, les clochards. Il répond à chacun, tout en tentant de mener son travail à bien. Régulièrement, il tente en vain de discipliner une mèche de cheveux auburn qui s'obstine à lui tomber dans les yeux. J'admire sa patience et sa gentillesse quand il s'adresse aux enfants.

Oh, la, la, mais si *moi* je peux le voir, alors *lui aussi* ! Je ne veux surtout pas qu'il se rende compte que je l'observe et je fais la dernière chose à faire quand on ne veut pas être remarqué : je me cache derrière un arbre. Attitude tout à fait normale pour une bibliothécaire qui se respecte. Quelques secondes plus tard, je passe la tête de l'autre côté du tronc. Il est en train de parler à une petite fille. Il lui tend son pinceau et l'encourage à colorer en rouge doré une grande feuille d'érable dont il a dessiné les contours. Il a l'air vraiment doué avec les enfants. Ce type m'intrigue, comment devient-on décorateur de vitrines ? Il ne manque pas de travail, au demeurant, car j'ai remarqué que les commerçants de Bethel changent très souvent l'aménagement intérieur de leur magasin. Est-ce une tradition en Nouvelle-Angleterre ? Et lui, comment en est-il arrivé à faire ce choix professionnel ? Que de questions sans réponses...

Il y a quelques années, j'ai fait la connaissance d'un mime — pas un mime célèbre comme le mime Marceau. C'était un type qui faisait ça le week-end, pour animer les anniversaires d'enfants. Durant la semaine, du lundi au vendredi, Joe était maçon. Un job respectable, mais pour lequel il n'avait aucune passion. Ce qu'il aurait aimé, Joe, c'est que le monde soit différent et qu'il ne soit pas obligé de construire des maisons pour vivre. Joe aurait rêvé être mime sept jours sur sept, un mime gratuit, car son rêve le plus cher était de pratiquer son art sans être payé.

J'ai rencontré Joe en jouant au billard américain dans un bar qui s'appelait le Minnesota, et qui est devenu aujourd'hui le Chalk Is Cheap. Personne ne se moquait de sa passion, au contraire, il avait une certaine réputation et on le respectait. Après tout, ce n'était pas très différent des hommes qui appartiennent à des ligues de foot, ou de paint-ball, n'est-ce pas ? En plus, c'était un supermime. Il m'aimait. Beaucoup. Il voulait sortir avec moi. Souvent. Tout le monde me disait qu'il était génial, doué et sympa, que j'avais beaucoup de chance, que je devais être fière qu'il ait envie de sortir avec moi. Comprenez-moi bien : je l'aimais beaucoup, vraiment, parce que c'était un type bien, mais... mais... Joe ne vivait que pour le mime ! J'étais incapable de sortir avec quelqu'un qui se conduisait comme un mime à chaque instant de sa vie. Il me regardait avec sa face de clown triste, les yeux écarquillés roulant ses prunelles noires dans un océan de blanc. Non ! J'aurais pu comprendre qu'il ait fait ce choix parce qu'il n'en avait pas d'autre ou parce qu'il était né dans une famille de mime, ou, je ne sais pas, pour sauver l'Afrique de la famine ! Mais



décider librement de vivre toute sa vie comme un mime ! Chacun fait ce qu'il veut, évidemment, mais tu parles d'un métier !

Voilà pourquoi la découverte de la profession de Steve-Stephen me laisse songeuse. Bon, peindre n'est pas mimer et cela amuse les enfants — il n'y a qu'à voir leurs mines réjouies en découvrant les créations de Steve-Stephen — alors que le mime les fait plutôt pleurer. C'est vrai, quoi, un mime, ce n'est pas fun. D'un autre côté, peindre des vitrines...

— Jolie feuille.

Au son de ma voix, Steve se retourne.

— Merci, dit-il, surpris de me voir là.

— Cela fait très automne.

— Merci beaucoup, ajoute-t-il.

Il me regarde comme s'il attendait une suite.

— Lettie, Lettie Shaw, dis-je en tendant la main.

Il me tend la sienne.

— Je connaissais votre nom.

— Comment ça ?

— Quand je suis retourné à la bibliothèque pour tendre mes livres, j'ai demandé si vous étiez là, mais votre collègue...

— Laquelle ? La sympa ou la peau de vache ?

— La peau de vache.

— Pat.

— Pat m'a dit que vous vous étiez absentée pour assister à une fête juive.

— Ma mère apprécie que je l'accompagne à la synagogue ce jour-là.

Il sourit.

— C'est gentil de votre part de l'accompagner.

— C'est normal.

— Je ne savais pas que vous étiez juive. Shaw n'est pas un nom juif.

— Euh, eh bien...

— Steve Holt. C'est mon nom.

— Steve, très bien. Je connais votre nom, je l'ai lu sur votre carte de bibliothèque. Mais je ne me souvenais plus si c'était Steve ou Stephen.

— Vous auriez préféré Stephen ?

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez dit que Steve, c'était très bien.

— Non, ils sont bien tous les deux, ce que je voulais dire, c'est que c'est bien de connaître votre nom.

La bande de gosses qui gesticulent autour de Steve me lance des regards hostiles. Je monopolise trop leur héros du jour. La petite fille à qui il a confié le pinceau me jette un regard noir, comme si j'étais une rivale. Elle se déplace et se faufile entre Steve et moi. En lui lançant un regard de véritable adoration, elle lui demande :

— Dis, tu peux me peindre une sorcière ?

— Bien sûr.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais mais la sorcière qu'il peint n'est pas du tout effrayante. Elle a tous les attributs de la sorcière mais il lui a fait de longs cheveux noirs ondulés jusqu'à la taille, un beau sourire chaleureux et des yeux rieurs. Une sorcière charmante qui ne fera peur à aucun enfant et qu'on aurait presque envie de connaître.

Steve regarde la petite fille.

- Elle te plaît ?
  
- C'est parfait, dit-elle en battant des mains.
  
- Tu aimes Halloween ? je demande à mon tour, histoire de participer.
  
- Evidemment, répond-elle en me regardant comme a j'étais stupide.

Steve, qui a compris que ma question s'adressait à lui, me répond :

- C'est ma fête préférée.
  
- Et vous ? Vous vous déguisez pour Halloween ?

Sa question me décontenance. Depuis quelque temps, j'ai déjà l'impression de me déguiser tous les jours. Mais il ne peut pas le savoir.

- C'est bizarre, depuis que je suis toute petite, j'ai toujours célébré Halloween. Mes copines et moi, nous nous déguisons et faisons la fête soit dans un bar, soit chez l'une d'entre nous.

Et sans que je sache pourquoi ni comment, je poursuis :

— Je fais une fête chez moi, cette année, vous voulez venir ?

Mais qu'est-ce qui m'a pris de lui demander ça ? Je ne le connais même pas. Et en plus, il a critiqué mon boulot !

Il me sourit un peu tristement.

— J'aimerais bien mais je ne peux pas.

La petite fille me lance un regard triomphant. On dirait quelle meurt d'envie de me tirer la langue.

— Mon frère aîné vient de divorcer et il a la garde de ses deux petits enfants. Il habite à Danbury dans une de ces grandes maisons sur Deer Hill Avenue.

— Oh, il a les moyens.

— C'est important pour vous ? demande-t-il soudainement.

Je hausse les épaules.

— Non, pourquoi ? Ça devrait ?

— Je lui ai promis de rester chez lui pour distribuer des bonbons aux enfants qui viendront sonner à sa porte pendant que lui-même fera la chasse aux friandises avec Tim junior et Sally autour de chez lui.

— Ah.

— Mais ma proposition de sortir un soir tient toujours, ajoute-t-il avec un grand sourire. Vous vous souvenez que je vous ai invitée une fois ?

S'il continue, la petite fille va finir par me donner un coup de pied...

Bien sûr que je m'en souviens ! Je me rappelle aussi très bien ses moqueries et son ironie. Ce type-là peut-il être sincère ? Je suis tellement persuadée au plus profond de moi qu'aucun homme ne peut sincèrement s'intéresser à ce que je suis. Et pourtant, il ne semble pas se moquer de moi aujourd'hui. Il a peut-être pitié de moi, parce que je travaille dans une bibliothèque, que je porte des robes de grand-mère et des chaussures orthopédiques. Et aussi parce que je me déguise pour Halloween et que je fais la fête ce jour-là ? J'abandonne la partie en laissant la victoire à la petite fille.

— Euh, non. Je vous ai parlé de cette soirée chez moi parce qu'il y aura d'autres personnes, mais sortir avec vous, euh, ce n'est pas pareil.

— Non, mais...

— Très bien, dis-je d'une voix plus forte, elle est vraiment très réussie cette feuille, un mime n'aurait pas fait mieux !

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire ça.

Parfois, je me donnerais des claques.

C'est la première réunion à laquelle assiste Kelly Seaforth. Assise à la gauche de Roland, elle porte une version couleur cerise de sa tenue verte d'hier. Elle attaque fort, me dis-je intérieurement, on dirait une présentatrice du journal télé. Chaque matin, avant l'ouverture, nous avons l'habitude de nous réunir. A ces réunions quotidiennes, qui rassemblent une vingtaine de personnes, il faut ajouter les réunions mensuelles, plus formelles, auxquelles même ceux qui sont en congés se doivent de participer. C'est l'occasion de boire des litres de café, et parfois certains apportent des donuts ou des gâteaux.

— Vous voulez une tasse de café ? demande Roland à Kelly.

Je note qu'il ne le propose à personne d'autre.

— Je vous ai préparé une tasse, le coupe Pete, plus rapide.

On dirait que ces deux-là n'ont jamais vu de femme alors qu'il y en a dix-sept autres dans la pièce autour d'eux !

Lors de ma première réunion, personne ne m'a offert une tasse de café. Bon, d'accord, je n'en bois jamais.

Roland enclenche le magnétophone pour enregistrer les échanges. Ainsi, Celia, son assistante, retranscrira ce qui est dit, et chacun pourra s'informer en consultant les notes qui sont archivées dans un classeur. De leur côté, les trois chefs de service, Diane — service livres pour enfants —, Susan — ouvrages de référence — et Kathy — bureau d'accueil —, prennent des notes à l'attention des membres du personnel qui travaillent à mi-temps.

Bien que l'on soit assez loin de la date prévue pour cet événement, Roland veut parler de Holliday Can Drive, cette fête où nous collectons de la nourriture pour les familles nécessiteuses.

— Je trouve admirable qu'en plus du service public que vous accomplissez ici chaque jour, vous aidiez les familles de notre communauté qui en ont le plus besoin, dit Kelly.

Roland est tellement ému qu'il y a de la buée sur ses lunettes. Elle n'a dit que ces quelques mots, et « oui » au café qu'on lui proposait, mais cela m'a suffi pour découvrir qu'elle avait aussi une voix exceptionnelle. La voix d'une de ces chanteuses qui interprètent les chansons des films de Disney.

Diane prend la parole pour parler de la lecture de contes aux enfants dans son département.

— Cela se passe très bien. Nous avons beaucoup d'enfants. Le seul petit problème, c'est qu'il y a toujours un ou deux parents qui croient que nous sommes des baby-sitters. Ils amènent leurs enfants et s'éclipsent en douce pour aller faire leurs courses ou se balader. Et c'est toujours le gamin dont les parents sont absents qui perturbe les autres.

— Oh, ma pauvre, compatit Kelly, comme si elle n'avait jamais rien entendu d'aussi triste. Vous pourriez peut-être essayer d'afficher une note disant : « Programme uniquement ouvert aux enfants sages qui peuvent rester assis sans leurs parents. Toutefois, les parents sont dans l'obligation de rester à proximité et ne doivent quitter les lieux sous aucun prétexte. » Qu'en pensez-vous ?

Diane prend des notes à toute vitesse.

— C'est génial et plein d'humour, dit-elle d'un ton admiratif.

Kathy parle à son tour de son service. Elle explique que le personnel de l'accueil se plaint des courants d'air froids provoqués par l'ouverture incessante des portes. Celia, l'assistante de Roland dont le bureau se trouve à l'étage et qui n'est donc pas concernée, intervient brusquement :



— Enfin, Kathy, il me semble que c'est le principe même d'une bibliothèque que de recevoir le public. Alors que les portes s'ouvrent et se referment toute la journée, c'est plutôt bon signe, tu ne trouves pas ?

Elle ajoute que le bâtiment est vieux et que tout le monde souffre des problèmes de chauffage. Dans son bureau, souligne-t-elle, il fait au contraire toujours trop chaud, même en hiver. Avant que Roland ait pu placer un seul mot, la voix de Kelly s'élève. Elle s'adresse à Kathy :

— Votre équipe et vous-même pourriez mettre un ou deux gilets supplémentaires. J'en ai quelques-uns à la maison que j'ai tricotés moi-même, je vais les apporter.

Elle se tourne ensuite vers Celia :

— Quant à vous, vous pourriez peut-être moins vous couvrir au bureau. C'est vrai qu'il fait très chaud là- haut, un pull serait trop chaud, mais une belle chemise Oxford serait parfaite.

Celia, qui est très BCBG, rosit de plaisir.

— Vous tricotez avec quelle laine ? demande Kathy à Kelly. Je ne supporte pas le 100 % laine, cela me donne des allergies, mais si c'est un mélange...

Mais c'est quoi ce truc ?

C'est ensuite au tour de Susan de parler d'un problème qu'elle a au bureau des références et, bien sûr, Kelly a la solution. Susan se détend sur sa chaise et s'adresse à Kelly :

— Je pourrais aussi bien partir en vacances et vous laisser diriger le service.

Ce qui est dingue, c'est le ton sur lequel elle dit cela : elle lui est vraiment reconnaissante ! Quant à Roland, on dirait que rien ne pourrait lui faire plus plaisir que de déposer le boulot de Susan aux pieds de Kelly. Il jette un regard à ses notes.

— Bon, je crois que nous avons fait le tour. Quelqu'un veut ajouter quelque chose ?

Personne, apparemment. Il reprend :

— Un peu plus de café, Kelly ? Non ? Bien, je suis très satisfait de la tenue de cette réunion. C'est la première fois que cela se passe aussi bien, ajoute-t-il. Puis, se tournant vers Kelly :

— Merci pour toutes vos propositions, je savais que votre arrivée dans l'équipe serait un plus pour nous tous.

Tout le monde se lève. Cinq minutes plus tard, la salle de réunion est de nouveau vide et la porte d'entrée de la bibliothèque s'ouvre devant les premiers clients de la journée. Jane et moi sommes à notre poste à l'entrée.

— Qu'est-ce que tu penses d'elle ? me demande-t-elle aussitôt.

Je prends sur moi pour ne pas faire la grimace. La seule chose que je trouve à dire, c'est :

— J'ai l'impression qu'elle se donne beaucoup.

— Tu trouves ? demande Jane, visiblement surprise par ma réponse. Moi, je pense qu'elle est plus que géniale, cette fille.

Elle réfléchit un instant, puis :

— A ton avis, il sera de quelle couleur le pull qu'elle va m'offrir ?

Le lendemain de cette étrange mascarade, alors que je me morfonds chez moi, l'impossible se réalise. Saul Waters me téléphone et m'invite à sortir un soir avec lui. J'oublie aussitôt Kelly Seaforth. Ma première réaction, en entendant sa voix, est de détacher le téléphone de mon oreille et de le regarder comme si c'était irréel. Puis je me mets à danser de joie à travers ma cuisine. Une petite voix chantonne dans ma tête. *Tu rêves, ma vieille, tu es devenue complètement débile, pourquoi veux-tu qu'il t'appelle ?*

— Je pensais..., commence-t-il.

Tu pensais que tu avais été stupide et tu as changé d'avis ?

— ... Je pensais que nous pourrions aller au cinéma de Bethel et manger un morceau après, à moins que tu ne sois déjà prise ce soir ?

Comment pourrais-je être prise un samedi soir ? Bon, d'accord, j'ai dit à Pam que nous ferions un truc ensemble, mais elle comprendra. Elle a vu Saul l'autre soir chez Chalk Is Cheap, elle ne pourra que comprendre.

Je me sens rassurée dans ma démarche. Il m'a connue sous l'identité de Lettie, et si Lettie

lui a plu, il succombera forcément au charme de Scarlett. J'avais donc raison, les hommes ne voyaient pas que la jolie femme en moi !

Je suis tellement excitée que j'écoute à peine ce qu'il me dit du film que nous allons voir. Un truc avec Clint Eastwood. Peu importe. Du moment qu'il n'enlève pas sa chemise. Clint, pas Saul ! Lui, il peut l'enlever s'il le souhaite, aucun problème. Et pourquoi je ne veux pas que Clint se déshabille à l'écran ? Parce que j'en ai marre d'un système qui accepte qu'un homme de soixante-dix ans se mette à poil devant des millions de personnes mais surtout pas une femme du même âge. De toute façon, on ne permettrait pas à une femme de soixante-dix ans de le faire. Bon, où en étions-nous ?

— Je passe te prendre à 19 heures ? demande Saul.

— Parfait.

Cela me fait tout drôle que pour notre première soirée, il m'emmène au cinéma. Cela me rappelle mes vingt ans...

Sans plus attendre, je téléphone à Pam.

— Ah, oui ? dit-elle sur un ton si glacial que je l'imagine debout dans son salon, le bras gauche croisé sous sa poitrine, sa main gauche tenant son coude droit, et sa main droite tenant le téléphone contre son oreille.

— Donc, ce mec supercanon que tu as rencontré à Chalk Is Cheap vient de t'appeler et tu sors avec lui ce soir ?

— Donc, oui.

Je me demande ce que j'attendais de la part d'une femme que je considère comme ma meilleure amie par défaut. Qu'elle se réjouisse pour moi, peut-être ? Je repousse vaillamment l'idée que chaque fois que quelque chose de sympa m'arrive, elle fait la gueule.

— Il m'a demandé de sortir avec lui et je suis ravie ! Je me demande ce que je vais mettre. Si je mets un jean, ce sera trop décontracté, mais si je mets une minijupe alors qu'il fait froid, le message sera un peu trop clair, à moins que justement...

— Il est hors de question que tu mettes une mini ou un jean.

— Comment ça ?

— Hors de question...

Je décèle un sourire dans sa voix.

— ... Tu dois porter ton uniforme.

— Non ! je hurle carrément. Ne me force pas !

— Mais tu n'as pas le choix, Scarlett. Après tout, tu veux savoir s'il t'aime pour toi-même, n'est-ce pas ?

Le cœur battant, je réalise que Pam a raison. Si Saul veut sortir avec moi, c'est qu'il se moque de mon apparence.

Le soir venu, j'essaie de tirer le meilleur de moi-même tout en respectant les règles du jeu. Je me rafraîchis le visage et je me lave les cheveux. J'enfile une longue robe chasuble de couleur rouille et j'enlève mes verres de contact que je remplace par mes lunettes. J'ajoute un soupçon de brillant à lèvres transparent.

Quand Saul arrive, je suis presque rassurée de voir qu'il est habillé comme l'autre fois, en pull et jean noir. Il a raison, la couleur lui va bien.

— C'est très joli, chez toi, dit-il en entrant dans le salon. Très cosy. C'est tout un art de créer une atmosphère confortable. Je n'y suis pas parvenu chez moi.

— Ah, oui ?

Je regarde autour de moi. La table que j'ai apportée et installée à côté du rocking-chair est couverte de livres. Le canapé est recouvert de jolis coussins colorés, les rideaux de dentelle laissent passer les dernières lueurs du jour, et il y a des décorations d'Halloween tout autour de la cheminée.

J'ai envie de lui avouer que c'est l'œuvre de Lettie, pas la mienne. Mais comment lui parler de cela ?

Avec un grand sourire, je lui dis :

— On y va ?

Devant le cinéma de Bethel, je plonge dans mon sac à main pour trouver mon porte-monnaie. Je ne lève même pas le nez pour lui poser des questions sur le film que nous allons voir. Ça a beau faire un bout de temps que je ne suis pas sortie avec un homme — en fait jamais aussi longtemps depuis ma puberté —, je me rappelle que je propose toujours de partager les frais. Mais Saul ne me laisse pas faire.

— Laisse tomber, dit-il en souriant, c'est moi qui t'invite.

Bon, d'accord, je suis vieux jeu — je ne suis pas le genre de femme à jeter mon sous-tif par-dessus les moulins, et d'abord, je ne sors jamais sans sous-tif — mais j'adore les hommes courtois qui invitent la femme avec laquelle ils sortent. Ce n'est pas une histoire d'argent, mais plutôt une question d'éducation. Je trouve cela charmant, comme un homme qui vous tient la porte, ou qui vous avance une chaise lorsque vous êtes au restaurant.

— Pop-corn ? Bonbons ? propose-t-il.

Je refuse les pop-corn parce que je ne veux surtout pas avoir des grains de maïs coincés dans les dents quand il m'embrassera.

— M&M's, dis-je finalement.

A quoi ressemble une fille qui aime les M&M verts ?

Apparemment, cela ne dérange pas du tout Saul d'avoir des pop-corn coincés dans les dents, puisqu'il commande un sac géant et une bouteille d'eau. Nous nous installons dans la salle, et j'essaie de me concentrer sur le film. Est-ce un policier ? Est-ce une histoire de rivière ? Mais où est Clint Eastwood ? Impossible de me concentrer sur l'histoire, je ne pense qu'à la position de mon bras sur l'accoudoir. Si je me mets trop sur le côté droit, nos épaules ne pourront pas se toucher et il ne pourra pas mettre son bras autour de mes épaules. Ses grandes jambes prennent toute la place. Dois-je me pousser ou, au contraire, provoquer le contact ? Et où est Clint Eastwood ? Jamais je ne me suis sentie aussi mal à l'aise, aussi faible et malheureuse avec un homme. Les images défilent devant moi, ça pourrait aussi bien être Sean Penn ou Elmer Fudd ou même Clint Eastwood, je ne vois rien. A la fin, Saul a l'air ravi :

— C'est très fort, tu ne trouves pas ?

Je dis ce qui me passe par la tête :

— J'aime bien l'atmosphère créée par le réalisateur, dans tous ces tons de bleus !

Il me regarde bizarrement puis sourit :

— On va prendre un dessert et un café ?

Je ne suis pas une grande buveuse de café, sauf deux à trois fois par an et j'ai du mal à croire qu'il ait encore envie de sucre après la montagne de pop-corn qu'il vient d'avaler. Je n'ai pas très envie de dessert non plus après mes M&M's, mais je suis tellement contente que la soirée se poursuive que j'accepte avec joie. Il ne m'a toujours pas embrassée, oh, comme j'en ai envie ! Et à part ses compliments sur la décoration de mon salon, il ne m'a encore rien dit sur moi. Il a parfaitement raison, nous devons faire plus ample connaissance avant de nous embrasser.

Alors que Saul se gare devant la vitrine de Mister Caffeine décorée pour Halloween, j'ai une brusque montée d'adrénaline. Et si Steve Holt était là ? Mais il n'y a pas de Steve à l'intérieur. Il n'y a que quelques personnes qui sortent elles aussi du cinéma et une poignée d'ados qui sont trop jeunes pour traîner dans les bars de nuit, et qui doivent se contenter d'endroit où l'on ne sert pas d'alcool.

Comme Saul a faim et soif, je dois moi aussi commander quelque chose, même si je n'en ai pas envie.

C'est une règle de politesse. Sinon, vous passez pour une anorexique — celle qui va finir à l'hôpital, celle qui n'est pas drôle.

Il commande une grosse part de tarte aux pommes avec de la crème et un double café et moi, je demande un petit déca avec une tranche de pudding que je n'ai pas l'intention de



manger. Je ne pense qu'à son baiser. Tous les premiers rendez-vous avec un homme se finissent par un baiser. J'ai toujours connu cela.

— Je ne me souviens plus de la dernière fois où un homme m'a emmenée au cinéma pour notre premier rendez-vous. Je devais avoir une quinzaine d'années.

A le voir rougir brusquement et lâcher sa fourchette dans son assiette, je me rends compte que quelque chose ne tourne pas rond.

— Tu croyais que nous sortions ensemble ?

— Euh, dis-je en rougissant moi-même.

— Quand je t'ai téléphoné pour te proposer d'aller au cinéma, tu as cru que j'avais envie de sortir avec toi ? Que je voulais devenir ton petit ami ?

— Eh bien, c'est comme ça que les choses se passent d'habitude.

— Je suis vraiment désolé, Lettie, dit-il extrêmement gêné en posant gentiment sa grande main sur la mienne (une main magnifique). Ce n'était pas un rendez-vous amoureux.

— Oh.

— C'est seulement que...

— Quoi ?

— Quand je t'ai rencontrée à Chalk Is Cheap, tu avais l'air tellement seule, j'ai pensé que tu avais besoin d'un ami.

— Je vois. Tu n'avais rien de mieux à faire ce soir et tu t'es dit que tu allais faire une bonne action.

— Ce n'est pas ça du tout, dit-il en réfléchissant comme s'il cherchait les mots justes. Je t'aime beaucoup, vraiment, et tout le monde a besoin d'amis. Moi aussi, d'ailleurs. Je me suis dit que nous pouvions être copains et faire des choses ensemble de temps en temps. Je pense que tu dois être une supercopine.

Il m'est difficile de retirer ma main de dessous la sienne en gardant le sourire. Je ne veux pas qu'il sente combien je suis affectée par ce qu'il vient de me dire. Je me force à rire.

— Ouf ! Parce que tu as cru que j'étais sérieuse en te disant cela ? C'était une plaisanterie !

Et pour sortir de cette soirée la tête haute, je m'évertue pendant l'heure qui suit à le faire rire. Je le fais parler de lui, de son boulot, de sa famille, de ses sports favoris. Et pendant tout ce temps, j'arbore un air souriant alors qu'au fond de moi, je suis désespérée.

La petite voix intérieure me taraude. *Il ne t'embrassera pas en te ramenant ce soir. Il y a encore plus de probabilités que tu aies un accident ou qu'une comète s'écrase sur la terre.*

Je vois bien qu'il est intéressé par mes questions, et aussi qu'il m'apprécie. Je sais l'écouter et je le fais rire. Mais quel dommage ! Il ne m'embrassera jamais.

Au moment de partir, je règle l'addition et je laisse un confortable pourboire sur la table, pour la tarte qu'il a engloutie et pour le gâteau auquel je n'ai pas touché. Il tente de m'en empêcher.

— Laisse-moi payer, c'est tout à fait normal, dis-je, après tout, on partage toujours entre copains, non ?

J'arrive même à sourire. Dans la voiture, alors qu'il me ramène chez moi, je guette l'accrochage ou la chute de la comète.

En vain.

— Tu es libre pour Halloween ? je lui demande.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que j'organise une petite fête chez moi et ça me ferait plaisir que tu viennes. En copains, bien sûr.

— C'est sympa, ça me fait plaisir. Ça fait des années que je ne me suis pas déguisé pour Halloween.

## **31**

Sarah a pris l'habitude de venir me voir souvent à la bibliothèque. Dès qu'elle a un jour de libre, elle vient papoter. Elle arrive même à dérider Pat, ce qui n'est pas facile, mais Sarah est vraiment adorable, même si elle m'a donné la varicelle.

Elle est devenue bénévole à la bibliothèque. Son job consiste à reclasser les livres par ordre alphabétique sur les étagères. C'est un vrai boulot, comme je l'ai expliqué à Roland pour justifier le fait qu'elle passe beaucoup de temps avec moi. Je n'ai toujours pas tenu la promesse que je lui ai faite d'intervenir auprès de sa mère avant Halloween. Maintenant que je sais que Saul vient à ma fête, je dois tenir mes engagements vis-à-vis de Sarah. Mais comment m'y prendre ? Je dois trouver quelque chose !

Je profite de la pause de Pat et du fait que Sarah est dans la rangée des T — à la recherche de Ross Thomas et de D.M. Thomas qui ont malencontreusement échangé leurs places sur les rayons — pour rechercher sur Internet le numéro de téléphone de Sandra Davis à Danbury. Je suis toute tremblante, comme si je faisais quelque chose d'interdit. Je regarde autour de moi, pour vérifier que personne ne m'observe, puis j'attrape le téléphone et je compose le numéro de la maman de Sarah. Celle-ci décroche dès la deuxième sonnerie.

— Madame Davis, vous ne devez pas vous souvenir de moi. Je suis Lettie Shaw. Nous nous sommes rencontrés...

— Je me souviens très bien de vous. Vous êtes la bibliothécaire pour laquelle Sarah travaille à Bethel.

— Enfin, elle ne travaille pas exactement pour moi.

— Ah, oui ? En tout cas elle adore ce qu'elle fait avec vous.

— Oui, c'est très sympa de travailler dans une bibliothèque.

— Il paraît qu'elle vous aide énormément.

Que répondre ? Elle est très probablement jalouse parce que je prends sa place auprès de

sa fille. Ma mère aurait été très jalouse de cette situation.

— Euh...

— Comprenez-moi bien, je suis ravie que Sarah vous apporte son aide. C'est excellent pour elle. Vous avez, je préfère la savoir avec vous qu'avec ses copines de classes qui traînent dans les boutiques et s'habillent n'importe comment.

— C'est amusant que vous parliez de ça, justement, je voulais vous demander si vous me permettriez d'aller faire quelques courses avec Sarah.

— Des courses ?

Le plus délicatement possible, je parle alors de la fête chez Sadie Hawkins, et de Jeff Polanski, des jambes poilues et du soutien-gorge, du singe et de Miss néné la bougeotte.

— Ils... ils l'appellent « le singe » et « Miss néné la bougeotte » ? répète-t-elle d'une voix crispée.

— Je suis désolée.

— Et vous êtes sûre que cela ne vous ennuie pas de l'emmener acheter ce dont elle a besoin et de vous occuper d'elle ? Je ne veux plus qu'on l'appelle comme ça !

— Ça ne m'ennuie pas du tout, dis-je en poussant un grand soupir de soulagement.

Je ne m'étais pas aperçue combien j'étais tendue.

— Pas d'épilation du maillot et pas de soutien-gorge à balconnet, c'est tout ce que je vous demande.

— Je vous le promets.

— Et vous croyez qu'ensuite Jeff Polanski acceptera de l'accompagner à cette soirée ?

— Qui sait ?

— Mon Dieu, mon Dieu, si son père savait cela !

A 17 h 30, Sarah et moi refermons la porte de la bibliothèque derrière nous et en route pour le shopping ! Je ne la conduis pas au Mall mais plutôt dans les boutiques qui jalonnent Greenwood Avenue. Nous sommes jeudi, les magasins ferment plus tard qu'en début de semaine. Nous commençons par une boutique de lingerie qui s'appelle Underthingies pour acheter un soutien-gorge. Sarah est mal à l'aise quand la vendeuse mesure son tour de poitrine. Cela me rappelle moi au même âge, quand ma mère arpentaient les rayons des magasins de lingerie en demandant à tue-tête où se trouvaient les soutiens-gorge à armature pour sa fille. Je détends l'atmosphère et Sarah se met à rire, si bien qu'au bout de quelques minutes, nous achetons deux jolis soutiens-gorge blancs avec des petites fleurs en satin brodées. Rien à voir avec les dessous affriolants de chez Victoria Secret, rien à voir non plus avec les horreurs d'un autre âge que ma mère s'était décidée à m'acheter pour mettre un terme au ballonnement de ma poitrine.

J'emmène ensuite Sarah au Bethel Underground pour lui trouver une tenue sympa pour sa fête. Elle craque pour un T-shirt à manches longues jaune et vert et un jean noir taille basse que ses copines vont lui envier. Tout à coup, je m'écrie :

— Mais c'est Halloween ! Il vaudrait mieux te déguiser !

— Non, dit-elle. La soirée a lieu le jour d'Halloween mais nous ne fêtons pas cette fête dans mon école.

— Je vois. Vous vous dites que c'est plus facile de faire la fête ce jour-là parce que les parents seront peut-être moins vigilants ?

— Ouais, peut-être, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Après tout, je ne suis moi-même qu'un adulte stupide !

Nous continuons nos courses chez English Drug, où nous achetons un rasoir, enfin nous terminons par Snips & Moans. J'espère que Mme Davis ne m'en voudra pas, mais je demande à Helen de faire quelque chose pour remplacer son horrible coupe de cheveux. Trois quart d'heure plus tard, nous rentrons chez moi. A mes côtés marche une Audrey Hepburn de douze ans. On dirait moi, sauf que ma coupe a été faite à la maison avec des ciseaux à ongles ! Nous filons tout droit à la salle de bains.

— Comment ça marche ? demande Sarah en regardant le rasoir comme s'il était tombé de la lune.

— Tu le passes le long de tes jambes.

Elle me regarde avec un air de doute.

— Bon, je te laisse tranquille, dis-je en refermant la porte.

Une minute plus tard, j'entends :

— Aïe !

— Que se passe-t-il ? dis-je en ouvrant la porte.

Je vois des gouttes de sang sur ses jambes.

— Tu es sûre que je dois me raser à sec, Lettie ? A quoi ça sert alors la mousse à raser ?

— Excuse-moi, dis-je.

Quand j'étais jeune, ma mère, lasse de m'entendre me plaindre des moqueries de mes copains de classe qui me traitaient de singe, m'a envoyée dans la salle de bains avec un rasoir, et m'a dit de me débrouiller. Je me suis évidemment beaucoup coupée, mais avec le temps — cela fait trente ans maintenant — je me rase sans faire couler une seule goutte de sang.

— Et si tu utilisais de l'eau et du savon ?

De l'eau, du savon et quelques pansements plus tard, nous nous retrouvons toutes les deux affalées sur le canapé. Armées chacune d'une cuillère, nous partageons un pot de crème glacée. Elle est au chocolat — c'est tout ce qui restait au magasin — et elle a un peu un goût de plastique, mais c'est parfait. Sarah me regarde.

— Tu crois que Jeff Polanski acceptera de m'accompagner maintenant ?



J'ai un brusque sentiment de vide. Qu'est-ce que je viens de faire ? J'ai encouragé Sarah dans son illusion que changer son apparence peut changer sa vie. Mais elle a l'air tellement heureuse.

— S'il ne t'accompagne pas à cette soirée, c'est qu'il est complètement crétin !

## 32

Nous serons en tout petit comité parce que j'ai décidé d'organiser Halloween chez moi assez tard. En fait, nous serons huit : Pam, Delta, TB et Al (son ex), ma mère (parce qu'elle ne supporte pas l'idée de passer les fêtes toute seule. Même pour Pâques elle m'invite chez elle alors que ce n'est pas une fête pour nous). J'ai mis une petite affiche à la bibliothèque à l'attention du personnel, seule Pat la revêche, a répondu qu'elle viendrait. J'avais peur que Kelly n'accepte mais elle m'a dit qu'elle restait toujours chez elle le soir d'Halloween pour distribuer des bonbons aux enfants.

— Je te remercie beaucoup, Lettie, j'espère que nous déjeunerons un de ces quatre ensemble, cela me ferait très plaisir que nous devenions amies.

Ben voyons !

Ah, oui, j'oubliais de vous dire, Saul Waters vient, lui aussi. L'homme qui veut être *ami* avec moi. Voilà, ça fait huit. Je compense l'absence de convives par une abondance de décorations et de nourriture. Je rajoute des banderoles et des serpentins orange et noirs dans le salon, et des citrouilles de toutes les tailles sur les meubles et les rebords de fenêtres. Je dispose des *jack-o'-lanterns*, ces citrouilles creusées comme des visages, rieurs ou tristes et illuminées de l'intérieur par des bougies. J'ai tout un stock de bougies orange qui dispensent une jolie lumière et des petits lumignons que j'installe le long de l'allée et qui mènent à la porte d'entrée.

Je suis un peu inquiète, car j'ai peur de créer un incendie dans le quartier, mais d'un autre

côté, je serais sauvée par un beau pompier et ce serait le début d'une magnifique histoire d'amour...

Côté cuisine, comme je suis aussi douée que ma mère, je fais simple : quelques dizaines de minipizzas surgelées suffiront. Après tout, personne ne vient à ce genre de soirée pour s'empiffrer, et puis je sais très bien que même si je n'ai rien demandé à mes amies, aucune ne viendra les mains vides. Surtout qu'elles savent à quel point la préparation des repas n'est pas mon truc. En revanche, côté boissons, je suis assez douée. Je prépare un grand saladier de cocktail à base de vodka et d'orange. Je force sur la vodka pour que mes invités oublient vite leur faim. En l'honneur d'Halloween, je servirai le cocktail dans des coupes de verre dont l'anse est décorée d'un chat noir, réputé porter bonheur.

Quand j'habitais dans mon appartement, les soirs d'Halloween, je voyais défiler des dizaines de gamins. Mais après m'être renseignée auprès de mes voisins, ou plutôt auprès du seul qui me disait bonjour, ce ne sera pas le cas ici. La plupart des familles vont fêter Halloween entre elles, dans les associations qu'elles fréquentent. En outre, notre rue n'est pas très grande et aucun enfant ne vit dans le quartier. J'ai invité tout le monde à partir de 21 heures — je me suis dit qu'au cas où des gamins auraient quand même l'idée de venir sonner à ma porte pour avoir des bonbons, à cette heure-là, ils seraient couchés avec une bonne indigestion. Les seuls qui pourraient venir sonner à ma porte entreraient dans la catégorie voyous.

Je suis assez contente d'avoir invité des gens ce soir, je me sentirai plus rassurée d'être entourée d'adultes. Une copine m'a raconté ce qui lui était arrivé un soir d'Halloween. Elle n'avait pas fermé sa porte à clé et était montée à l'étage. Entendant du bruit en bas, elle était descendue et en arrivant dans son salon, elle avait trouvé un ado baraqué et vêtu d'un treillis, assis à la table de la salle à manger. Elle n'a pas paniqué, mais le cœur battant, elle a fait comme si elle appelait son mari :

— Chéri ! Il y a encore un jeune venu chercher des bonbons ! Il n'y en a plus en bas, peux-tu faire un saut au magasin pour en acheter quelques paquets ?

Le jeune s'était levé et avait tourné les talons avant que le mari imaginaire ne fasse son apparition. Ma copine s'était jurée d'être plus vigilante les années suivantes. Mais que se serait-il passé si le jeune avait décidé d'attendre le mari ? Pour mettre mes invités dans

l'ambiance, je mets de la musique. Monster Mash, du Warren Zevon et de vieilles chansons, comme *Long Cool Woman in a Black Dress*. Même si je ne suis pas aussi grande que la femme brune de la chanson, je veux être aussi cool et passer une bonne soirée. Je me torture en essayant de deviner quels déguisements mes amis auront choisi. J'ai gardé le mystère le plus total sur mon propre déguisement et je leur ai fait promettre à tous d'en faire autant pour les leurs.

Quand j'étais plus jeune, j'avais remarqué que la plupart des filles voulaient être des princesses alors que la plupart des garçons cherchaient à faire peur. Les filles voulaient plaire alors que les hommes choisissaient l'intimidation. Aujourd'hui, nous sommes des adultes, mais je pense toujours que le choix du costume en dit long sur la personnalité des gens.

*Ding dong*

En me dirigeant vers la porte, j'ai une pensée pour Sarah qui doit être en ce moment à la soirée de Sadie Hawkins. J'espère que Jeff Polanski a accepté de l'accompagner. J'aurais parié que ma mère arriverait la première. Pour elle, arriver en retard est l'équivalent de tromper son mari avec le mari de sa meilleure amie...

Mais ce n'est pas ma mère, c'est TB et Al, son ex-ex. TB est splendide, très années 70. Elle est moulée dans un top et un pantalon corsaire fuchsia. Ses cheveux, coiffés en chignon très laqués avec une frange sur le front, font comme un casque sur sa tête. A ses côtés, Al porte un plat d'artichauts farcis — je savais bien que mes copines étaient formidables ! Il est habillé en costume noir, ses cheveux sont poudrés et son visage maquillé de blanc. Je prends le plat et je les observe. Ils attendent mon commentaire.

— Euh, vous êtes...

— Tom et Helen, dit TB sur le ton d'une évidence.

— Qui?

— Tom et Helen. Le mariage mixte, les Jefferson !

— TB voulait faire la mère de Lenny Kravitz, explique Al, mais personne ne sait à quoi ressemble le père du chanteur, alors on a improvisé.

Quand je vois à quel point ce pauvre Al s'est enlaidi par amour pour TB, je me demande encore une fois pourquoi ces deux-là ont divorcé.

— En tout cas, je peux te dire que Pam va faire une jaunisse quand elle va te voir ! dit TB en me regardant des pieds à la tête.

*Ding dong.*

Sauvée par ma mère, c'est bien la première fois.

— Maman, tu es...

— Une princesse juive ! crie-t-elle en me mettant d'office dans les mains une assiette de foie haché qui, je le sais, repartira avec elle ce soir, intacte.

Elle porte une tiare en plastique et s'est enroulée dans une toge bleue et blanche.

— Ce n'est pas un peu sacrilège pour une croyante comme toi ? je lui demande en souriant.

— « Sacrilège, sacrilège », chantonne-t-elle, ça m'est égal ! J'ai toujours rêvé d'être une princesse. Je me repentirai à Yom Kippour.

Puis elle fait un pas en arrière, me regarde longuement, et ajoute :

— Pam ne va pas du tout apprécier.

*Ding dong*

Voilà Delta, qui a choisi Little Bo Peep et sa robe à crinoline. Elle a un peu de mal à passer la porte d'entrée. Dans la main droite, elle porte une assiette de brownies et dans l'autre, elle tient un bâton de bergère.

— J'ai perdu mes moutons, et si tu savais ce que je suis contente ! Je les ai laissés à une baby-sitter et j'ai bien l'intention de m'amuser ! Mais, merde, Scarlett ! Tu vas te faire tuer par Pam !

— Je ne connais ni Pam ni Scarlett, dit la voix de Pat derrière nous.

Il me tardait de savoir quel déguisement Pat allait choisir.

— Je suis en Pat, dit celle-ci sur le pas de la porte. Cela ne ressemble à rien de se déguiser comme des gosses sous le prétexte que c'est Halloween.

Elle aperçoit les brownies de Delta.

— Oh, j'aurais dû apporter quelque chose ?

— Pas du tout, je vous en prie, prenez un verre de punch à la vodka.

— Il y a de la vodka là-dedans ? demande ma mère qui a déjà bu la moitié de son verre. Je croyais que c'était du jus de fruits.

*Ding dong.*

Encore sauvée par le gong.

Pam. Pam est une énorme citrouille. Et Pam me dévisage folle de rage.

— Toi... Espèce de sorcière ! dit-elle.

— Oh, vous, vous devez être Pam, dit Pat, un verre dans une main, un brownie dans l'autre en se trémoussant au rythme de *Whereevolves of London*.

J'attrape Pam par son coude vert. Sous l'énorme boule orange de son costume qui s'arrête sous les fesses, elle porte un pull à col roulé en acrylique vert et des collants verts. Elle est tout simplement grotesque. Je l'entraîne vers la cuisine sous le regard des autres invités.

— Où est le problème ? dis-je en croisant les bras sur le magnifique et profond décolleté en V de ma robe noire ultra moulante.

Je remarque, au passage, que Pam est la seule de mes amies qui soit arrivée les mains

vides à part une bouteille de jus de citrouille. Mais qui peut bien boire ça ?

— C'est *toi* le problème siffle-t-elle entre ses dents. En t'habillant comme ça, tu n'as pas respecté les règles du jeu.

Mon costume se compose de la robe dont je viens de parler — noire, moulante avec un décolleté plongeant et des franges en bas des manches et de l'ourlet — des escarpins à talons vertigineux. Ajoutez un maquillage parfait, et un peu de gel sur mes cheveux coiffés en pétard. Bien sûr, j'ai remplacé mes grosses lunettes par des verres de contact.

— Je ne suis pas d'accord avec toi. C'est Halloween, chacun fait ce qu'il veut, même Lettie Shaw.

— Et tu peux me dire en quoi tu es déguisée ? En Vampirella ?

— Non, en Morticia Adams, dis-je vexée.

— Mais Morticia a les cheveux longs.

— Eh bien Morticia s'est coupé les cheveux, et tu sais pourquoi ? Parce qu'elle a écouté les conseils douteux de sa soi-disant meilleure amie !

— Mais...

— D'un autre côté, dis-je en sentant monter la colère au fond de moi, qu'est-ce que j'y peux si tu as décidé de venir déguisée en citrouille ? De tous les costumes possibles et imaginables, tu as choisi une citrouille !

— Je n'y peux rien, je n'ai aucune imagination !

— Peut-être, mais ce n'est pas ma faute non plus.

— Mais...

Je l'arrête aussitôt. Je me sens triste comme si j'étais en partie responsable. D'une voix plus calme, j'ajoute :

— Ecoute, Pam, de toute façon, il n'y a pas d'homme ce soir.

C'est un demi-mensonge, mais il commence à être tard — presque 10 heures — et Saul n'est toujours pas arrivé. Je pense qu'il ne viendra plus.

— Al, l'ex de TB est bien là, souligne-t-elle maussade.

— Oh, lui, il ne compte pas. Il est tellement fou d'elle que nous pourrions nous promener nues sous son nez qu'il ne s'en apercevrait pas !

— Il est vraiment amoureux ?

— Oh, oui !

— Il y a des femmes qui ont de la chance ! dit-elle d'un ton nostalgique.



— C'est-la vie. Les seules personnes présentes dans le salon sont TB, Al, Delta, ma mère et une de mes collègues, Pat. Que tu sois une citrouille et que je sois Morticia n'a aucune importance.

*Ding dong.*

Il est 11 h 15, je pensais que tous mes invités étaient arrivés, mais le gong sonne une dernière fois. Je vais ouvrir, un verre de punch dans une main. Je me demande qui...

— Al Franken ?

Non, ce n'est pas le vrai Al Franken, c'est Saul Waters déguisé en Al Franken, c'est-à-dire qu'il porte une paire de lunettes noires. Pour le reste, il est habillé comme d'habitude, en noir. Il aurait pu faire un effort, une cape de Zorro, peut-être ?

— Je suis en retard ?

— Non, je t'en prie, entre, dis-je.

En entendant le son de ma voix, il me regarde, interloqué.

— Lettie ?

— Quoi ? Tu ne crois pas que je vais te laisser dehors parce que tu as une heure quarante-cinq de retard ?

— Non, je veux dire, oui... Je sais que tu vas me laisser entrer. Ce n'est pas pour ça que je suis surpris.

— Et pourquoi ?

— Tu es tellement... différente ! C'est incroyable.

— Merci. Viens, je vais te présenter à tout le monde.

Il acquiesce mais il a l'air troublé et ne détache pas son regard du mien. Enfin, de mon décolleté, pour être précise. Je l'introduis dans le salon et je le présente à tout le monde.

— Voici ma mère, en princesse juive.

Ma mère lui tend sa main à baiser.

— Je te présente Helen et Tom des Jefferson.

— Salut Roxie Roker, dit-il à TB.

— Qui ? dis-je surprise.

— L'actrice qui jouait Helen, explique TB en souriant. La mère de Lenny Kravitz, c'est son nom.

Je me tourne vers Al.

— Tu te souviens aussi de celui qui jouait Tom ?

— Non, désolé, j'ai oublié, dit Saul d'un air contrit.

— Et voici Little Bo Beep.

— Delta, dit Delta d'une voix sucrée. Je veux bien que tu m'aides à garder mes moutons si tu veux.

Il sourit sans répondre.

— Je te présente Pat, de la bibliothèque.

— Et vous êtes ? demande-t-il à Pat.

— Moi-même, jeune homme, elle vient de vous le dire. Je suis Pat, la bibliothécaire.

— Ah.

— Et voici...

Au moment de présenter Pam, je ne trouve plus mes mots, je suis partagée entre le rire et les larmes devant son déguisement. Elle le fait elle-même.

— Je suis une citrouille géante, dit-elle d'une voix acide en lui tendant une main gantée orange.

Et tentant de le séduire, elle ajoute avec un clin d'œil :

— Mais vous pouvez m'appeler Pam.

Tout le monde n'a d'yeux que pour le nouvel arrivant. Même Al et TB sont sous le charme :

— Tu te rends compte qu'il connaît Roxie Rocker ? Moi-même je ne le savais pas avant que tu m'en parles, dit Al.

— Il n'est même pas ridicule avec ces lunettes ! ajoute TB.

J'ai toujours remarqué que dans une assemblée, les femmes se regroupent toujours autour du mâle dominant et les hommes autour de la femelle dominante. Je le vérifie encore ce soir. Depuis l'arrivée de Saul — Al étant accaparé par TB, il ne compte pas —, toutes les femelles tournent autour de lui. Comme chez les animaux, elles attendent qu'il fasse son choix. Ce soir, la tension est à son comble car il n'y a qu'un mâle pour cinq femelles. La compétition est ouverte.

Ma mère lui fait un grand numéro de charme, comme je n'en avais encore jamais vu. J'ai l'intuition en la voyant ainsi que c'est ce visage qu'elle montrait à mon père quand ils sortaient tous les deux. Delta la joue fille du sud : elle dit des horreurs et raconte des histoires cochonnes d'une voix douce et chaude comme si elle était dans *Autant en emporte le vent* en face de Kett Butler. Même Pat est dans la course. Elle éclate de rire à chaque mot de Saul.

Quant à Pam, elle se donne à fond. Sous son maquillage orange, elle fait des mimiques,

des sourires et lance à Saul des regards par en dessous qui affichent clairement qu'elle est disponible. Moi, je me contente de rester assise sur le canapé et de me lever de temps en temps pour prendre un petit sandwich. Saul ne me quitte pas des yeux, je dirais même qu'il me dévore du regard. Il est poli avec les autres femmes, mais je vois bien qu'il n'a d'yeux que pour moi. Au fur et à mesure que la soirée avance, les invités s'en vont les uns après les autres. Les premiers à partir sont Al et TB. Sur le pas de la porte, alors que TB dit au revoir à Delta, je prends Al à part et je lui dis discrètement :

— Je trouve que formez un très beau couple tous les deux. Vous devriez vous donner une deuxième chance.

— Nous y pensons sérieusement, me répond-il.

Cela me fait très plaisir. Puis c'est au tour de maman.

— Je vous laisse vous amuser, mes enfants.

Puis c'est Pat qui lève le camp :

— Je travaille demain après-midi. Tu crois que quelqu'un le remarquera si je suis encore bourrée ?

Puis c'est Delta.

— Oh, mon Dieu, je n'avais pas vu l'heure ! Il est minuit passé !

— Seulement de 2 heures, dit Saul en souriant à mes seins.

— Zut ! La baby-sitter va me faire la tête et ne voudra plus revenir !

Ne reste en course qu'une citrouille géante et moi-même. La citrouille est pleine comme une outre, mais elle a l'air déterminé à mener le combat jusqu'au bout. Qui gagnera la queue de Mickey ? Est-ce parce qu'elle a bu plus que moi ou pas assez mangé avec l'alcool ingurgité ? Moins d'une heure plus tard, elle ronfle sur mon canapé.

— Salut, toi, dit Saul doucement comme si nous venions de nous rencontrer.

— Salut, dis-je à mon tour ne sachant quoi dire d'autre.

— Pourquoi, Lettie ?

— Pourquoi, quoi ?

— Tu comprends ce que je veux dire. Je te demande pourquoi les deux fois où je t'ai vue tu étais habillée comme tu l'étais alors que...

— Alors que quoi ? Alors que je pourrais m'habiller autrement ? dis-je avec un peu d'agressivité.

— Oui.

— C'est assez compliqué à expliquer, dis-je, retrouvant ma douceur et lui prenant la main. On va là-haut ?

Je n'en reviens pas d'être la fille qui fait des avances et qui prend si ouvertement la direction des opérations. Mais ça fait si longtemps que je n'ai pas eu d'homme dans ma vie, et il me plaît tellement, que je veux profiter à fond de l'instant. Il se lève et passe son bras autour de mes épaules pour me suivre dans l'escalier. C'est si bon d'être contre un homme, de sentir sa main dans la vôtre alors que vous montez l'escalier côte à côte en laissant une grosse citrouille dormir à l'étage en dessous.

Alors que sa bouche, ses lèvres et sa langue — dont j'ai tant rêvé — m'embrassent pour la première fois, j'ai l'impression que c'est mon tout premier baiser. Comme quand Danny Wilcox m'a embrassée en troisième et que je me sentais tellement femme. Quelque chose explose alors en moi, le besoin urgent de me prouver que je suis encore une femme, que je peux plaire à un homme. Et ce dont j'ai le plus envie à ce moment précis, c'est de faire l'amour avec cet homme. Saul tourne lentement autour de moi. Quand il est derrière moi, il baisse le zip de ma fermeture Eclair. A mesure que la robe glisse le long de mon corps, j'ai la délicieuse impression d'être une jolie petite chenille qui sort de son cocon. Quand ma robe tombe enfin à mes pieds, ses mains dans mon dos dégrafent mon soutien-gorge. Il tombe aussi par terre. Il me fait alors pivoter vers lui et me tenant à bout de bras il me contemple dans la clarté de la lune en murmurant d'une voix extasiée :

— Oh, Lettie, comment peux-tu t'enlaidir comme cela ? Tu es si belle !

J'ai envie de lui dire que je suis Scarlett et pas Lettie. Je me sens extraordinairement belle et... je ressens aussi autre chose de moins agréable mais je n'arrive pas à mettre un nom dessus. Enfin, je me sens surtout très belle et comme je veux profiter de ce sentiment si merveilleux, je le déshabille à son tour.

— Tu n'as pas besoin de ça, dis-je en lui enlevant ses lunettes, ni de ça, j'ajoute en faisant passer son pull par dessus ses épaules. Encore moins de ça, dis-je en ôtant la ceinture de son pantalon avec mes dents. Ni de ça, vie ça et de ça et surtout pas de ça...

Cette fois, je fais glisser son caleçon sur ses hanches.

Ma culotte reste le dernier obstacle entre nous.

— Tu permets ? demande-t-il en me prenant dans ses bras.

Il m'emporte sur mon lit, m'allonge et déchire ma culotte d'un coup sec. Je ne peux pas me plaindre— tant pis pour la culotte —, je dois assumer mes actes. Il ne fallait pas que je le conduise par la main dans mon lit. Et puis, j'avais tellement envie de lui. Je me fiche totalement de ma culotte ! La seule chose dont j'ai envie, c'est de le sentir en moi. Mais je dois encore attendre car il prend son temps. Il m'embrasse doucement dans le cou, des petits baisers légers et agaçants qui me font vibrer, puis des baisers profonds qui me font palpiter. Il explore mon corps, descend le long de mon cou, de mes seins. Reste longtemps sur mes seins et passe sa langue sur mon ventre plat. Puis il me caresse longuement, lentement, merveilleusement... Il écarte mes jambes et m'embrasse l'intérieur des cuisses.

— Tu es tellement belle, je voudrais t'embrasser toute la nuit. Je veux te rendre heureuse.

Je le laisse faire. Je sens monter le plaisir, je me laisse aller entre ses bras. J'ai envie de savourer le premier orgasme qu'un homme va me donner depuis des mois.

Voilà ce que c'est d'être aimée.

Soudain, je sursaute. Même dans ma vie de Scarlett, quand j'avais une vie sexuelle active, je n'étais pas le genre de fille à avoir une réserve de préservatifs à la maison, alors imaginez un peu les réserves de Lettie ! Attention, je ne juge pas les filles qui ont des préservatifs à la maison, mais bon, c'est comme ça.

— Je n'avais pas prévu, lui dis-je en le repoussant doucement. Je n'ai pas...

— Chut, dit-il en mettant un doigt sur mes lèvres, ne t'inquiète pas.



Il se dégage doucement et se lève souplement du lit. Il traverse ma chambre, sort un petit sachet en plastique de son pantalon, le déchire avec ses dents.

— Tu en avais avec toi ?

Je ne sais pas pourquoi mais je suis surprise.

— Mais tu venais chez moi en copain !

— Oui, répond-il sans aucune gêne, mais je ne savais pas qui tu avais invité, peut-être qu'une de tes amies m'aurait plu. De toute façon, tu sais, ajoute-t-il en se couchant contre moi et en enfilant prestement le préservatif, j'ai été scout, je suis prévoyant.

Je repousse la pensée désagréable de tout à l'heure et je le laisse m'embrasser de nouveau. Il presse ses hanches contre mes jambes, je m'ouvre et j'enroule mes jambes autour de son dos pour le faire entrer au plus profond de moi.

— Tu es si belle, répète-t-il comme si j'étais la huitième merveille du monde. Tu es si belle...

Et cette nuit-là, je me sens la huitième merveille du monde.

Quelques heures plus tard, la chute est brutale. Je me réveille tristement, je me sens vraiment très mal. Avant même d'ouvrir les yeux, je sais que Saul est parti. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle je me sens si mal. En fait, j'éprouve un sentiment de malaise profond, presque de culpabilité. En partant, Saul a laissé un message sur l'oreiller à côté de moi.

*« Lettie, j'ai passé une nuit fantastique avec toi, mais je n'ai pas attendu ton réveil parce que j'avais un match de tennis. Je t'appelle. Je te promets de t'appeler.*

*Saul. »*

Ce petit mot devrait me remplir de joie, mais pas du tout. *On verra bien s'il me rappelle.*

Couchée dans mon lit, je cherche à comprendre l'origine de mon malaise. Ce n'est pas un crime de faire l'amour avec un homme qui vous attire, si ? Je n'ai tué personne ! Alors pourquoi ai-je exactement cette impression ? L'impression d'avoir tué quelqu'un ? Bon, c'est peut-être un peu exagéré. En fait, j'ai l'impression que, d'une certaine façon, j'ai leurré Saul. Mais qui a menti ? Lettie la mal fagotée — qui a attiré Saul chez elle hier — ou Scarlett la sexy — qui a couché avec lui ? Et en plus, une version Halloween de Scarlett. Je ne connais pas cette femme qui s'est donnée à Saul la nuit dernière. *Mais qui est-elle ?* Cette femme ne demandait que des regards, de l'attention, de la reconnaissance et si possible de l'amour. Je m'arrache au plaisir malsain qui consiste à m'apitoyer sur mon sort, je me lève et vais dans la salle de bains m'asperger le visage d'eau fraîche. Je me brosse les dents et les cheveux et j'enfile une robe de soie bleu marine que je ceinture, puis je descends l'escalier. J'ai beau ne pas aimer le café, ce matin, je sens que j'ai besoin de caféine. Une fois que je serai réveillée, j'espère que je ne me sentirai plus comme un ballon de foot, dans lequel shootent des dizaines de joueurs. Malheureusement, à peine arrivée en bas des marches, quelqu'un m'attend de pied ferme.

— A ce que je vois, il y en a au moins une qui ne s'est pas ennuyée cette nuit.

Et voilà le retour de la citrouille en colère ! Le maquillage orange a pâli, mais pas la lueur de rage que je vois dans ses yeux.

— C'était pas mal. Tu veux un café ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

J'ai à peine le temps de mettre de l'eau à chauffer que le téléphone sonne.

— Scarlett ?

— Maman, dis-je d'une voix morne. Mais on s'est vues hier soir, non ?

— Je venais aux nouvelles. Je voulais savoir comment ça s'était terminé avec Saul. Est-ce que Pam est arrivée à ses fins ?

Apparemment, ma mère est une fine observatrice.

— Euh, pas vraiment..., dis-je en jetant un coup d'œil à mon amie la citrouille qui fait toujours la tête sur mon canapé.

— Alors comme ça, il est juif ?

— Euh, je ne sais pas, on n'en a pas parlé.

— Mais Saul, c'est juif, n'est-ce pas ?

— Il me semble, mais je ne crois pas que nous ayons l'exclusivité.

— Vous allez vous revoir ?

— Je ne sais pas, on verra.

— Je voulais te dire un truc. Je t'ai dit que j'aimais bien ton nouveau look, ces nouvelles robes que tu portes ces derniers temps, mais à la réflexion, je me demande si c'est vraiment une bonne idée. J'ai l'impression que Saul a beaucoup aimé la façon dont tu étais habillée hier soir.

Saul a adoré mon look d'hier soir ! Il m'a regardée comme il ne m'avait jamais regardée avant. Même si la menteuse, c'est Lettie, c'est bien l'emballage de Scarlett qu'il a aimé.

— Je ne sais pas, dis-je prudemment, n'ayant aucune envie d'ouvrir le débat. Maman, Pam est là...

— Elle est *encore* là ? Tu aurais dû me le dire !

Nous raccrochons.

— Alors comme ça, vous allez vous revoir ? demande Pam qui n'a pas perdu une miette de ma conversation.

— Je ne sais pas.

Je suis sincère. Ai-je vraiment envie de le revoir ?

— J'espère que tu réalises, dit-elle avec un petit sourire satisfait, que nous ne sommes plus Halloween. Tu dois redevenir moche.

— Tu veux dire Cendrillon ?

— Alors ?

— Pourquoi ?

Elle ne répond pas directement.

— Apparemment, te couper les cheveux et changer de look ne suffit pas pour détourner les mecs de toi.

— Apparemment.

Elle réfléchit longuement en silence en tournant sa cuillère dans sa tasse de café. Soudain, son regard s'illumine de nouveau. Je crains le pire.

— J'ai trouvé ! dit-elle sur un ton triomphant. Pour faire peur aux hommes, rien de tel que deux enfants !

— Je n'ai jamais eu l'intention de faire peur aux hommes !

— Ce que tu veux, c'est savoir si tu plais à un homme sans tous ces artifices. Plus ce sera ardu pour lui, plus ton amour pour toi sera sincère.

Je crois que je suis folle de la suivre dans ce délire, pourtant, plus je l'écoute, plus je me dis qu'elle a raison. Sa voix se fait envoûtante.

— Comment sauras-tu si Saul t'aime vraiment, si tu ne lui rends pas la tâche un peu difficile ? Allez, Scarlett, il te faut deux gamins, tu dois le tester.

Pam a raison. Peut-être pas pour les gamins... Mais si ma relation avec Saul doit se poursuivre, je dois avoir des réponses à mes questions, et à celle-ci en particulier :

Est-il attiré par quelque chose qui est *en moi*, ou par un joli décolleté ?

Alors que je suis en train de ranger le salon mis à mal après la fête de la veille, on sonne à la porte.

C'est Sarah. Derrière elle, j'aperçois son vélo. Elle porte un jean et un sweater avec le nom d'un groupe de rock que je ne connais pas. Elle a l'air très triste. Elle tient un sac en papier dans ses bras.

Je la fais entrer.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est ça qui ne va pas.

Elle ouvre le sac et en sort le T-shirt que nous avons acheté ensemble pour sa soirée. Il n'a pas belle allure, il est déchiré de haut en bas.

— Que s'est-il passé, Sarah ?

— C'est la faute de Jeff Polanski.

— Comment ?

— Il a accepté mon invitation chez Sadie. J'étais supercontente. Il m'a dit qu'il était ravi de voir que j'avais découvert l'usage des rasoirs et que grâce à ma nouvelle coupe de cheveux, je n'avais plus l'air d'une andouille.

Bon, d'accord, ce n'est pas très galant, mais c'est un gamin. A douze ans, on ne fait pas dans la dentelle avec les filles. Il doit être incapable de dire simplement à une fille qu'il la trouve jolie.

— J'ai mis mes nouveaux vêtements, j'étais vraiment supercontente. Pour une fois j'étais branchée.

— Et ?

— Nous avons dansé ensemble quelques séries de rocks, et puis, vers la fin de la soirée, quelqu'un a mis ce vieux slow, *Last Dance*. Il m'a invitée à danser, il me serrait contre lui. C'était bizarre et chouette en même temps. Il m'a entraînée vers un coin de la pièce. Je me suis dit qu'il allait m'embrasser. Pour la première fois de ma vie, j'allais

savoir ce que ça fait d'être embrassée par un garçon. Alors il a posé sa main sur ma poitrine et il m'a dit :

— Tu me montres tes seins ?

Je me suis reculée et c'est alors que mon T-shirt s'est déchiré.

— Oh, Sarah !

— Alors...

— Mais attends, où étaient les adultes ? Personne ne l'a vu ?

— Non, à ce moment-là, deux garçons avaient commencé à se battre et les adultes présents essayaient de les calmer. Personne n'a rien vu.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je lui ai dit que c'était un sale con, que je ne voulais plus jamais lui adresser la parole. Il a répondu qu'il s'en fichait complètement, que je n'étais peut-être plus un singe mais que j'étais toujours Miss Nénés la bougeotte et que c'est pour ça qu'il avait accepté de m'accompagner mais qu'il regrettait de l'avoir fait parce qu'il se rendait bien compte que je n'étais finalement qu'une andouille.

— Oh, Sarah !



— Heureusement, j'avais apporté un sweater. Je l'ai mis par-dessus mon T-shirt déchiré pour que ma mère ne le voie pas en venant me chercher. Je savais que si elle s'en apercevait, elle ferait un scandale. Elle appellerait l'école et que ce serait pire. Je sais très bien que Jeff Polanski dira que c'est moi qui lui ai couru après et tout le monde dira que je suis une fille facile.

Je sais qu'elle a raison.

— Qu'est ce que je peux faire, Lettie ?

— D'abord, si tu m'aidais à trouver quelque chose à manger dans tout ce bazar ? Je suis sûre que tu n'as encore rien avalé de la journée et moi non plus !

Son sourire me rassure. Quand les filles vont mal, soit elles vident le frigo, soit elles ne mangent plus. Sarah me ressemble : quand elle ne va pas bien, plus rien ne passe. D'un accord tacite, nous ne parlons plus de Jeff Polanski pour le moment. Ayant découvert un reste de brownie au chocolat, nous mangeons en silence en savourant l'effet bénéfique du sucre dans nos veines.

— Dis-moi, Sarah, quelle est la chose que tu préfères en toi ?

— Comment ça ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Oui, quelle est la qualité que tu aimes le plus en toi ?

— Je suis gentille et sympa.

— Oui, tu as raison, c'est vrai.

— Je veux dire, *vraiment* gentille. Tu vois, quand je vois des gamins qui se moquent d'autres gamins en les traitant de noms pire que « singe », je ne fais jamais comme eux. Et je les évite.

— Tu as raison.

— Je vais même parler aux gamins auxquels personne ne parle jamais.

— Non seulement tu es gentille mais en plus tu es courageuse. Et à part ça ?

— J'ai droit à un deuxième ?

— Vas-y.

— J'écris bien et j'adore les livres, dit-elle en baissant les yeux et en rougissant un peu. J'aimerais bien devenir écrivain un jour.

Son air triste et mélancolique me serre le cœur. Je n'ai pas le pouvoir de réaliser ses rêves mais je peux apaiser son chagrin.

— Voilà ce que je te propose, dis-je en mettant ma main sur la sienne. Chaque fois que tes copains de l'école t'embêtent, et ils vont le faire, malheureusement, ou quand tu sens qu'ils disent du mal de toi dans ton dos, tu te répètes que tu es une fille sympa et gentille, plus qu'eux tous réunis, et que tu es courageuse aussi et qu'un jour tu réaliseras tes rêves.

— Tu n'as pas quelque chose de mieux ? demande-t-elle en plissant le nez.

Elle n'a pas tort, ce n'est pas terrible.

— Mais tu as raison, ajoute-t-elle en souriant. Ne t'inquiète pas, Lettie, je sais que tu fais pour le mieux. Ca ira.

Je lui fais confiance, elle est forte, même si ces horribles gamins lui mènent la vie dure, elle est courageuse et saura surmonter les difficultés d'aujourd'hui et celles de demain.

Il n'empêche que je suis très en colère contre Jeff Polanski qui a fait de cette soirée un cauchemar pour Sarah alors que cela aurait dû être un beau souvenir.

Si je pouvais, j'irais lui casser la figure.

## **34**

Trois jours après Halloween, mon moral est toujours aussi bas. Je suis de retour à mon poste, au bureau d'accueil.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, me dit Jane.

— Comment ça ?

- Tu ne parles pas beaucoup d'habitude, mais aujourd'hui, tu as vraiment l'air triste.
- Je ne suis pas moi-même.
- Et qui es-tu, alors ?

Interloquée, je lève les yeux. Ce n'est pas la voix de Jane, c'est celle de Steve Holt.

Je me sens rougir.

- Je suis Madonna, non, je suis ton pire cauchemar une bibliothécaire qui se la joue blonde sexy. Que faites vous ici ? Vous venez l'après-midi d'habitude.

Il pose trois livres sur le comptoir : un roman, à la fois recommandé par le *Daily* et le *Sunday Times*, une nouvelle de Stephen King et un livre d'histoire de l'art.

- Et alors ? Je n'ai pas le droit de changer ?
- Uniquement en mieux.
- On fait comment ?
- Hein ?

- Je voudrais vous inviter, mais vous allez encore refuser. Nous pourrions aller

déjeuner ensemble en copains ? Il est presque midi, vous allez déjeuner, n'est-ce pas ?

Jane, qui n'a rien perdu de la conversation, intervient.

— Vas-y, si Roland te demande je lui dirai que je t'ai envoyée faire une course avant le déjeuner.

— Quelle course ?

— Je ne sais pas, dit-elle en s'énervant, je dirais que je t'ai envoyée chercher un truc.

— Quel truc ?

— Mais je ne sais pas moi, je verrai bien, un truc pour la préparation des réunions de lecture.

— Mais elles ne débiteront que dans deux mois !

— Vas-y, Lettie.

J'y vais.

Nous allons déjeuner au Sandwich Submarine, un nouveau restaurant dont la décoration ressemble au sous-marin de la chanson des Beatles, *Yellow Submarine*. Je m'assieds mécaniquement sur une chaise en plastique bleue. Je me demande ce que je fais ici. Steve se penche sur la table et murmure :

— Ce n'est pas si grave que ça.

Je lui réponds en murmurant moi aussi.

— Qu'est-ce qui n'est pas si grave ?

— La raison de ta tristesse. Je suis certain que je peux t'aider.

— Tu as l'air bien sûr de toi ! Et d'abord, qu'en sais-tu ?

— D'abord, personne n'est mort, dit-il en chuchotant, sinon, tu n'irais pas travailler. Et je sais que je peux t'aider à voir la vie en rose, parce que, les couleurs, c'est mon métier.

— Evidemment, dis-je en plissant le nez, si la mort de quelqu'un est la seule chose grave en ce monde...

Et je me plonge dans le menu. Un drôle de bruit me fait lever la tête : il rigole.

— Ça alors !

Et j'éclate de rire à mon tour. Ce rire me fait tellement de bien qu'il balaie d'un seul coup tout le cafard que je trimbalais depuis plusieurs jours. J'en oublie mes pensées noires au point de commander un énorme sandwich la dinde, au fromage et au poivre rouge, accompagné d'un soda fraise kiwi. Steve commande un truc appelé Budapest Bulge — je préfère ne pas savoir ce qu'il y a dedans — et un Ice Tea glacé.

— J'adore ton rire, il est génial, dit Steve, une fois la serveuse repartie avec nos commandes.

— Qu'a-t-il de si génial ?

— Il est franc, et vrai.

— Merci, dis-je, un peu intimidée. Comment s'est passée ta soirée d'Halloween avec les enfants de ton frère ?

— Super. J'adore les enfants, j'espère que j'en aurai un jour.

— Tu as d'autres frères et sœurs ?

— Non, seulement Tim. Il a deux ans de plus que moi. Et toi ?

— Il n'y a que moi. Ce n'est pas terrible.

— Il n'y a rien qui ne soit pas terrible à ton sujet, Lettie.

Je me sens de nouveau mal à l'aise.

— Il est comment ton frère ? dis-je pour changer de sujet.

— Il est comme tous les grands frères.

Nos sandwichs arrivent. Je regarde le mien.

— Il a une drôle de tête ton sandwich.

— Peut-être, mais il est délicieux , dit-il en croquant dedans.

Pendant quelques instants, nous mangeons en silence. Je ne savais pas que j'avais si faim. Quand Steve reprend la parole, c'est pour parler de son frère.

— Ma relation avec Tim est assez compliquée, en fait.

— Comment ça ?

— D'un côté, je le déteste parce qu'il est meilleur que moi dans beaucoup de domaines.

— Et de l'autre ?

— Je l'admire parce qu'il est génial.

— Pas simple, en effet.

— Mais c'est aussi très amusant de le voir faire ce que je n'oserai faire moi-même.

— Par exemple ?



— Quand il était à la fac, Tim et ses copains sont partis passer les vacances de printemps aux Bermudes. Il y avait un bar où ils allaient toutes les nuits. Ils faisaient des espèces de concours de blagues entre deux concerts. Comme Tim est assez blagueur, et qu'il a une supermémoire, il était assez connu dans ce bar. Un soir où il avait pas mal bu, il ne se souvenait plus d'aucune blague, alors un de ses copains lui a donné un poème drôle à lire.

— Il disait quoi, ce poème ?

Steve a soudain l'air embarrassé.

— Alors ?

- Bon, si tu insistes, le voilà :

*« Il était une fois une fille nommée Alice*

*Qui prit de la dynamite à la place d'un pénis.*

*Son vagin explosa jusqu'au centre de Madras,*

*Et on retrouva son cul dans la ville de Dallas. »*

J'éclate de rire même si je la connaissais déjà. J'adore les blagues cochonnes. Voyant que je ne suis pas gênée, Steve continue.

— Tim se lève avec cette blague à la main, et comme il avait bu, il n'avait vraiment pas toute sa tête. Il monte sur l'estrade derrière un type qui venait de raconter une blague assez salace sur une histoire de Donut, ces beignets qui ont un trou au milieu pour mettre de la confiture. Tim se lève, donc, va au micro et commence : « Il était une fois une fille nommée Alice... » Et à ce moment, il fait l'erreur de lever la tête. Voyant tout le monde qui commence à rire, il rit avec eux et oublie la suite de la blague. Il se souvient vaguement que le type avant lui a parlé d'un Donut, alors tout ce qu'il trouve à dire c'est : « Alors je l'ai bouffée. »

Je pleure de rire au point que je crains de m'étrangler avec le soda fraise kiwi.

— Tu vois ce que je veux dire ? Tim fait ce genre de choses bizarres et tout le monde rit toujours. Imagine le lendemain, le succès qu'il avait quand il est revenu au bar. Il a dû remonter sur l'estrade sous les applaudissements de tout le monde et chaque fois que quelqu'un le croisait ils disaient : « C'est le type de l'autre soir. Eh, alors, tu l'as bouffée ? »

— Il a l'air vraiment très drôle en effet.

La serveuse s'approche de notre table.

— Vous désirez un dessert ?

— Non, merci, je dois...

— Oui, dit Steve en me coupant la parole. Apportez- nous deux assiettes de votre meilleur dessert.

Il me regarde sérieusement.

— Tu es partie déjeuner avec quinze minutes d'avance, personne ne le sait à part Jane, tu as donc encore du temps devant toi.

Je me détends en rêvant à une montagne de chocolat. La serveuse nous apporte finalement encore mieux que mon rêve, un brownie nappé de chocolat, garni de mousse et de crème avec des amandes et de la glace.

— Heureusement qu'il n'y a pas de noisettes, je suis au régime, dis-je avant d'attaquer l'énorme coupe.

— Tu es drôle, dit Steve.

— Merci, dis-je sur un ton acide.

— Ouh, quel ton !

— Parce que l'humour, c'est l'arme des filles moches. C'est tout ce qu'on a.

— Tu as tort, Lettie, tu n'es pas moche. En revanche, là où tu as parfaitement raison, c'est que les noisettes, ce serait trop, dit-il en souriant. Raconte-moi pourquoi tu avais si triste tout à l'heure.

Je pourrais lui parler de Sarah, car je suis toujours très choquée de ce qui lui est arrivé, mais c'est son histoire, pas la mienne. Avant que je ne me rende compte de ce que je fais, je lui parle de Saul. Je ne dis rien de mon jeu à la noix avec Pam, mais je lui raconte que j'ai rencontré quelqu'un, que j'avais envie de sortir avec lui, et que je l'avais invité à ma soirée d'Halloween. Je lui dis que lorsqu'il a vu que j'étais plus sexy que d'habitude, il s'est mis à me regarder autrement et a totalement changé d'attitude vis-à-vis de moi. Je ne lui dis pas que nous avons couché ensemble.

C'est peut-être très égoïste de ma part de lui raconter tout ça alors qu'il m'a invitée à sortir avec lui, mais je croyais que la première fois, il se moquait de moi, que la seconde, il avait pitié et aujourd'hui, ça ne compte pas puisque nous sortons entre amis. Il pose sa fourchette.

— Je ne suis pas la personne à qui tu peux confier ce genre de chose.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'aime beaucoup. Vraiment.

Je rougis brusquement, je fais celle qui ne comprend pas.

— Je sais que tu m'aimes bien, puisque nous sommes copains maintenant.

Il ne répond pas. Après un silence, il reprend :

— Comment se fait-il qu'une fille comme toi ne soit toujours pas mariée ?

— Comment sais-tu que je ne me suis jamais mariée ?

— Alors ?

— Je ne me suis jamais mariée, mais on m'a demandé deux fois en mariage.

— Que s'est-il passé ?

— Je me suis rendu compte que ce n'était pas les bons.

Comment lui parler de ma théorie sur les Grecs et la passion ? Comment lui dire qu'aucun des hommes que j'ai rencontré n'avait fait naître en moi de sentiment passionné ? Et soudain, je me lance. A la fin de ma tirade, il me regarde d'une façon étrange.

— Eh bien, une bibliothécaire qui adore son job et qui est une ardente supportrice de la théorie grecque de la passion.

— Je sais, je suis bizarre.

— Je te le demande encore une fois : Lettie, est-ce que tu veux bien sortir avec moi un soir ?

— Peut-être.

A peine suis-je de retour à l'accueil que Kelly se présente devant moi. Elle porte un pantalon en laine gris pâle et un chemisier rose. Visiblement, elle a renoncé aux minijupes pour venir travailler.

— J'étais déçue quand Jane m'a dit que tu étais sortie pour le déjeuner, me dit-elle.

— Pourquoi, dis-je, étonnée.

— Pourquoi ? répète-t-elle, parce que j'espérais déjeuner avec toi, aujourd'hui.

Dans mon dos, Pat toussote. En mon absence, l'équipe a changé.

— C'est vraiment très gentil de ta part, Kelly, dit Pat.

Je regarde cette femme pour laquelle le mot « acerbe » semble avoir été inventé. Pour une fois, elle parle sans agressivité, elle est sincère. Elle couve Kelly du regard, comme tout le monde à la bibliothèque.

Je me demande bien pourquoi celle-ci a envie de déjeuner avec moi. Je ne suis pas particulièrement sympa avec elle. Elle a dû lire dans mes pensées, car elle se penche vers moi et murmure :

— Tu es la seule de mon âge, ici. Je me disais que nous pourrions être amies.

Est-ce de la jalousie de ma part, ou bien y a-t-il quelque chose de bizarre chez cette fille ? Je n'arrive pas à accrocher avec elle. Elle me fait penser à un M&M's rouge.

— C'est très gentil de ta part, dis-je en répétant les mots de Pat, mais j'ai déjà déjeuné...

Je laisse ma voix traîner pour lui faire comprendre, sans avoir à le dire, que sa proposition ne m'enchanté pas. Mais elle a de la suite dans les idées.

— Bien, on peut sortir après le boulot.

— Mais...

— On ira se faire un massage. Je t'emmène en voiture.

La voiture de Kelly est une voiture de sport rouge et elle conduit comme une malade. Alors que nous sortons de Bethel, je l'interroge.

— Où allons-nous ?

— Westport.

— On va jusque là-bas pour un massage ?

Elle hausse les épaules.

— C'est un endroit que j'aime bien.

Il faut trente-cinq minutes pour atteindre Westport. Je me demande ce que nous allons bien pouvoir nous dire pendant tout ce temps ! Finalement, ce n'est pas si désagréable que ça. Kelly parle surtout de boulot, du reste, qu'avons-nous d'autre en commun ?

— As-tu remarqué que les gens se conduisent différemment avec moi ? demande-t-elle.

Euh, oui...

— Que veux-tu dire par là ?

— Je ne sais pas. Je remarque que Roland et tout le personnel sont différents avec moi et je n'aime pas ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas être différente des autres.

— C'est peut-être parce que tu es toujours prête à aider tout le monde.

— Sans doute.

Elle monte le volume de la radio.

Le salon de massage s'appelle No Hands. Il est situé dans un immeuble sur les bords de la Saugatuck River.

— Pourquoi viens-tu de si loin pour te faire masser ? Et que signifie ce nom ?

— J'aime la vue que l'on a ici, et concernant le nom, tu vas voir, ils n'utilisent pas les mains mais des pierres.



Une fois à l'intérieur, nous sommes conduites directement dans un salon de massage. Visiblement, Kelly a prévenu de notre visite.

— Euh, nous allons être ensemble ? dis-je à Kelly.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Ça fait sans doute un peu puritain, mais j'ai l'habitude d'être seule quand je vais faire un massage.

En fait, je ne me souviens pas de la dernière fois où je suis allée me faire masser.

— Où est le problème ? De toute façon, on se change dans des cabines séparées et après on garde sa serviette.

En sortant de la cabine, drapée dans une grande serviette blanche, je laisse la place à Kelly pour qu'elle se change à son tour. Je m'approche de la baie vitrée, et je comprends ce qu'elle voulait dire. On ne peut rien voir de l'extérieur car les fenêtres sont opaques afin de préserver l'intimité des clients. En revanche, depuis l'intérieur, on voit tout le paysage. La rivière, le soir qui tombe, les lumières qui s'allument au loin. C'est plus beau que tous les salons de beauté que j'ai pu fréquenter et bien plus sophistiqué que Snips et Moans. Je me sens presque gênée car je n'ai pas l'habitude de lieux aussi chic que celui-ci.

En m'allongeant sur une des tables, je me sens comme ces actrices que l'on voit dans les films. J'espère que ma serviette est aussi bien drapée que la leur. Deux secondes plus tard, Kelly prend place à son tour sur la table voisine de la mienne. Elle me sourit, les yeux rêveurs, le regard un peu trouble, comme si elle avait sommeil ou qu'elle avait pris de la drogue.

— Tu as un dos magnifique, me dit-elle.

Que répondre à cela ?

— Merci.

— Je n'aurais jamais cru avec les vêtements que tu portes.

Sauvée par le gong ! Les masseuses font leur entrée, je n'ai donc pas besoin d'expliquer mes choix vestimentaires. Kelly ferme les yeux et je fais comme elle. Ça me fait tout drôle d'être touchée par un étranger, même s'il y a des pierres entre nous. Elles sont très chaudes, presque trop.

Je n'arrive pas à savoir si c'est agréable ou désagréable.

— Tu ne sais pas ce que c'est, toi, d'être traitée différemment des autres, dit soudain Kelly.

— Mmm, dis-je, parce que je ne sais pas quoi dire d'autre et que cela n'engage à rien.

— Ce n'est pas facile, les hommes me traitent comme un objet inaccessible, comme si je n'avais aucune valeur moi-même, que j'étais une sorte de trophée.

— Tout le temps ?

— Non, heureusement, pas tout le temps, mais ils me traitent toujours comme un objet.

— Ah.

— Je suis très seule.

Il y a quelques minutes, quand nous étions dans la voiture, je me suis dit que j'allais lui parler de Saul et de Steve. Parfois, quand on se confie à un étranger, cela aide à voir plus clair. Mais alors quelle me parle d'elle, je n'arrive pas à me résoudre à en faire autant. Comment lui dire que j'ai fait l'amour avec le mec le plus beau que j'ai jamais rencontré et qu'un autre, supercanon et adorable, rêve de sortir avec moi ? On ne peut pas dire ce genre de choses à quelqu'un qui vient de vous avouer à quel point elle se sentait seule.

— Pourquoi n'essaies-tu pas une autre tactique ? lui dis-je alors.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules. Fais comme moi, tu t'habilles moins sexy, tu acceptes que les autres te voient telle que tu es.

— Je n'en suis pas encore là ! dit-elle en riant.

Merci !

Je lui pose alors la question, celle que j'ai si souvent entendue dans la bouche des autres, celle que je croyais ne jamais avoir à poser moi-même :

— Je voudrais te poser une question. Je voudrais savoir pourquoi tu as choisi ce métier de bibliothécaire ?

— Oh, ça ? C'est simple, mes parents pensaient que je n'étais pas assez intelligente pour être avocate. Ils pensaient que bibliothécaire, c'était un métier sûr pour une femme.

Quarante minutes plus tard, nous sommes massées de la tête aux pieds, rhabillées, et plus légères de cent dollars chacune. C'est cher pour quelques pierres.

## 35

— Emprunter mes enfants ?

Delta est sidérée par ma demande.

— Et pourquoi pas ? Tu dis toujours que tu es crevée et que tu as besoin de faire un break. Ça fait une demi-heure que tu me répètes que c'est ton rêve. Tu n'as pas confiance en moi ?

— Non, ce n'est pas ça, c'est seulement que...

— Que quoi ?

— Je croyais que tu ne t'intéressais pas aux enfants.

— Qu'est-ce qui te fais croire cela ?

— Eh bien, tu n'en parles jamais.

— Je n'en parle jamais parce que peut-être que je n'ai pas trouvé le futur père qui me donnera envie d'en avoir.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Mais es-tu vraiment certaine que pour un premier essai, tu veux commencer directement avec Mush et Teenie ?

Je regarde ceux dont nous sommes en train de parler. Le premier a la main dans son pantalon, occupé à son activité principale et favorite qui est de tripoter son zizi — parce que c'est agréable et parce que c'est le moyen le plus sûr de s'assurer qu'il est toujours à sa place —, la seconde est barbouillée de beurre de cacahuète jusqu'au nez.

Je respire profondément.

— Oui, j'en suis certaine, Delta.

Elle ne m'a pas invitée pour que je lui emprunte ses enfants, mais parce qu'elle n'avait pas le moral et qu'elle avait besoin de parler à quelqu'un.

— Comprends-moi bien, Scarlett. J'adore mes enfants.

— Je sais que tu les aimes. Tout le monde les aime.

Comment puis-je dire des choses pareilles ?

— Tu as raison, mais la seule chose difficile, c'est que je n'arrive pas à rencontrer quelqu'un, et quand je rencontre quelqu'un qui me plaît, je ne peux pas le ramener chez moi et passer une soirée normale avec un homme.

— C'est vrai ?

— Tu n'imagines même pas ! J'ai rencontré un homme qui s'appelle Dave. J'ai envie de l'inviter vendredi et si ça se passe bien, je rêve de passer le week-end avec lui. Mais je ne peux pas faire ça avec mes enfants au milieu.

— Même si tu trouves une solution pour le week-end, il faudra bien qu'il les rencontre un jour. Tu ne peux pas faire semblant de ne pas avoir d'enfants.

Elle a l'air tentée par cette idée, mais finit par la repousser.

— Non, ce n'est pas possible, je rêve seulement de passer deux jours seule avec un homme pour qu'il se passe vraiment quelque chose entre nous deux et que je puisse ensuite lui présenter mes enfants.

Je me répète ce que je me suis toujours dit pour moi-même. Si un homme doit tomber amoureux de Delta, il le fera avec ou sans enfants. L'apparence, comme les enfants, ce n'est pas ce qui compte le plus. Mais vous ne pouvez pas dire à une de vos meilleures amies que les hommes ne voient pas en elle suffisamment de choses qui les attire pour qu'ils aient envie de surmonter l'obstacle des enfants. Je suis désolée pour elle, parce qu'elle est très loin de son rêve. Comment faire pour l'aider ? Je peux bien lui donner un coup de main avec ses gosses, après tout, je ne m'en suis pas si mal sortie avec Sarah.

C'est à ce moment-là que je me jette à l'eau :

— Et si tu me confiais tes enfants ?

Elle s'est jetée sur moi les yeux embués et m'a serrée très fort contre elle.

— Oh, Scarlett ! Tu ne le regretteras pas, enfin, si peut-être, et même sûrement beaucoup ! Mais moi, je suis tellement heureuse ! Je te fais une absolue confiance ! Si tu veux demander à ta mère de venir t'aider, je suis tout à fait d'accord. A deux, parfois, c'est beaucoup plus facile que tout seul, et si tu dois sortir, tu peux appeler une baby-sitter, tu me diras combien je te dois, je te rembourserai.

Delta ne peut plus s'arrêter, on dirait un personnage de dessin animé.

— Je n'y crois pas, dit-elle en dansant dans le salon en tapant dans ses mains. Sais-tu à quand remonte la dernière fois où j'ai invité un homme dans cette maison sans avoir de gamin dans les jambes ?

Je secoue la tête parce que je n'en ai pas la moindre idée, et parce que Mush a de nouveau sa main dans sa braguette et parce que je crois que je viens de faire une énorme bêtise.

— Je n'en sais rien moi-même ! dit Delta dans un grand éclat de rire qui frise l'hystérie.

*Si tu me confiais tes enfants ?*

Quelques mots que je n'aurais jamais dû prononcer.

Ça fait à peine une heure que Mush et Teenie sont arrivés, et je regrette déjà la fausse bonne idée que j'ai eue ! Quand je pense que je vais les avoir sur le dos tout le week-end ! Ces enfants ne sont pas des enfants — comme Sarah par exemple —, ce sont des monstres. Quand Delta les dépose vendredi à 18 heures, j'ai déjà « préparé » le dîner. J'ai dressé une jolie table avec ma plus belle nappe et mon plus beau service d'assiettes et de couverts. Je m'étais dit que cela ne pouvait pas leur faire de mal d'apprendre les bonnes manières et qu'à la fin du week-end, ils me seraient reconnaissants de leur avoir ouvert d'autres horizons.

J'ai donc prévu un bon dîner, du « tout préparé » de chez le traiteur chinois, Mister Noodle.

— Tu as du beurre de cacahuète ? demande Teenie en repoussant son assiette.

— Et des gâteaux ? demande Mush à son tour.

— Oui, j'en ai, mais le beurre de cacahuète est pour le petit déjeuner et le gâteau est prévu pour le dessert.

— Pourquoi attendre ? insiste Mush. Si j'ai une crise cardiaque avant la fin du repas, je ne pourrais pas en profiter.

— Tu veux qu'on crève de faim ? demande Tennie d'un air encore plus maussade que d'habitude.

— Bien sûr que non...



Je regarde ces deux créatures que j'ai invitées chez moi. Mush, huit ans, avec sa tignasse emmêlée d'un blond sale — ses cheveux sont plus sales que blonds du reste —, son jean trop large qui lui tombe sur les hanches et son grand T-shirt à l'effigie des Chicago Bulls couvert de taches dont je préfère ignorer la provenance. Et Teenie, qui a le côté Belle du Sud de sa mère, déjà très féminine dans son petit haut vapoureux qui dévoile ses seins. Mon Dieu, mais cette gamine a des seins !

— Quel âge as-tu, Teenie ?

— Onze ans, répond-elle avec méfiance.

— Onze ans ? Mais il y a à peine quelques mois, je t'ai vue jouer aux Lego chez toi avec ton frère !

Je suis surprise car elle a presque le même âge que Sarah mais elle est très différente d'elle. Elle fait physiquement beaucoup plus femme que Sarah, mais son comportement est celui d'une enfant.

— J'ai grandi d'un coup. Bon, je n'ai pas tout à fait onze ans, j'en ai dix, mais c'est ce que j'ai dit à mon petit ami. Il est au collège.

— Ce n'est pas ton petit ami ! s'exclame Mush. Elle ment, Max Wilbur ne sait même pas qu'elle existe !

— Il le saurait si tu ne passais pas tout ton temps à tourner autour de mes copines et moi avec ta bande de copains pour regarder nos seins !

J'en ai assez entendu, du moins pour le moment. Je les laisse se crêper le chignon et je vais dans la cuisine.



— Qui veut un dessert ? Il y a du beurre de cacahuète et un gâteau !

— Super ! s'exclame Mush qui, ignorant le couteau que je lui tends, partage le gâteau de ses mains, puis plonge trois doigts sales dans le beurre de cacahuète et les fourre dans sa bouche avec délectation.

— On n'en peut plus ! s'exclame Teenie, après quatre allers-retours entre le pot de beurre de cacahuète et sa bouche.

Elle aussi s'est servie à même le pot, dédaignant la cuillère. Sa remarque m'étonne.

— Comment sais-tu que ton frère n'a plus faim ? Il a l'air de se régaler !

Elle me regarde comme si j'étais la dernière des idiots, puis déclare :

— Je sais qu'il n'a plus faim parce qu'il mange lentement.

Elle a raison. Il continue à manger, mais ne plonge plus qu'un doigt dans le pot. Le cœur n'y est plus. Ça ne m'étonne pas, c'est toujours comme ça avec ce genre de dessert, on se jette dessus mais on est assez vite écoeuré. J'en ai fait l'expérience des dizaines de fois... Et pourtant, malgré le sentiment de satiété, on continue à nettoyer le pot avec sa cuillère, on le racle pour ne laisser aucune trace sur les bords...

— Tout le monde a terminé ?

— On n'en peut plus ! répète Teenie.

- Si on faisait un jeu ? dis-je.
  
- On pourrait aller au Mall, suggère Teenie.
  
- On peut voir ce qu'il y a à la télé, je suis sûre qu'à cette heure-là, il y a des documentaires pour les enfants sur PBS.
  
- On pourrait aller au Mall, suggère Mush.
  
- On pourrait aller au Mall, dis-je à mon tour avec un sourire crispé.

Je ne sais pas pourquoi mais je pensais que la première fois que j'irai au Mall avec des enfants, ça se passerait autrement. Il est vrai que dans mes rêves, il n'y avait qu'un enfant (le mien !), que c'était un bébé que je promenais dans sa poussette recevant, avec grâce, les compliments des passants. Dans mon rêve, je m'arrêtais pour manger un morceau — un plat chaud en hiver, une salade en été — que je dégustais en échangeant des sourires et des gazouillis avec mon bébé.

La réalité est cruelle.

- Tu me donnes de l'argent pour que je m'achète des fringues ? dit Teenie.
  
- Je veux aller aux jeux vidéo ! crie Mush.

Je vois très bien le type de « fringues » que Teenie voudrait acheter. Je ne veux ni l'affronter ni prendre le risque de la voir porter des vêtements qui ne sont pas de son âge. Je connais le danger que courent les gamines qui se prennent pour des femmes. Il est hors de question que je contribue à la surpopulation de la planète, alors je choisis le camp

de Mush.

— D'accord pour les jeux vidéo, je suis sûre que c'est super !

Evidemment, c'est tout sauf *super* mais c'est tout de même moins risqué que d'avoir une ado enceinte sur les bras !

Conclusion, ils ont réussi à me délester de quarante dollars en jetons et j'ai gagné une migraine carabinée a cause du bruit infernal et des lumières flashy de ces satanées machines.

— J'ai faim, dit Teenie, occupée à convertir des dollars en jetons.

— On n'a pas assez mangé pendant le dîner, renchérit Mush. Tu ne nous as donné que du dessert.

Je leur achète donc de la pizza chez Sbarro, des frites chez Nathan, des glaces chez Haagen Dasz et des sodas chez Dunkin Donut.

— Je suis plein comme un œuf, dit Mush en rotant.

— Tu n'avais qu'à pas te gaver de beurre de cacahuète et de gâteau tout à l'heure, répond Teenie.

Sans avoir beaucoup l'expérience des enfants, il me semblait qu'à dix ans on est assez raisonnable pour rester seul à la maison une heure ou deux. Mais après avoir passé quatre heures avec les enfants de Delta, je comprends pourquoi celle-ci prend toujours une baby-sitter pour les garder. Livrés à eux-mêmes, ils mangeraient jusqu'à l'explosion !

Cela dit, je n'ai pas essayé de les freiner. En tout cas, je n'avais jamais réalisé à quel point cela doit être difficile d'élever des enfants. Le plus difficile est sûrement d'imposer une discipline et de leur apprendre à s'y tenir, de ne pas céder à tous leurs caprices.

De retour à la maison, Mush demande :

- Tu avais dit qu'on pouvait voir la télé !
- Tu avais dit qu'on pouvait faire un jeu, proteste Teenie.

Encore pleine de bonne volonté et persuadée qu'une activité en commun serait plus bénéfique que de les planter devant n'importe quel programme télé, je propose un jeu. Mais lequel ? Vivant seule, je ne possède pas de jeu de société, à part des cartes à jouer. Ma suggestion de leur apprendre à jouer au poker les enchante. Ils comprennent très vite les règles si bien que, rapidement, ils sont meilleurs que moi et me mettent la pâtée du siècle.

- C'est marrant, dit Mush en comptant les bonbons qu'il a amassés devant lui (car nous misons les bonbons qui restent de la soirée d'Halloween).
- C'est comme si nous étions une vraie famille, poursuit Teenie.

Je suis charmée et ravie, mais n'ayant plus ni bonbons ni chips car ils m'ont tout raflé, je tente autre chose. De ma voix la plus chaleureuse et afin de maintenir l'ambiance à ce haut degré de suavité, je leur demande :

- Cela vous dit un petit film à la télé ?

Je rassemble leurs gains dans un grand saladier et je les installe sur le canapé devant un film d'horreur. Je suis complètement crevée et j'ai besoin de reprendre des forces pour tenir le coup demain. Je les laisse à leurs bonbons, leur film et leur sac de couchage. Mais, avant de monter me coucher, il me reste une chose à faire :

— Bonsoir, Mush, dis-je en l'embrassant sur son front pas trop propre. Bonsoir, Teenie, dis-je en l'embrassant de même.

— Dis donc, dit celle-ci en me regardant de plus près. Tu as changé quelque chose.

Rappelez-moi depuis combien de temps j'ai changé de look ? Mush bâille sans mettre sa main devant sa bouche.

— Elle avait les cheveux longs avant, dit-il, et elle ne portait pas de lunettes. Et elle met des grandes robes, c'est nouveau aussi. Et on ne peut plus voir ses seins.

Il se tourne de nouveau vers l'écran et après un silence, il reprend :

— On ne peut plus voir ses seins.

Cela me gêne que Mush à son âge ait pu noter un truc pareil. Il me considère comme une femme...

— Pourquoi as-tu fait cela ? Au moins, tu aurais pu garder tes cheveux après les avoir coupés, j'aurais pu faire quelque chose avec, reprend Teenie.

Je n'ai pas gardé mes cheveux, je n'y ai même pas pensé et je ne veux surtout pas imaginer ce que Teenie aurait fait avec, mais sa réflexion me fait réfléchir. J'aurais pu

garder quelques mèches en souvenir...

- Parfois, je ne sais pas moi-même pourquoi j'ai fait ça, dis-je en soupirant.
- T'en fais pas, je te préfère comme cela, dit-elle.
- Vraiment ?
- La preuve, dit Mush à la place de sa sœur, on a accepté de venir ce soir.

Samedi matin, c'est le téléphone qui me réveille. Je me sens aussi mal que le lendemain d'Halloween. Cette fois, ce n'est pas la gueule de bois, mais la perspective d'une deuxième journée et d'une deuxième soirée avec Mush et Teenie. Je ne parle même pas du dimanche car j'espère que Delta viendra chercher ses enfants assez tôt.

- Scarlett, téléphone ! hurle Teenie.

Je roule dans mon lit pour attraper le combiné. Quel culot a cette gamine pour avoir décroché alors qu'elle n'est pas chez elle ! Dieu seul sait ce qu'elle a bien pu raconter, mais je n'ai pas le temps de réfléchir car la personne qui m'appelle n'est autre que...

- C'est Saul, je n'arrête pas de penser à toi.

Drôle de façon de penser à moi, ça fait une semaine que je n'ai pas de nouvelles ! Dans ma précédente incarnation, en tant que Scarlett, je l'aurais envoyé promener après l'avoir fait un peu souffrir, mais ce matin, la pauvre Lettie est pathétiquement reconnaissante d'entendre cette voix. J'ai l'impression que j'ai douze ans.



— Euh, salut.

— Elle est rigolote la gamine qui a répondu au téléphone, dit-il, elle a dit que j'étais chez Scarlett Stein. N'est-ce pas ce nom que tu avais écrit sur la serviette en papier avant de le déchirer. C'est qui cette Scarlett ? un alter ego ?

— Je, euh...

Il n'attend pas la réponse.

— Tu es libre ce soir ? Qui que tu sois, bien sûr !

Je réfléchis à toute vitesse pour trouver une solution au problème Teenie et Mush. Après tout, Delta m'a permis d'engager une baby-sitter, et je suis sûre que ma mère serait ravie...

— Je crois que je peux me débrouiller.

Après avoir raccroché, j'appelle ma mère. Pendant que le téléphone sonne, j'entends le signal habituel en cas de double appel. Apparemment, quelqu'un m'a laissé un message pendant que je parlais avec Saul. Je l'écouterai plus tard, d'abord ma mère.

— C'est toi qui as essayé de m'appeler ? lui dis-je quand elle décroche.

— Non, pourquoi ? Tu étais en ligne ?

Je lui fais aussitôt part de ma requête.

— Bien sûr, ma chérie, je serai très heureuse de garder les enfants de Delta pendant que tu sors avec Saul !

— Mais ils sont difficiles, tu sais.

— Oh, « difficile » n'est pas dans mon vocabulaire ! Je t'ai élevée après tout, non ?

Je n'insiste pas davantage et après avoir parlé de tout et de rien, je raccroche. Je calcule que si elle arrive assez tôt, je pourrai retrouver Saul en ville, puis j'écoute ma boîte vocale.

« Salut, Lettie, c'est Steve, je sais que nous nous sommes vus il y a très peu de temps, donc, je comprendrais très bien que tu refuses ma proposition, mais comme tu m'as dit que tu accepterais peut-être de sortir un soir avec moi, et comme j'en ai vraiment très envie, je me demandais si tu étais libre ce soir. Je vais sortir faire quelques courses alors laisse-moi un message. Si tu n'es pas libre, ce sera un autre soir... j'espère. »

Je note son numéro sur le bloc à côté de mon lit. C'est bizarre, après la plus longue traversée du désert que j'ai connue dans ma vie, ce soir, deux hommes veulent sortir avec moi. Peut-être que les enfants me portent chance...

La journée se passe comme la soirée de la veille : au Mall où Mush et Teenie dépensent un argent fou. Ce n'est pas glorieux de ma part mais au moins ils sont occupés, dans un espace assez petit pour que je puisse les surveiller et je peux rêver à loisir à la soirée qui s'annonce.

A la fin de la journée, sur le chemin du retour, je m'aperçois qu'il est trop tard pour me faire belle. Tant pis, après tout, Saul connaît la Lettie d'avant Halloween, il me prendra comme je suis ! N'a-t-il pas dit lui-même qu'il pensait à moi sans arrêt ? Et puis, qui sait ? Peut-être que ça m'arrange de ne pas avoir eu le temps de me changer... Comme par un fait exprès, pour la première-fois de sa vie, ma mère est en retard. J'ai à peine le temps de passer une robe et de me rafraîchir. La robe que j'ai décidé de porter est la plus osée de

ma nouvelle garde-robe : de forme ample, trois fois trop grande, elle est bleu marine avec un galon argenté sous la poitrine, en l'honneur de la fête de Hanukkah. Je donne un coup de brosse à mes cheveux et je mets mes gosses lunettes.

*Ding dong.*

Saul arrive avec cinq minutes d'avance, ma mère avec quinze de retard.

— Salut ! dit-il avec un grand sourire, alors que je lui ouvre la porte. Tu es...

Et il s'arrête. Je ne saurai jamais ce qu'il s'apprêtait à dire : « fantastique », « magnifique », « très belle » ? Ou tout simplement « propre », ou pire, « moche, comme d'habitude » ? Je ne le saurai jamais, parce que c'est exactement cet instant que Mush et Teenie choisissent pour faire irruption.

— Maman ! hurle Mush en se jetant dans mes jambes.

— Maman ! crie Teenie en s'accrochant à mon bras, c'est avec ce beau mec que tu sors ce soir ?

Saul a l'air excessivement gêné. D'abord, je me dis que c'est à cause du compliment de Teenie, puis un vilain soupçon me souffle qu'il y a autre chose.

— Ce ne sont pas mes...

Mais Saul me coupe la parole.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais des enfants. Ils étaient où le soir d'Halloween ?

— Ce ne sont pas mes...

Cette fois, c'est Mush qui me coupe la parole.

— Maman a demandé à une baby-sitter de nous garder.

— Parce que maman veut passer une soirée sans enfants, ajoute Teenie.

C'est vrai, en partie. Mais la mère, c'est Delta et la baby-sitter, c'est moi ! Et je veux passer une soirée sans enfants !

— Je comprends, dit Saul. Je comprends très bien.

Et avant que j'aie eu le temps d'expliquer cet affreux quiproquo, il commence à reculer.

— Ecoute, Lettie, en fait, j'étais venu te dire que ça ne marche pas ce soir, je ne suis pas libre.

— Tu n'es pas...

— Un imprévu de dernière minute, je n'y peux rien, je suis navré, je suis passé te le dire parce que c'était sur mon chemin.

A force de reculer, il est arrivé à sa voiture.

— Dis-moi, lui dis-je, tu n'as pas fini ta phrase tout à l'heure. Qu'est-ce que tu allais dire quand je t'ai ouvert la porte ?

Il réfléchit une seconde, puis :

— Ah, oui, tu es O.K. C'est ça, tu es O.K., Lettie.

Et il démarre.

Quand ma mère arrive, deux minutes plus tard, je suis statufiée sur le pas de ma porte. J'ai l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Je suis d'accord avec Pam, il fallait que je teste les sentiments de Saul, mais jamais je n'aurais imaginé que ça se passerait ainsi.

— Excuse-moi, ma chérie, je suis en retard. Je me suis arrêtée sur la route pour prendre des vidéos pour les enfants.

Dans son sac ouvert, j'aperçois trois vidéos, avec toutes les mots « peur », « monstre » ou « aventure » dans le titre, deux bouteilles de soda et un sac géant de chips, de cacahuètes et de biscuits salés. Ma mère sait apparemment comment s'y prendre avec les enfants.

— Où est Saul ? demande-t-elle en entrant.

— Venu et reparti.

— Comment ?

— Ce type n'aime pas les enfants, claironne Mush, l'air sombre.

— Il s'est barré dès qu'il nous a vus, ajoute Teenie.

— Il n'était pas assez bien pour Scarlett, dit Mush.

— Je suis d'accord avec toi, dit sa sœur.

J'ai envie de leur demander ce qui leur a pris de m'appeler « maman » devant lui, mais leur façon de me défendre me touche et je décide de remettre les explications à plus tard.

— Oh, Scarlett ! Je suis tellement désolée pour toi !

Etre un objet de pitié n'est jamais très valorisant, mais quand c'est votre mère qui a pitié de vous, c'est l'horreur !

— Tout va bien, dis-je, loin de le penser.

Je ne suis pas très fière de ce que je fais ensuite. Mais après tout, j'avais décidé de sortir ce soir et ma mère est là pour garder les enfants.

Je monte donc dans ma chambre, je prends le numéro de Steve et je l'appelle.

— Allô ?

Je reconnais sa voix chaude.

— C'est, euh...

Un instant, je ne sais plus qui je suis. Maman ? Scarlett ? Lettie ? Ah, oui, c'est ça...

— Bonsoir, Steve, c'est Lettie.

— Hé... Quelle surprise !

Je sens le sourire dans sa voix.

— J'ai bien eu ton message ce matin, mais j'avais une soirée, et en fait... Oh, mon Dieu, que c'est mal élevé de faire ce que je fais, j'ai honte de moi !

— Et en fait, tu es libre ?

— En fait, oui.

— Et qu'as-tu envie de faire ?

Saisie d'une brusque inspiration, je dis :

— J'ai envie de te faire passer une bonne soirée, tu me fais confiance ?

— Ton programme me plaît, mais j'insiste pour venir te chercher.

Je pense aux deux monstres en dessous, j'ai envie de lui dire que je préfère le rejoindre quelque part. *Et après tout ? Tu veux venir ? Alors viens !* Comme ça, s'il réagit comme Saul, ce sera tout vu !

Pendant que j'accueille Steve, ma mère détourne l'attention des enfants. Il est plus habillé que d'habitude. Il porte un pantalon beige avec une ceinture en cuir, une chemise blanche si bien repassée que j'ai envie de lui demander l'adresse de son pressing, et des mocassins en daim. Il a tenté de discipliner ses cheveux mais sa mèche rebelle revient sur son front, et il sent... l'homme. Parfum naturel aux phéromones qui vous donne envie de lui sauter au cou. Il est clair qu'il fait une très bonne impression sur ma mère.

— Celui-là a l'air vraiment très bien, murmure-t-elle à mon oreille au moment où Mush et Teenie font leur apparition.

— Maman ! crie Mush en se jetant sur moi.

— Maman ! s'exclame Teenie en me prenant le bras. C'est avec ce beau mec que tu sors ce soir ?

Steve les regarde tous les deux en souriant, puis :

— Oui, je crois qu'on parle bien de moi !

Il ne pose aucune question sur les enfants, et je ne lui donne aucune explication. Je



L'emmène directement chez Chalk Is Cheap. Je sais que Delta, trop occupée par Dave, ne sera pas là. Je me souviens aussi que Pam et TB ont d'autres projets pour ce soir, donc, la place est libre.

— Alors comme ça, tu joues au billard ? me demande-t-il en souriant.

— Ça t'étonne ?

— Non, pas du tout, c'est génial ! J'adore te regarder jouer.

Je me demande s'il trouvera ça encore génial quand je lui aurais mis la même pâtée que celle que prennent mes adversaires du moment.

— Tu joues vraiment très bien, dit-il avec admiration quand nous retournons à notre table pour boire un verre de chardonnay.

— Ça ne t'ennuie pas de ne pas jouer ?

— Pas du tout. Tu m'as dit que tu voulais me faire passer une bonne soirée, et je passe une très bonne soirée. Je te regarde faire quelque chose que tu aimes.

— Qu'as-tu envie de faire maintenant ? lui dis-je après plusieurs parties.

— Que tu me parles de toi.

Je l'emmène à la bibliothèque de Danbury. Elle est fermée, évidemment, mais nous nous

asseyons sur un banc près de la fontaine sur la place.

— C'est ici que je travaillais avant, lui dis-je.

— Pourquoi en es-tu partie ?

— J'avais besoin de changer.

— Tu parles d'un changement, une bibliothèque à la place d'une autre.

— Oui, c'est vrai.

A cause des verres de vin, du froid et du ciel étoilé au-dessus de nos têtes, et surtout, je crois, à cause de son odeur, j'ai un peu la tête qui tourne.

— Tu n'as jamais pensé faire un autre métier ?

— Pas vraiment. Je suis dans mon élément.

— Comment ça ?

— J'aime l'idée de travailler dans un lieu où on conserve toutes les histoires. Et toi, dis-je pour changer de sujet car je ne veux pas en dire plus sur moi pour l'instant, est-ce que peindre les vitrines des magasins en fonction des saisons était le rêve de ta vie ?

— Pas tout à fait, répond-il en souriant. J'ai toujours eu envie d'être un artiste, alors j'ai d'abord étudié les œuvres classiques. Ce n'est pas très à la mode parce qu'aujourd'hui, on célèbre davantage ce qui est nouveau et moderne, mais ma passion, ce sont les œuvres monumentales comme celle du Tintoret, qui peignait des foules avec des expressions très différentes. Je sais très bien que ça n'intéressera sans doute personne et encore moins des acheteurs, voilà pourquoi, en attendant, je peins des vitrines et quand je ne peins pas des vitrines, je suis charpentier, car c'est mon deuxième métier. J'adore parler avec les gens qui viennent me regarder travailler, en particulier les enfants. Quand je travaille en atelier, je ne peux pas avoir ce genre d'échanges.

Il fait une pause puis me dit :

— J'ai envie de faire ton portrait.

Je le regarde. Nous sommes tout près l'un de l'autre, je murmure :

— Je vais t'embrasser, j'espère que tu n'as rien contre cette idée parce que c'est exactement ce que je vais faire dans une seconde.

Sans attendre sa réponse, je me rapproche encore en le regardant dans les yeux. Je pose mes lèvres sur les siennes, je savoure ce doux contact, puis ma langue entrouvre ses lèvres. Je l'embrasse comme je rêverais que l'on m'embrasse. Je perds la notion du temps, unie à lui uniquement par les lèvres. Peu à peu, la nuit s'obscurcit.

— J'ai envie que tu viennes chez moi, dit-il en se détachant doucement.

Je réfléchis mais malgré mon désir, je refuse.

— Ce ne serait pas correct vis-à-vis de ma mère. Je ne peux pas la laisser toute la nuit avec les enfants.

— Alors, je te ramène.

Les enfants ne dorment toujours pas. Ce n'est pas étonnant, il n'est que minuit et demi ! Ils sont toujours scotchés devant la télé et ne se sont même pas aperçus que, depuis notre arrivée, la population de la pièce a soudain augmenté de soixante-six pour cent.

— Ils ont été de vrais petits anges, dit ma mère en enfilant son épais manteau.

On dirait qu'elle craint que le Fairfield County ne se soit transformé en Sibérie. De quels anges parle-t-elle ?

— Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas que je reste encore un peu ? Vous pouvez aller parler dans la cuisine si vous ne voulez pas être dérangés.

— Ne t'inquiète pas, c'est parfait, maman, nous avons déjà beaucoup parlé.

Steve la raccompagne à sa voiture, la regarde s'éloigner, rentre dans la maison, ferme la porte et va éteindre la télé.

— Hé ! proteste Mush.

— Hé, crie Teenie ! Le beau mec est revenu.

— Je vais vous raconter une histoire, mais d'abord, au lit !

— On est trop vieux pour les histoires, râle Mush.

— La ferme, il ne nous a pas demandé de nous laver les dents, alors ne te plains pas ! dit Teenie à mi-voix.

En repoussant l'atroce vision de bouches enfantines pleines de caries, je m'assieds à côté de la table de la salle à manger, derrière eux, afin de ne pas les déranger et de profiter, moi aussi, de l'histoire.

— C'est l'histoire d'un peintre et d'une bibliothécaire..., commence-t-il.

— On ne connaît pas de peintre, dit Mush en bâillant.

— Peut-être que si, dit Steve qui se met à raconter le plus joli conte que j'ai jamais entendu.

Un conte qui a pour effet quasi immédiat d'envoyer les «deux anges » au pays des songes. Un conte qui révèle des sentiments que je savais avoir en moi mais que je pensais être la seule à connaître. J'ai l'impression d'être complètement mise à nu.

— Je crois qu'ils dorment, dit-il en se levant et en s'approchant de moi.

— Chut, suis-moi, dis-je en le prenant par la main. Je l'entraîne dans ma chambre avec un désagréable sentiment de déjà-vu.

Ça ressemble à la nuit d'Halloween avec Saul et c'est en même temps très différent.

— Attends-moi, lui dis-je.

Il s'assied sur le lit et je vais dans la salle de bains. Je n'ai pas envie de garder mes lunettes, mais je veux voir l'homme avec lequel je m'apprête à faire l'amour. Je mets donc mes verres de contact. De retour près de lui, il ne semble pas remarquer le changement. Il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse.

— J'ai aimé tes yeux le premier jour où je les ai vus.

Il me regarde avec une intensité telle que j'ai l'impression qu'il voit mon âme. Il me voit telle que je suis à l'intérieur ! Je le laisse me déshabiller, j'ai le cœur qui bat et je voudrais qu'il aille plus vite. Mais il prend son temps.

— Oh, Lettie, je savais que tu étais très belle !

Je suis moins patiente que lui, je lui arrache ses vêtements parce que moi aussi, j'ai toujours su qu'il était sexy. J'embrasse chaque parcelle de peau que je déshabille. Je descends progressivement le long de son corps, je me mets à genoux devant lui et, tout en le caressant, je le prends dans ma bouche. Je me sens tellement... *reconnaissante* du regard vrai qu'il porte sur moi.

— Non, Lettie, arrête, dit-il en me relevant, j'ai terriblement envie de toi et si tu continues, je ne vais pas pouvoir me retenir. J'ai envie de toi mais j'ai envie d'être en toi.

Je m'allonge sur le lit et je le laisse entrer en moi. Soudain, je pousse un cri :

— Merde, merde, merde !

Il s'arrête.

- Ce n'est pas exactement ce que j'espérais que tu dirais.
- Sais-tu qui je suis ? dis-je en tapant mon front avec mon poing.
- Qui es-tu ? demande-t-il patiemment.
- Je suis la femme qui n'a jamais de préservatif chez elle.

Il roule sur le côté, lève les yeux au ciel, soupire, et :

- Merde, merde, merde !
- Quoi ?
- Sais-tu qui je suis ?
- Oh, non !
- Si ! L'homme qui n'a jamais de préservatif sur lui!

Je cherche désespérément une solution.

- Si on allait en acheter ?

Je me souviens soudain que je garde les enfants de Delta. Ils dorment, mais si l'un d'eux se réveillait alors que nous sommes sortis, qui sait quelle idée lui passerait par la tête !

— Vas-y et je t'attends...

— Chut, dit-il, en me prenant dans ses bras. J'ai très envie de faire l'amour avec toi mais je ne veux pas te quitter.

— Mais nous pourrions...

— Chut, dit-il en me caressant les cheveux, reste dans mes bras, nous aurons une autre chance.

Vous devez penser que deux personnes de sexes opposés qui se désirent violemment et qui sont nues dans un lit ne pourraient pas dormir. Et pourtant, c'est bien ce que nous faisons !

Le lendemain matin, quand je me réveille, il pleut et l'oreiller à côté de moi est vide. Non, pas tout à fait. Il y a deux feuilles de papier dessus. Est-ce que je suis condamnée à être la femme que l'on quitte toujours à l'aube ?

*« Chère Lettie,*

*» Je suis désolé de partir alors que tu dors encore, mais j'aime peindre à l'aube et je ne voulais pas vous réveiller toi et les enfants. Je te laisse un petit quelque chose en souvenir de la plus belle et de la plus frustrante des nuits. J'espère que ça te plaira. J'espère aussi que je te manque comme tu me manques déjà. Je crois que je risque de tomber amoureux de toi si cela n'est pas déjà fait.*



Il y a un dessin sur l'autre feuille. Il m'a dessinée de profil en train de dormir. Mes cheveux courts sont tout ébouriffés, j'ai de petites rides sous les yeux. Je les connais bien, ces rides d'expression. Je les efface avec la main dès que je suis devant un miroir, mais sous le crayon de Steve, je vois qu'elles sont belles et qu'elles font partie de moi-même, comme si je les avais gagnées après une longue bataille. Je souris en dormant, un sourire doux et franc qui s'étire jusqu'à ma pommette.

Ma première impression est que je ne connais pas cette femme, et puis soudain je comprends que c'est *moi* le *vrai moi*, je suis telle qu'il m'a perçue et qu'il a perçu mon âme.

Je suis bouleversée. Oui, je veux que l'on me voie telle que je suis, mais je ne sais pas si ensuite, on aura toujours autant envie de m'aimer.

## 37

Toc-toc-toc.

Toc-toc-toc.

TOC-TOC-TOC !

Je me précipite pour ouvrir la porte devant l'impatient qui n'est autre que ma meilleure amie ! Je me jette dans ses bras en hurlant de joie. Elle a dû prévoir le coup parce qu'elle a déposé ses bagages à ses pieds devant la porte avant de frapper.

— Oh, mon Dieu, mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je viens te sauver de toi-même, répond-elle eu s'extrayant doucement de mes bras.

Elle se recule et je constate qu'elle n'a jamais été aussi belle.

— Me sauver de moi-même ?

— Tu ne viens jamais me voir, me dit-elle d'un ton de reproche.

— C'est vrai.

— Quel que soit l'endroit où je vis.

— Encore vrai.

— Même si c'est un lieu magnifique qui pourrait être une destination de voyage pour toi, même si tu as beaucoup de vacances, même si tu as désespérément besoin de mes conseils en ce moment et même si tu es train de saboter ta vie.

— Tu es venue pour me faire des reproches ou pour me voir ?

— Les deux.

— Excuse-moi, tu sais ce que c'est puisque tu es passée par là il y a huit mois, à notre

âge, on commence à perdre un peu la mémoire. Mais il me semble que tu ne m'as pas dit que tu venais, j'aurais pu ne pas être libre ce week-end...

A la tête qu'elle fait, je me reprends aussitôt :

- Mais je suis supercontente que tu sois là, évidemment!
  
- Comme je le disais il y a un instant, je viens donc te sauver de toi-même.
  
- Et comme je te le demandais il y a un instant, de quoi parles-tu ?

Elle prend mes mains dans les siennes et me lance un regard pénétrant. Le genre de regard que les êtres humains ont rarement, à moins d'être un psychanalyste Freudien ou un mauvais acteur dans un mauvais film romantique —vous savez quand l'amoureux transi regarde sa dulcinée droit dans les yeux pour lui faire comprendre la profondeur de ses sentiments. C'est le genre de regard qui n'existe pas dans la vraie vie, sauf quand on est prépubère et qu'on veut se jurer que c'est à la vie à la mort, un regard, comment dire, intime.

Je sais exactement ce qu'elle examine, avec son regard d'entomologiste qui vient de tomber sur un spécimen rare de femelle lépidoptère. Elle voit les lunettes cucul-la-praline, les trois kilos que j'ai pris à force de ne plus faire attention à moi, les cheveux courts, les fringues ringardes et anti-sexuelles au possible. Mais elle ne voit pas que cela. Elle perçoit aussi les changements infimes qui se sont produits en moi à cause de ma nouvelle situation. Les doutes, les nouvelles blessures, les questions, les angoisses que je n'avais pas autrefois. Je le sais parce que pour la première fois depuis l'opération « on change tout », je me vois moi-même.

- Je viens te sauver de toi-même, et d'après ce que je vois, dit-elle en me serrant dans ses bras, il n'est pas trop tôt.

C'est alors que Mush et Teenie, venus du salon en courant, se jettent dans mes jambes en hurlant :

- Maman, maman. C'est qui la jolie dame à qui tu dis bonjour ?
- Tu es devenue lesbienne, maintenant ?

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Voir Mush accroché à la jambe de ma meilleure amie, cet enthousiasme malsain et ces questions bizarres à mon encontre, ne font que confirmer qu'il est temps d'arrêter tout ce cirque. Ma vie est devenue trop compliquée, je dois faire machine arrière.

Dans l'immédiat, je m'adresse aux deux enfants :

- Qu'est-ce que c'est cette façon de m'appeler « maman » à tout bout de champ ? Devant Saul, avec Steve et maintenant avec ma meilleure amie ! Je te jure que ce ne sont pas mes enfants ! Pourquoi faites-vous cela ?

Jamais je n'aurais cru qu'ils pourraient rougir à ce point. Ils prennent un air gêné et baissent tous les deux la tête.

- C'est maman qui nous a dit de dire ça, dit Mush.
- Ce n'est pas la faute de maman, corrige Teenie, c'était une idée de Pam.

J'ai tant de questions à poser que je ne sais pas par où commencer.

— Un instant, vous deux, qu'est-ce que ça veut dire, c'était une idée de Delta ou de Pam ?

— En tout cas, ce n'était pas une idée de TB, dit Mush.

— Ah non alors, TB a dit que c'était un plan merdique.

Je me suis toujours doutée que mes copines parlaient de moi derrière mon dos, mais de là à imaginer qu'elles aient pu manigancer un projet aussi moche ! J'avais raison d'être parano, mais, j'y réfléchirai plus tard. On n'est pas dans un film de Woody Allen.

— Bon, c'est quoi, ce plan dont vous parlez, qui n'est pas le plan de TB, mais celui de Delta et de Pam ?

— Maman a dit... commence Mush, mais un coup de coude dans les côtes de la part de sa sœur le stoppe net.

— Pam a dit, poursuit celle-ci, que dès que tu rencontrais quelqu'un, nous devions t'appeler maman.

— Elle a dit pourquoi ?

— Non, simplement que ce serait très drôle.

— Elles sont sympas tes copines, commente ma meilleure amie à mi-voix.

— La plupart du temps, oui, dis-je en pensant à TB qui n'a pas trempé dans ce complot.

Impossible de les défendre, leur complot est trop choquant. D'un autre côté, comment leur en vouloir puisque je suis la première à avoir fait de ma vie un spectacle ?

\*\*\*

Quand Delta arrive quelques heures plus tard pour récupérer ses enfants, je suis soulagée. La comédie a assez duré.

— Ils se sont bien conduits avec toi ? demande Delta un peu nerveusement.

— Oui, *maman*. Pour s'amuser, ils se sont bien amusés.

Elle me regarde bizarrement, elle a noté l'emploi des italiques.

— En tout cas, c'était super avec Dave, dit-elle prudemment.

— Tant mieux, je suis ravie, dis-je sur un ton assez loin du ravissement.

— Je crois que c'est bien parti avec lui. Il a eu le loisir de m'apprécier seule, avant de rencontrer mes enfants.

— Je suis vraiment ravie. *Maman*.

Elle a compris. Elle rougit.

— Oh, Scarlett ! Je suis désolée. On ne voulait pas te faire de mal, au contraire, c'était pour rigoler.

— Pour rigoler dans son dos et se moquer d'elle ? demande ma meilleure amie qui intervient soudainement.

C'est étrange de voir s'affronter mes deux vies, celle d'avant avec ma meilleure amie et celle de Danbury/ Bethel.

— Comme je viens de l'expliquer à Scarlett, il n'y avait rien de mal, c'était pour rigoler.

— Ben voyons, dit ma meilleure amie en croisant les bras.

Delta fait un pas en arrière, comme si elle sentait que cette femme en face d'elle était plus forte que TB, Pam et elle réunies.

— Ah, c'est vous la..., dit Delta d'une voix méprisante en dévisageant ma meilleure amie des pieds à la tête comme si elle était moins que rien au lieu de cette femme splendide.

— Qu'est-ce que cela change ? demande ma meilleure amie.

Apparemment rien, puisque Delta, sentant que décidément elle n'aura pas le dernier mot en ce dimanche matin, récupère ses deux gamins, leurs sacs de couchage et leurs bagages, et tourne les talons.

Une fois Delta partie, ma meilleure amie fouille dans son sac à dos et en ressort deux énormes sandwiches à la dinde fumée et deux Pepsi One, ma boisson favorite.

— Heureusement, le bar de l'aéroport était ouvert, dit-elle en me tendant un des deux sandwiches. Je me suis dit que tu devais avoir faim.

Je m'assieds sur le canapé et je mords allègrement dans le sandwich. Elle a raison, jamais je n'avais eu aussi faim.

— Qu'est-ce que tu fais là ? je lui demande la bouche pleine.

— Quel accueil ! rétorque-t-elle ironiquement.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Evidemment que je suis ravie que tu sois ici, mais c'est la première fois que tu débarques sans prévenir.

— Je te l'ai dit, je suis venue pour te sauver de toi- même.

— Et?

— Et je ne vais pas bien du tout. Si tu veux savoir, je traverse une espèce de crise existentielle, je t'en ai un peu parlé au téléphone. Je ne sais plus où j'en suis ni dans mon boulot ni dans ma vie privée... Alors je me suis dit qu'en t'aidant, je pouvais m'aider moi-même. Et comme je peux bosser n'importe où, je vais faire d'une pierre deux coups en réalisant une série de photos sur Bethel et sa région.

Elle attrape son appareil photo et commence à me photographier.



— J'intitulerai mon reportage : « Ma meilleure amie voudrait être moche. »

— Super, dis-je en m'inquiétant soudain des traces de moutarde que je dois certainement avoir sur la joue.

— Et si tu me racontais tout ? Peut-être que cela m'aiderait à y voir plus clair moi-même.

Alors, je lui dis tout. Depuis le début. Les conversations avec Pam qui m'ont donné envie d'essayer autre chose... Ma rencontre avec Sarah, Saul, Steve... Ma façon de vivre mon nouveau look et d'assumer ma séduction, ce qui a un rapport — comme je l'ai découvert — avec sa séduction à elle et celle de ma mère vis-à-vis des hommes.

J'ai l'impression qu'elle ne m'écoute pas, tout occupée qu'elle est à extraire un bout de dinde coincé entre ses dents.

— Alors comme ça, tu penses que c'est ma faute et celle de ta mère ?

— Non...

Son air blessé me fait mal mais je veux être honnête.

— ... C est comme ça. Je crois que j'ai compris comment j'en suis arrivée là. Ce n'est la faute de personne.

— Tu veux que je te dise ce que je pense ?

- Non, mais tu vas me le dire quand même.
  
- Je pense que, dans ton histoire, Saul est un crapaud et Steve un prince charmant.
  
- Peut-être.
  
- Et je pense autre chose.
  
- Hmm ?
  
- Je crois que ce qui serait bien, Scarlett, c'est que, pour une fois, tu acceptes d'être vraiment toi-même.

Moi-même.

Deux petits mots qui n'ont l'air de rien comme ces maximes à deux sous : « Ne change jamais », « Amis pour la vie », « Reste toi-même. »

Deux petits mots que j'ai si souvent répétés à Sarah dans ma longue tirade pour tenter de la reconforter après sa soirée ratée. Ce sont peut-être les deux mots les plus angoissants de notre langue.

En tout cas, moi, ils me terrifient.

- Je pense aussi que tu devrais tout avouer à Steve. S'il est vraiment amoureux de toi, il faut qu'il sache qui tu es vraiment.

— Je ne sais pas. Je vais y réfléchir.

## 38

Sarah vient moins souvent à la bibliothèque. Quand elle vient, elle a l'air moins naïve, plus sérieuse, plus mûre. Je sais qu'elle va surmonter sa déception et, plus encore, le traumatisme qu'elle a vécu. Ça a été horrible pour elle. Si jeune, elle a dû affronter l'agressivité de ce garçon. Mais vu ce que l'on nous montre tous les jours à la télé, elle aurait pu vivre bien pire. Elle a appris très tôt à distinguer les garçons qui ont de la valeur de ceux qui n'en ont pas, comme cet affreux Jeff Polanski.

Au fur et à mesure que les jours passent et grâce à la présence de ma meilleure amie qui ne me quitte pas, je commence à détricoter les mailles de la vie de Lettie.

Peu à peu, je redeviens moi-même. Je confirme ce que disent toutes les femmes : c'est beaucoup plus facile de grossir que de perdre du poids, surtout après un certain âge. A part les kilos qu'on a du mal à perdre, dans la vie en général, on perd plus facilement qu'on ne gagne. Tenez ! Les clés, les lunettes de soleil, une langue étrangère, ses tickets de pressing... On ne les trouve jamais quand on les cherche ! Ce qui n'est pas le cas des kilos ! Pas facile non plus de « désenlaidir ». Je ne m'étais pas aperçue comme c'était contraignant d'être jolie et séduisante. Je fais davantage attention à mon look, je marie de nouveau les couleurs entre elles, je choisis les accessoires qui vont avec les tenues que je porte.

Mais je dois y aller pas à pas. Le lundi matin, je mets mes verres de contact au lieu de mes lunettes. Je ne pensais pas que cela aurait autant de répercussions.

— Tu as des yeux magnifiques, me dit Jane.

— Il y a quelque chose de changé en vous, commente Roland.

— Tu veux me faire croire que tu as délibérément choisi de mettre des lunettes alors que tu avais des verres de contact chez toi ? s'énerve presque Pat. C'est incroyable de décider de s'enlaidir ! On n'a jamais vu ça ! Si je pouvais remplacer mes horribles hublots par des verres de contact, je le ferais tout de suite. Je suis sûre que je trouverais immédiatement un nouveau mari !

Je me garde bien de dire à Pat que je ne suis pas certaine que cela changerait quelque chose pour elle.

— Disons que j'ai fait une sorte de stage pour devenir moche et que je viens de l'arrêter.

Le mardi, je mets du rouge à lèvres.

Le mercredi, je mets du gel sur mes cheveux, ce qui me donne un petit air branché.

Le jeudi, je me débarrasse de mes chaussures à semelle orthopédique. J'enfile des boots supersexy à hauts talons achetées au Mall avec ma meilleure amie. C'est un peu anachronique sous ma robe de grand-mère mais elles me donnent les quelques centimètres qui me manquent.

Vendredi, je fais comme toutes les femmes — enfin, celles qui peuvent se le permettre au boulot —, je mets un jean. Un jean noir foncé, sur lequel j'enfile un pull noir à col roulé et une veste en tweed. Combiné avec les boots noires à talons, j'ai un look terrible, ultrasexy, une Audrey Hepburn du vingt et unième siècle.

— Stop ! Je n'en peux plus, s'exclame Roland. Si vous continuez comme ça, je vais avoir une attaque !

Il plaisante, bien sûr, mais je vois aussi qu'il est perturbé. Je réalise que je vais devoir récupérer mon ancienne identité. J'ai apprécié Lettie Shaw, mais je n'ai pas envie de passer le reste de ma vie sous cette identité. Je dois faire le voyage dans l'autre sens.

Je profite d'un jour où Roland me fait un compliment.

— Vous êtes un mystère pour moi, Lettie. Vous êtes la femme la plus étrange que j'ai jamais vue. Mais je dois vous dire que je n'avais jamais travaillé avec quelqu'un d'aussi rapide.

Je me jette à l'eau. Il est suffoqué par mes révélations.

— Vous êtes encore plus étrange que je croyais.

J'attends la suite. Il me regarde et s'aperçoit que j'ai peur.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que je vais vous mettre à la porte ?

J'acquiesce d'un air piteux. Une vraie Lettie ! Il réfléchit un instant.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir le droit. Après tout, qu'avez-vous fait de mal ? Vous avez modifié votre identité, mais ce n'est pas très différent de Pat qui s'appelle en réalité Patricia. Vous avez falsifié vos diplômes mais vous ne vous êtes pas rajouté des titres, vous avez seulement changé quelques dates. En fait, vous faites un travail pour lequel vous êtes surqualifiée et vous êtes moins payée que ce à quoi vous pourriez prétendre...

Je vois très bien ce qu'il essaie de me faire comprendre : je suis une bonne affaire.

— Il va nous falloir à tous un peu de temps pour nous habituer à tous ces changements, poursuit-il. Pour commencer, il ne sera pas facile de vous appeler par votre vrai prénom. Mais ce n'est pas grand-chose en échange de ce que vous nous apportez. Avez-vous remarqué comme Pat est lente et agressive avec les clients ? Elle terroriserait le tigre le plus courageux ! Alors Lettie ou Scarlett, quelle différence ? Mais vous êtes vraiment étrange, vous, quand même. Tiens, si je n'étais pas marié, je vous inviterais à dîner.

Le plus dur va être de tout dire à Sarah.

Vous verriez sa tête quand elle aperçoit mes boots. J'ai l'impression d'avoir dix ans et d'être en face de ma mère. Elle me dévisage en prenant son temps.

— Je te retrouve comme lorsque tu travaillais à Danbury. Ce n'est pas une si grande surprise pour moi.

Nous n'avions encore jamais parlé de mon changement d'apparence. Je crois qu'elle était trop préoccupée par la sienne. Mais aujourd'hui, elle livre le fond de sa pensée.

— J'ai cru que tu avais vécu quelque chose de difficile ou que tu avais des soucis et que tu voulais du changement.

Elle est tellement adorable ! Mais je dois aller jusqu'au bout de ma confession, lui dire mon vrai nom, lui avouer que celui sous lequel elle me connaît ne représente rien.

Elle réfléchit longuement, puis :

— Je vois, c'est comme quand j'étais petite et que je voulais que ma mère m'appelle Andi. Elle n'a jamais voulu, mais je crois que tout le monde rêve de changer de nom un jour ou l'autre. Avoir un prénom plus exotique, ou plus branché. Par contre, je ne

comprends pas que tu aies changé Scarlett en Lettie. Là, tu t'es plantée !

Même si je ne leur appartiens pas et que je n'ai aucun compte à leur rendre, je trouve que c'est plus juste de prévenir Delta, Pam et TB que j'ai décidé de retrouver mon ancienne identité.

Je leur téléphone chacune leur tour pour le leur annoncer. A part mes cheveux, qui mettront un peu de temps à retrouver leur longueur comme avant, le reste va aller assez vite.

TB est soulagée de ma décision. Delta aussi. Elle me demande de lui pardonner d'avoir monté tout ce scénario avec les enfants.

Pam est folle de rage.

Ma mère est ravie et m'approuve totalement.

— Tu sais, je me disais que ce n'était pas normal de penser, en te voyant habillée comme tu l'étais ces temps-ci, que tes vêtements m'iraient bien.

Je n'ai pas de nouvelles de Saul mais cela ne m'étonne pas.

Par contre, Steve m'appelle tous les jours, mais je l'évite sous le prétexte que ma meilleure amie est chez moi. Il comprend parfaitement.

— J'adorerais avoir un ami que je connais depuis un quart de siècle !

— Tu connais ton frère depuis plus longtemps que cela !

— En tout cas, j'espère que nous nous connaîtrons toujours dans vingt-cinq ans.

Je suis soulagée que nous nous parlions par l'entremise du téléphone. J'ai terriblement peur de sa réaction quand il me reverra car il est la seule personne à qui je n'ai rien dit de ma transformation. Alors je jongle avec mes horaires de travail pour ne pas le rencontrer. Je ne sais pas pourquoi.

Je ne suis tout simplement pas encore prête.

## 39

La vie réserve bien des surprises. Les choses ne se passent pas toujours comme on le souhaiterait.

— Tu es fière de toi ?

Assise sur le bord du canapé de Steve, je baisse la tête, toute recroquevillée, les mains entre les genoux, honteuse.

— Fière, non...

Un autre samedi soir, une autre soirée solitaire. Alors je l'ai appelé et je me suis invitée chez lui. Scarlett s'est invitée chez lui. Pour la première fois où je venais chez lui, j'aurais aimé être plus détendue. Sa maison est incroyable, très chaleureuse, la maison d'un artiste aimant le confort. Comment dire ? La maison de Van Gogh décorée par Barbara Bush. Il y a des toiles immenses sur les murs eux-mêmes peints dans plusieurs tons de



rouges. Les meubles du salon sont blancs, avec de beaux tapis et de grands canapés confortables. Je me vois très bien vivre ici.

— Alors comme cela, *Scarlett*, tu m'as menti sur presque tout te concernant depuis la première minute où je t'ai vue...

Sarah, qui est pourtant beaucoup plus jeune, a été plus cool.

— Je ne t'ai pas menti sur tout. Seulement sur quelques détails.

— Tu as raison, des détails ! Ton apparence, ton nom, tes enfants...

— Je ne t'ai pas menti sur les enfants, je n'y peux rien s'il me m'appelée maman !

— C'est vrai mais tu ne les as pas corrigés.

— Oui, mais je ne t'ai pas menti sur tout.

— Qu'est-ce que j'oublie ? Sur quel détail n'as-tu pas menti ?

— Moi, dis-je dans un murmure.

— Quoi ?

— Je ne t'ai pas menti sur ce que je crois, sur mes convictions profondes. Pour la

première fois de ma vie, j'ai été vraiment moi-même avec un homme.

Il rit. Un rire moqueur qui ne lui ressemble pas.

— Et comment veux-tu que je te croie, *Scarlett* ?

— Parce que tu as dessiné mon visage. Et ce dessin ne ment pas. C'est moi.

— Je ne sais pas. J'avais tellement aimé ton discours sur les grecs et la passion et sur ta vocation. C'est cette femme qui m'a séduit, c'est avec elle que j'ai envie d'être, c'est d'elle que je suis amoureux.

— Je suis toujours cette personne, plus encore même.

Je suis étonnée par sa froideur, son ironie et surtout par sa déception. Je m'attendais à plus d'enthousiasme de sa part en me voyant habillée plus sexy et plus jolie. Il avait mieux pour le même prix, si je puis dire.

Il y a un autre truc qui me bouleverse mais que je n'arrive pas à identifier. Il me fait des reproches, mais lui-même a l'air coupable. Etrange.

— Tu n'aimes pas mon look ?

— Bien sûr que si. Mais j'aimais aussi l'ancien. Je t'aurais aimée avec n'importe quel look.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es toi. Parce que tu es drôle et différente des autres. Tu es originale, mordante et tu as de l'esprit, c'est ce qui m'a attiré en toi.

— Je suis toujours comme ça.

— Tu en es sûre ? Parce que si tu en es sûre alors nous avons encore une chance que ça marche entre nous.

Nous y voilà, j'ai une deuxième chance. Attention à ce que je vais dire maintenant.

— Que veux-tu de moi, Steve ?

— Je veux que tu sois toi-même. C'est tout ce que je te demande. Etre toi-même.

Ça recommence ! Je me lève.

— Je veux bien, dis-je en reculant vers la porte comme si mon corps disait le contraire de ma bouche, mais je souhaite d'abord faire un break, Steve. Je pense que tu as besoin de temps, toi aussi, pour te remettre de tes émotions et pour savoir si tu es sérieux. Tu penseras peut-être différemment demain matin.

— Mais je...

— Non, je t'assure, je crois que tu as besoin de réfléchir à tout ça.

Et je m'en vais.

## 40

Il ne me faut pas beaucoup de temps pour redevenir celle que j'étais : la fille prête à se battre pour la vie qu'elle rêve d'avoir.

Une vie pour laquelle je donnerais tout, même mes chers bouquins. En revenant de chez Steve, je ramasse le courrier dans ma boîte. Il y a une carte postale du propriétaire de la maison avec cette inscription laconique :

*« J'espère que vous n'avez pas fait trop de changements. »*

Etrange. Je n'ai pas le temps de penser à ce que cela signifie car je vais...

— Où vas-tu ? demande ma meilleure amie que je bouscule dans l'escalier dans ma hâte d'accomplir mon plan.

— Je sors.

C'est beaucoup plus facile de s'enlaidir que de s'habiller sexy pour aller jouer les vamps en ville. Mais pour parvenir à mes fins, ce soir, je suis résolue à mettre le paquet. Dédaignant les habituels jeans et T-shirts, je vais directement en haut de mon dressing et j'attrape... la robe de Morticia que j'avais le soir d'Halloween.

Elle est un peu froissée mais si je la suspends près de la douche, la vapeur arrangera les choses. Autre avantage de la vapeur, elle va resserrer les fibres, ce qui la rendra encore plus moulante. Le problème, c'est qu'une fois défroissée et enfilée, cette robe me semble

trop longue pour une soirée en ville. Je sors donc mes ciseaux à ongle dorés — les fameux ciseaux avec lesquels j'ai sacrifié ma chevelure il y a quelques mois. J'aurais pu en acheter une vraie paire, une paire de ciseaux de couturière, mais je n'y ai jamais pensé. Je coupe donc les franges au ras de l'ourlet, ce qui en fait une minirobe très sexy. Je la suspends sur un cintre le temps de choisir quelques bijoux. Je me décide pour une paire de boucles d'oreilles en grenat mais je ne mets pas de collier. Ce soir, pleins feux sur mon décolleté, je ne veux pas que les regards soient détournés de ma gorge pigeonnante. Je sais que certains pensent qu'un beau bijou attire l'œil, mais croyez-moi, au reflet que je vois dans mon miroir, l'œil n'aura besoin d'aucune aide pour être attiré ! Inutile d'en rajouter. J'hésite sur la question du maquillage, vais-je en emprunter à ma meilleure amie ? Je décide que non car je ne veux pas ressembler à un sapin de Noël. J'ébouriffe mes cheveux avec un peu de gel, je mets du rouge à lèvres, j'enfile une paire d'escarpins à hauts talons, et je passe enfin la robe défroissée et raccourcie. Je me contemple dans le miroir.

Pas de doute, je suis canon.

— Où vas-tu ? demande ma meilleure amie alors que je descends l'escalier.

— Je sors. Je vais faire un billard.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demande-t-elle, alertée par la lueur qui brille dans mes yeux.

— Non, pas ce soir. On se retrouve demain au petit déjeuner ou au déjeuner. Je te dirai tout.

Une fois dans ma voiture, mue par une impulsion soudaine, je sors mon portable. J'appelle les renseignements et je leur demande de me mettre en relation avec Kelly Seaforth. Quand elle décroche, je me présente et je lui propose de passer la voir un quart d'heure. Elle est d'accord. De toute façon, elle ne faisait rien ce soir.

En me rendant à l'adresse qu'elle m'indique, je m'aperçois qu'elle vit dans un appartement à Bethel assez semblable à celui où je vivais autrefois, sauf qu'elle a une terrasse et que j'avais une piscine.

La Kelly qui m'accueille n'est pas la même que la Kelly au boulot. Je m'en rends compte dès qu'elle ouvre la porte. Comme elle ne porte aucun maquillage, je découvre que son visage porte de nombreuses traces d'acné. Elle est débraillée dans un jean trop grand et un T-shirt maculé de taches. Soudain, je suis de nouveau la plus jolie femme de l'assemblée.

— J'étais en train de faire des pâtes, explique-t-elle en désignant son T-shirt. Ça te dit ?

— Non, merci, mais mange, ne laisse pas refroidir ton dîner.

Je la suis dans sa salle à manger. La table est mise pour une personne, elle s'est servi un verre de vin rouge.

— Tu en veux un, euh, Scarlett ?

Je refuse son offre. Pour parvenir au but que je me suis fixé, il est impératif que je reste sobre. Je boirai plus tard. Elle se sert une pleine assiette de pâtes nappées de sauce.

— Tu sais, reprend-elle, ça me fait bizarre de t'appeler Scarlett. Quand Roland nous a appris...

— Oui, je sais, c'est une histoire assez incompréhensible pour la plupart des gens. Je suis la nana la plus bizarre au monde.

— Non, pas la plus bizarre.

— Presque ? dis-je en souriant.

— Oui, presque, dit-elle en souriant en retour.

Pendant quelques instants, je la regarde manger. On ne peut pas dire qu'elle a de mauvaises manières, en fait, elle n'en a aucune. Elle n'utilise pas de serviette alors qu'elle a de la sauce tout autour de la bouche. Elle mange salement et goulûment en enfournant ses spaghettis sans même tourner sa fourchette dans son assiette. Les taches s'accumulent sur son T-shirt.

Ça me fait bizarre de la voir comme ça, mal habillée, pas maquillée, se tenant mal à table.

— Alors, dit-elle en faisant passer une grosse bouchée de pâtes avec une grande rasade de vin rouge, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

C'est bien pour ça que je suis venue la voir, non ? Si je m'adresse à elle, c'est parce que je ne peux plus rien demander à Pam. Delta est hors jeu aussi après ses manigances avec Pam. TB, elle, ne voit plus que Al, et je veux ménager ma meilleure amie qui s'est déjà beaucoup trop inquiétée à mon sujet. Il reste ma mère, Pat, et Steve — ce dernier étant justement au cœur même du sujet, je ne peux pas lui demander conseil. Quant aux deux précédentes, l'âge les met hors course.

D'où ma présence ici ce soir chez la nana sexy de service. Il m'est souvent arrivé de donner des conseils à mes copines. Aujourd'hui, c'est à mon tour d'avoir besoin d'un avis extérieur. Je lui raconte ma rencontre avec Steve et sa réaction après les révélations que je lui ai faites. Je demande à Kelly ce qu'elle ferait à ma place. De surprise, elle fait déborder son verre de vin en le reposant sur la table.

— Mais comment veux-tu que je le sache, Scarlett ?

— Je suis sûre que tu as beaucoup d'expérience avec les hommes !

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

Personne n'en a jamais parlé au boulot, mais je lui dis ce que tout le monde pense. Elle est jolie, et on voit bien l'effet qu'elle fait aux hommes.

— Tu te souviens ce que je t'ai dit lorsque nous sommes allées faire un massage ? demande-t-elle après un silence.

— Quoi ?

— Ce que je t'ai confié sur mes relations avec les hommes ? Comme ils sont tordus avec moi...

Ça m'énerve qu'elle ramène le sujet à elle alors que j'ai tant besoin d'aide moi-même, mais comme je suis bien élevée, j'acquiesce et je m'apprête à l'écouter patiemment.

— Comme les hommes me traitent toujours comme un objet, j'ai décidé de les éviter. Et j'ai le même problème avec les femmes qui me jalouent. C'est pourquoi j'avais envie de me rapprocher de toi. J'ai senti que tu étais différente, tu ne me fais pas peur.

Je n'ose pas lui dire que, si elle se pointait avec son T-shirt sale en public et non pas sapée comme une déesse, elle n'aurait sans doute plus ce genre de problèmes. J'observe cette fille qui voudrait tellement devenir mon amie. Je me suis trompée sur son compte depuis le début. Elle n'est pas la nana sexy que je croyais. C'est une femme comme les autres.



Tout le reste n'était qu'imagination de ma part, et je suis certaine que ce n'est pas un M&M's rouge. Elle essaie de vivre sa vie simplement. Il lui arrive de se sentir seule et misérable, et elle essaie de tracer sa route dans un monde cruel. Comme moi.

— Alors, si tu ne peux pas me donner de conseils pour arranger les choses entre Steve et moi, est-ce que tu sais pourquoi cette histoire « d'être soi-même » me rend dingue ?

— Parce que tu es dingue.

Merci, j'ai eu raison de venir !

Mais je ne rends pas les armes aussi vite. Je me jette à l'eau et je lui raconte tout depuis le début. Mon changement de vie et l'enlaidissement programmé par Pam. La façon dont je suis passée de Scarlett à Lettie et vice versa.

— A ton avis, pourquoi est-ce que Pam m'a fait faire ça ? Et pourquoi l'ai-je laissée faire ?

Kelly pince son petit nez.

— Parce que les femmes sont folles et que vous êtes toutes les deux encore plus folles que la moyenne.

Je dois me contenter de cette réponse.

Chalk Is Cheap est relativement bondé alors qu'il est encore assez tôt pour un samedi soir. Il y a la foule habituelle des jeunes qui viennent d'avoir leur permis et qui sont impatients de boire de l'alcool légalement, des petites minettes en mal d'amour qui

espèrent qu'aujourd'hui sera un jour de chance. Elles ne se demandent jamais si elles ne se réveilleront pas déçues le lendemain matin. Il y a les joueurs prêts à miser gros. Et, dans la foule, il y a enfin Pam, TB et Delta. Alors que je m'assieds à leurs côtés, aucune ne fait le moindre commentaire sur ma présence.

— Je devais sortir avec Al ce soir, dit TB, et Delta devait voir Dave, mais Pam nous a convaincues de sortir entre filles parce que ça faisait longtemps. Al la très bien compris.

— Et Dave aussi, dit Delta. Il m'a dit qu'il attendrait demain avec impatience.

Je ne leur demande pas pourquoi aucune d'entre elles ne m'a téléphoné. Je me tourne vers Delta.

— Dave a déjà rencontré Mush et Teenie ?

— Oui.

— Et ?

— Il ne les déteste pas.

— Super.

— Oui, je suis très contente, dit-elle d'une toute petite voix.

— Je suis contente pour toi, moi aussi, dis-je en le pensant vraiment.

— Tu es très belle ce soir, Scarlett, dit Pam en s'adressant à moi pour la première fois.

Je la regarde avec attention, cette meilleure amie par défaut, essayant de deviner le sens caché de sa remarque. Je suis frappée par les changements qui se sont opérés en elle. Elle a perdu tous les kilos qu'elle rêvait de perdre, elle est très bien habillée et parfaitement coiffée. Elle est devenue une très jolie jeune femme. Une femme branchée, avec laquelle tout homme normalement constitué serait heureux de sortir. Jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche et déverse ses habituels torrents de fiel.

— Il me semble pourtant que tu ne m'as pas consultée pour ta tenue, Scarlett, dit-elle entre ses dents.

Je hausse les épaules.

— Pour une fois, j'avais envie de prendre une décision toute seule, mais si ça ne te plaît pas, tu peux me faire un procès.

Je me lève, je vais au bar et j'attends. Qui ou quoi ? Je n'en sais rien mais je sais que je reconnaîtrai l'occasion quand elle se présentera. Je n'ose pas faire une partie de billard dans cette tenue et je commence à m'ennuyer, mais au moment où je décide de bouger, Saul arrive. Il s'installe à côté de moi mais ne semble pas me reconnaître.

— Salut, dis-je.

Il baisse les yeux car je suis plus petite que lui malgré mes talons.

— Salut, dit-il d'un ton enthousiaste. Tu es...

— Oh, ça va ! Bon, on y va ? dis-je en attrapant mon sac.

— Où ? demande-t-il en me suivant.

— Chez toi ? Tu vis bien quelque part, non ?

Je suis dans une colère noire bien que je ne sache pas pourquoi.

— Bien sûr que j'ai un appartement, mais qu'as-tu fais de tes enfants ?

— Ce n'étaient pas mes enfants.

— Si tu as des enfants, tu n'as pas à te...

— Si j'avais des enfants, je ne les renierais pas pour une simple passade.

— Très bien, très bien, Lettie, dit-il dans un souci d'apaisement parce qu'il perçoit mon énervement.

— Pas Lettie, Scarlett !

Assis dans sa voiture, il me dévisage.

— Peu importe qui tu es, c'est très bien.

L'appartement de Saul est si différent de la maison de Steve que leur seul point commun, c'est d'être tous les deux des hommes. La maison de Steve est très chaleureuse, le logement de Saul est un panthéon à la gloire de la société de consommation : jeux électroniques, magazines masculins, meubles tape-à-l'œil.

J'accepte un verre de vin, j'en ai besoin pour me calmer les nerfs.

— Qu'est-ce que tu cherches chez une femme ? je lui demande soudain.

— Ce que je cherche ? répète-t-il en s'asseyant tout près de moi sur le canapé.

— Oui, ce que tu attends, ce que tu recherches. Je suis curieuse, je voudrais vraiment savoir.

— Honnêtement ?

— Oui.

— Qu'elle soit intelligente, qu'elle ait le sens de l'humour, qu'elle soit jolie et...

Il rougit avant de poursuivre :

— ... qu'elle aime le sexe.

— On y va, dis-je en me levant.

Il se lève machinalement.

— Où?

Je sais qu'il s'interroge sur mes intentions. Vais-je m'en aller ? Vais-je l'entraîner pour faire un bowling ? Manger un morceau dehors ?

— Dans ta chambre, bien sûr. Tu as toujours des préservatifs sur toi, non ?

Ça peut paraître bizarre mais je sais exactement ce que je fais. Et je savoure ce moment. Nous nous déshabillons mutuellement avec la même dextérité que le soir d'Halloween. C'est un expert et je me défends pas mal aussi. Mais quand il commence à me caresser, je ne le laisse pas faire.

— Mmm, dis-je en le retournant sur le dos.

— Pas de préliminaires alors ? demande-t-il, surpris.

— Mmm, dis-je en déroulant le préservatif sur son sexe durci.

Je m'assieds sur lui lentement et je le fais pénétrer en moi. Je ne suis pas tout à fait prête, mais ça ira. Tout en commençant à bouger les hanches, je lui tiens les bras, ce qui l'empêche de me caresser les seins. Je lui fais l'amour en le contemplant froidement. Ce mec si incroyablement beau. Je vais et je viens en rythme au-dessus de lui. A chaque mouvement de bassin, je m'enfonce encore plus profondément, puis je me soulève au point que nos corps sont presque séparés, avant de le plonger de nouveau en moi. Je contrôle parfaitement la situation.

— Tu es vraiment magnifique, c'est incroyable comme tu es belle, dit-il dans un souffle.

Je ne réponds pas, je ne le remercie pas. Sentant qu'il est au bord de l'explosion, j'accélère le rythme de mes hanches.

— Oh, Lettie, dit-il.

— Non, pas Lettie, dis-je en voyant son visage grimacer de plaisir.

Je contracte les muscles de mon vagin autour de lui tout en allant et venant. Je sens que son corps frémit, et dans un râle de plaisir, il atteint l'orgasme.

— Je m'appelle Scarlett.

Alors que je me rhabille, il me demande, encore tout étourdi, quand nous pouvons nous revoir.

— Jamais, dis-je distraitement en cherchant ma deuxième chaussure.

— Jamais ?

— Evidemment, pas au sens premier du terme, parce que ni toi ni moi n'avons l'intention de quitter la ville, donc il se peut en effet que nous nous croisions un jour ou l'autre par hasard. Mais je ne veux pas te revoir, jamais, ni en relation, ni en ami ni en petit ami.

— Je ne comprends pas.

Il ne comprend pas, bien entendu. Parce qu'un homme comme Saul n'a jamais essuyé de rebuffade de la part d'une femme.

— Te souviens-tu de ce que tu m'as dit sur les femmes tout à l'heure ? Ce que tu recherchais en elles ?

Il hoche la tête en me regardant avec circonspection. Allongé, nu sur ce lit, il me paraît soudain très vulnérable. On dirait un scarabée sur le dos.

— Quand je t'ai rencontré la première fois, j'étais intelligente et j'avais de l'humour, mais tu n'as pas eu envie de moi. Ce n'était pas assez pour te séduire.

Il ne répond pas.

— Ce soir, je n'ai pas fait preuve d'esprit et on ne peut pas dire que j'aie été très drôle, n'est-ce pas ? Et pourtant, tu as eu envie de faire l'amour avec moi.

— Et c'est encore le cas.

En voyant la bosse qui gonfle le drap, je sais qu'il ne ment pas.

Je repense à Jeff Polanski, qui ne s'est intéressé à Sarah que le jour où elle a changé de look. Je me remémore le mal qu'il lui a fait. En fait, depuis le début de la soirée, l'image de Sarah ne m'a pas quittée.



— Non, tu n'as pas envie de moi. Tu as envie d'une fille qui rassemble un certain nombre de critères physiques. Mais moi, en tant que personne, je ne t'intéresse pas.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demande-t-il, un rien abject.

Je sais exactement à quoi il pense et ce qu'il est prêt à m'offrir, mais je fais celle qui ne comprend pas et ma réponse le désarçonne.

— Tu peux seulement m'aider à remonter ma fermeture Eclair. C'est tout ce que tu peux faire pour moi.

Qui sait ce que je suis venue chercher ce soir à Chalk Is Cheap ? En tout cas, j'ai compris que l'on attire davantage l'attention quand on est attirant soi-même. Et que c'est beaucoup plus facile de se contenter de cela que d'accepter de livrer son âme et de laisser les autres voir en vous.

J'ai aussi compris que je cherchais une forme d'approbation. Je voulais me rassurer sur mon pouvoir de séduction, parce que c'est plus simple. J'ai une peur bleue d'un avenir possible avec Steve, un avenir où chacun de nous deux serait tout le temps sincère avec l'autre, tout en étant lui-même.

J'étais à la fois terriblement en colère contre Saul, et terrifiée par Steve, alors, avant de tourner la page, je me suis offert une dernière aventure.

De retour chez moi, je constate que la place est vide. Ma meilleure amie n'est plus là. Est-elle repartie chez elle ? Non, son sac à dos est toujours dans le salon, sur le canapé. Après tout, nous ne sommes pas enchaînées l'une à l'autre, elle est libre de ses allées et venues.

Je me débarrasse de mes vêtements, envoie valser mes escarpins au fond de mon dressing. Puis je m'asperge le visage d'eau fraîche et j'enlève ma robe. Dans la cuisine, je me sers un grand verre de soda avec de la caféine afin d'éviter la gueule de bois des lendemains de fête. Machinalement, j'allume la télé et je m'installe devant, sans rien voir du programme qui défile devant mes yeux mornes.

Il était une fois une petite fille qui s'appelait Scarlett. Tout le monde l'admirait parce qu'elle était très jolie. Elle était si jolie qu'elle était toujours désignée, lors des sorties de classe, pour figurer sur la photo qui paraîtrait le lendemain dans le journal local. C'est elle aussi que le photographe choisissait parmi tous les gamins déguisés en citrouille, à chaque fête d'Halloween. Simplement parce qu'elle était la plus jolie.

J'étais jolie.

Les gens aimaient que je sois jolie.

J'aimais faire plaisir aux gens.

L'équation était simple. Mais avec le temps, j'ai eu du mal à m'y retrouver. Je me suis aperçue que tout le monde n'était pas logé à la même enseigne et que les cartes de la vie n'étaient pas équitablement partagées. C'est ainsi que j'ai découvert l'injustice. J'ai alors usé de tous mes charmes pour me faire pardonner. J'étais réputée pour ma gentillesse et mon obéissance. Plus tard, au collège, puis à l'université, j'avais toujours un mot gentil pour ceux dont tout le monde se moquait. Mes copains riaient de moi à cause de cela. J'étais comme Sarah.

Mais j'ai découvert mes limites, je n'avais pas le pouvoir de sauver le monde, je n'avais même pas le pouvoir de me changer moi-même. C'est alors que j'ai perdu les pédales. J'ai voulu séparer l'apparence de la personne elle-même et je n'y suis pas parvenue. J'ai juste un peu levé le voile. Bon, d'accord, j'ai été un peu sévère avec Saul, mais je ne le reverrai jamais. Mais ne me suis-je moi-même jamais conduite comme lui ? Il m'est arrivé de repousser les avances de certains hommes parce que je ne les trouvais pas assez beaux.

Je me souviens de Tom, le garçon qui jouait du cor d'harmonie dans la fanfare du collège. Je l'aimais beaucoup — il était intelligent, il me faisait rire — mais quand il m'a proposé, à la fois terrifié et plein d'espoir, de sortir avec lui, j'ai refusé. Il était mon ami et je ne voulais pas prendre le risque de gâcher notre belle amitié. Voilà la raison officielle. Mais je reconnais aujourd'hui qu'il n'était pas très beau — il était loin de ressembler à Saul. Je me rends compte que toutes — TB, Delta, Kelly et moi — nous attirons d'abord les gens par notre physique. TB ne peut rien au fait que ce que les gens voient d'abord chez elle, c'est sa couleur de peau. On a beau faire et beau dire, malgré le désir de ne juger les gens que d'après leur personnalité et leur moi profond, ce que l'on perçoit toujours de l'autre en premier, c'est son aspect extérieur, son apparence, qu'il s'agisse du sexe ou de la couleur de peau. Et même si on s'en défend, le début de la relation démarre sur ces caractéristiques. Delta ne peut pas cacher qu'elle est mère de famille, sauf quand elle se débarrasse de ses enfants pour un week-end. Même avec Kelly, j'ai eu des préjugés. Parce qu'elle est très jolie, je l'ai crue snob et prétentieuse. Je la prenais pour un M&M's rouge. Je crois que, malheureusement, les gens auront toujours tendance à juger les autres d'après les apparences. Il faudra m'en souvenir pour ne pas tomber dans le piège. Comme c'est compliqué ! Je ne trouverai jamais la solution. La vérité, ma vérité, celle après laquelle je cours depuis si longtemps, m'échappe encore une fois. J'ai repoussé Steve parce que j'avais peur qu'il me trouve trop moche, puis parce que j'ai eu peur qu'il me trouve trop belle alors qu'il n'y avait qu'une seule chose à lui dire :

— Aime-moi. Aime-moi telle que je suis. Aime- moi.

## **42**

Si vous saviez tout ce qui peut se passer pendant que vous avez le dos tourné !

Apparemment, Pam, décidée à faire mieux que moi avec les hommes, a entrepris de séduire Steve.

Apparemment, Steve, dans son désir d'atténuer la douleur de mon départ, s'est laissé

consoler.

C est ma meilleure amie qui m'a tout raconté.

— Ça s'est passé à ce bar où tu veux toujours m'emmener. Tu vois ? C'est quoi son nom ? Texas ? Wyoming ?

— Mais, non ! Il s'appelait le Minnesota, mais maintenant, c'est le Chalk Is Cheap.

— Pas étonnant que je ne m'en souviens pas.

— Je ne vois pas ce que cela a de difficile à retenir. Ils ont des billards.

— Et ?

— Et quoi ?

— Je ne vois pas en quoi cela explique leur nom. Il y

a beaucoup de billards dans le Minnesota ?

— Je ne sais pas, tu es mieux placée que moi pour le savoir, avec tous tes voyages ! Minnesota, c'était seulement le nom du type.

— Quel type ?

— Le propriétaire, il s'appelait Minnesota Big.

— Quoi ?

— Bon, tu vas arrêter de me faire tourner en bourrique ? Il y a une heure que tu me poses des questions débiles sur le nom de ce bar alors que tu m'as dit que tu avais quelque chose de très important à me dire ! Ne t'en fais pas, dis-je en voyant son visage s'assombrir. Si je m'effondre, tu me réconforteras.

— Bon, d'accord, c'est vrai, je m'inquiète pour toi.

— Vas-y.

— Tu avais l'air bizarre quand tu es sortie hier soir, Scarlett.

— Vas-y !

— Alors je me suis dit que j'allais faire un tour à ce bar, le Minnesota. Ce n'est pas que je trouve cet endroit sympa, il est bourré d'ivrognes, mais c'est marrant, bien que cela soit sale et mal fréquenté, on ne s'y sent pas en danger. Tu as remarqué toi aussi ?

— Oui, mais vas-y !

Je crois qu'elle veut être vraiment sûre que je suis prête à tout entendre, parce qu'après ma dernière interruption, elle vide enfin son sac. Les mots qui sortent de sa bouche font leur chemin destructeur dans mon cerveau. Réalisant la portée de ses révélations, je me ratatine petit à petit sur le canapé.

— Quand je suis arrivée au bar, tu venais de partir avec Saul. C'est Delta qui me l'a dit. Elle m'a présentée à TB et il y avait aussi Pam. Je trouve que TB est très sympa, elle m'a dit qu'elle était très inquiète pour toi. Je lui ai dit que je l'étais aussi parce que je savais à quel point tu avais perdu tes repères et que tu avais peur d'avoir perdu Steve.

— Elles ne connaissaient pas l'existence de Steve. Je ne leur en avais jamais parlé avant.

— Je m'en suis rendu compte au moment même où j'ai prononcé son nom. Bref, j'ai repris ma voiture et j'ai fait un tour dans l'espoir de t'apercevoir.

— Je suis grande, tu sais, je n'ai plus besoin de chaperon.

— Je sais et tu es aussi responsable de tes actes. Mais je pense que je peux t'aider à y voir plus clair et t'éviter de faire des conneries.

— Merci.

— Evidemment, je ne t'ai pas trouvée, alors je suis retournée au Minnesota.

— Chalk Is Cheap.

— C'est ça. J'avais envie de boire une bière, je ne voulais pas rentrer toute seule chez toi et j'avais trouvé TB et Delta assez sympas. En arrivant au bar, j'ai vu tout de suite qu'il y avait du nouveau : Steve était là, lui aussi te cherchait. Tes copines l'avaient repéré parce qu'il s'est pointé au bar en demandant si quelqu'un t'avait vue. Il disait qu'il était venu avec toi une fois et comme tu n'étais pas chez toi, il pensait te trouver là.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Je n'en sais rien, peut-être tout simplement te voir. D'après TB, Pam s'est installée au bar avec Steve et a commencé à parler avec lui. Elle lui a raconté que tu étais partie bras dessus, bras dessous avec Saul. Quand je suis arrivée, TB me l'a présenté. Elle lui a dit que j'étais ta meilleure amie, et que j'étais venue passer quelques jours avec toi. Il m'a saluée avec un air coupable. Assis à ce bar, Pam et lui donnaient l'impression de se connaître depuis longtemps. Il avait la tête de quelqu'un qui fait une grosse bêtise et qui le sait. Elle, en tout cas, n'avait pas l'air mal à l'aise. Au contraire, quand elle m'a vue, elle a fait un grand sourire, elle a eu l'air pleinement satisfaite, comme si elle n'attendait que ça pour que tu comprennes enfin le but de son plan.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'entendre la suite.

— Tu ne veux pas que je te raconte ce qui s'est passé après ?

— Non, je ne crois pas. On peut arrêter s'il te plaît ?

Elle me prend la main.

— Ecoute-moi, Scarlett. Tu ne veux pas entendre ce que j'ai à te dire et je te jure que ça ne me fait pas plus plaisir qu'à toi. Je veux que tu saches que je ne t'aurais jamais rien dit s'il avait été avec une autre femme.

— C'est vrai ?

— Je te le promets. Je ne le juge pas. Si je t'en parle, c'est parce que Pam est impliquée.

Quand les gens ne savent plus où ils en sont, quand ils se posent des questions sur leurs sentiments pour une autre personne, ils ont une tendance à réagir de façon autodestructrice. Ils font l'inverse de ce qu'ils souhaitent au plus profond d'eux-mêmes parce qu'ils ont peur. Les hommes s'envoient en l'air avec n'importe qui, de préférence avec la pire des garces et...

Et les femmes mangent des tonnes de glace et de gâteaux. Je sais.

Et je sais très bien qu'elle a raison, même si je refuse de voir les choses en face, parce que je suis la première concernée. Je sais aussi que j'ai moi-même joué à ce jeu dangereux cette nuit, en agissant d'ailleurs plus comme un homme que comme une femme. Après ce que j'ai fait avec Saul, je ne peux pas en vouloir à Steve d'avoir passé la soirée avec Pam. Ce n'est pas raisonnable, mais je suis une femme, alors !

Et surtout, l'autre, c'est Pam !

— Ça peut te paraître étrange que je te dise que tu ne peux pas lui en vouloir à lui, mais c'est vrai, je le pense sincèrement.

— Dis-moi tout, dis-je le cœur serré. Je veux comprendre pourquoi je ne peux rien lui reprocher.

— Parce qu'il n'a pas désiré une autre femme, il n'a pas aimé une autre femme. Il t'aime vraiment mais il a eu l'impression que tu l'avais laissé tomber. Il ne risquait pas de coucher avec elle parce qu'il ne t'aimait plus mais parce qu'il t'aimait trop, au contraire.

— C'est pour me rassurer que tu me dis ça ?

— Non, pas du tout, seulement pour te faire réfléchir.



- Et tu ne m'aurais jamais raconté ça si une autre femme avait été en cause ?
- Non, je te le promets. Je ne me serais pas mêlée de tes affaires.
- Mais le fait que la femme soit Pam change tout, selon toi ?
- Oui. Merde, deux fois oui ! Ecoute, je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux. D'après ce que j'ai vu, il ne t'as pas trompée. En revanche, elle, oui. Merde ! Elle lui faisait les yeux doux et le draguait ouvertement.
- Merde, dis-je dans un murmure, comprenant enfin ce qu'elle est en train de me dire.
- Cette scène dont j'ai été témoin hier était insupportable pour moi, Scarlett. Voir cette fille collée à ton mec, un mec que tu aimes profondément, même si tu as trop peur pour te l'avouer, cette fille qui a copié ta façon de t'habiller, qui imite ton style, tes gestes, tes expressions, ça m'a scandalisée. J'avais sous les yeux la preuve de ce que je soupçonnais depuis le début. Cette fille avait tout manigancé pour te manipuler, elle voulait te prendre tout ce que tu avais...
- Sauf mon job. Je crois qu'elle n'a jamais voulu mon job, dis-je dans un souci d'objectivité.
- C'est vrai. Mais le reste ? Ton look, ton allure, ton succès, elle voulait tout !
- Depuis combien de temps le savais-tu ?
- Depuis...

Elle lève les yeux au plafond faisant semblant de réfléchir, puis me regarde.

— Depuis le premier jour où je l'ai rencontrée, Scarlett. J'ai senti qu'elle me haïssait, qu'elle détestait la place que j'avais pris dans ta vie et quelle ferait tout pour m'effacer.

— Et pourquoi ne m'as-tu rien dit ? je lui demande, sentant la colère m'envahir.

— Je n'aurais jamais pu te dire une chose pareille, répond-elle dans un murmure.

— Et pourquoi ? dis-je choquée. Nous nous disons tout, n'est-ce pas ?

— Je ne te l'ai dit que parce que la femme en question s'appelle Pam et que je considère que c'est l'aboutissement d'un plan machiavélique destiné à te voler ta vie, elle-même n'en ayant aucune.

— Pam, en somme, c'est le ver dans le fruit. Le ver que tu as toujours su quelle était. J'espère que tu vas pouvoir m'expliquer pourquoi, le sachant, tu ne m'as rien dit.

— Parce que je n'avais pas à te conseiller dans le choix de tes amis.

— Même si tu savais que j'allais en souffrir ?

— Même.

— Et pourquoi donc, bon sang ?

- Parce que cela n'aurait pas été juste.
  
- Cela n'aurait pas été juste de protéger ta meilleure amie ?
  
- Et si je m'étais trompée ? Si je t'avais dit de ne plus fréquenter cette fille parce que j'étais jalouse et parce que je voulais te garder pour moi ? Quelle belle amie j'aurais été !
  
- Comme Pam.
  
- Exactement, et ça, je ne le voulais surtout pas.
  
- Et Pam ? Que s'est-il passé à la fin au Minnesota ?
  
- Tu ne m'as pas dit qu'il s'appelait le Chalk Is Cheap ?
  
- Zut!
  
- Eh bien, comme je commençais à te le dire, je l'ai vue tisser sa toile autour de Steve.
  
- Tisser sa toile sur un tabouret de bar ?
  
- C'est une image, Scarlett.
  
- Vas-y.

— J'ai compris qui elle essayait d'être : toi. J'ai vu comment elle s'y prenait et je l'ai entendu distiller son venin auprès de lui en parlant de toi et de ton départ. J'ai entendu ses insinuations.

— J'ai voulu me venger sur un mec et c'est ce que j'ai fait.

— Mais ce n'est pas grave en comparaison avec ce que Pam a fait.

— Continue.

— Après avoir insinué tout un tas de choses, elle s'est placée en position de consolatrice. Elle ne lui plaisait pas, c'était évident. Il se tenait assez loin d'elle, mais en même temps, il est galant, et comme elle lui faisait des appels du pied, il lui a offert un verre.

— Et alors ?

— Alors je me suis dit qu'il y avait parfois de drôles de hasards dans la vie. Imagine que l'homme que tu aimes se dispute avec toi. Il va boire un verre dans un bar où il espère te retrouver. Ta meilleure amie par défaut est là, ils se mettent à parler. Elle est seule, elle est amère car la vie ne l'a pas gâtée, ils sont malheureux et ça se termine au lit. Ce sont des choses qui arrivent. Sauf...

— Sauf?

— Sauf que dans ton histoire, tout était bidonné. Ta meilleure amie par défaut a d'abord semé le doute dans ton esprit sur ce que tu es et sur ce que tu vaux. Puis elle s'est appropriée ta vie en te faisant prendre la sienne et devenir inconsistante. Malgré cela, tu as rencontré un homme qui t'aime et que tu aimes. Alors elle a insisté pour rester dans ce bar avec lui. Au vu et au su de tout Danbury, pour que tu le saches, pour que tu souffres.

Parce que c'est ce qu'elle recherche depuis le début.

— C'est pourquoi tu ne me le dis que maintenant. Parce que tu as compris qu'il n'a été que le jouet des circonstances alors que Pam est une garce.

— Bingo !

— Et tu as tout compris en une minute ?

— A peu près.

— Et tu es aussitôt revenue ici pour m'attendre et tout me raconter ?

— Pas tout à fait.

— Qu'est-ce que tu as fait d'abord ?

— Je lui ai cassé la gueule.

— Quoi ?

— Oui.

— Mais tu n'as jamais été violente avec qui que ce soit ! Tu t'arrêtes même en voiture quand un hérisson traverse devant toi pour ne pas l'écraser !

— Et alors ? Il fallait que je lui casse la gueule.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle t'a déshonorée. Parce qu'elle a craché sur l'amitié que tu lui offrais. Parce qu'il fallait que quelqu'un le fasse et j'ai été ravie de le faire.

Comment ai-je pu croire un jour que Pam pouvait être une remplaçante de ma meilleure amie ? Comment ai-je pu croire que Kelly, aussi mignonne et charmante, puisse mieux me conseiller que ma meilleure amie qui me connaît depuis si longtemps ?

Alors j'ai craqué. Je me suis effondrée contre elle, je l'ai prise dans mes bras et nous nous sommes serrées l'une contre l'autre. J'ai même dit l'une de nos phrases fétiches, que nous nous répétons dans les moments importants de notre vie :

— C'est con qu'on soit hétéros ! Si on était lesbiennes, je te demanderais en mariage !

## **43**

— Pam, tu es une salope !

— Hein ?

— Comment as-tu pu te faire passer pour mon amie !

— Je...

- Une vraie amie, c'est quelqu'un qui veut le meilleur pour l'autre. Même si c'est au détriment de soi-même !
  
- Je...
  
- Tout ce que tu cherches depuis le début, c'est que je me casse la figure. Tu es minable et tu t'es complètement plantée. Tu croyais me diminuer mais tu as obtenu tout le contraire.
  
- Ce n'était pas...
  
- C'est fini, Pam. Tu n'es plus mon amie. Tu ne l'as jamais été parce que tu ignores le sens même de ce mot !

Evidemment, cette conversation n'aura jamais lieu, à part dans mon esprit. Même si Pam mérite une bonne correction, et je suis ravie de ce que ma meilleure amie a fait, je me sentirais diminuée d'aller la trouver pour lui régler son compte. Elle sait très bien ce qu'elle a fait. Elle sait aussi ce que cela lui coûte.

Je me contente donc de jouer la scène dans ma tête.

## 44

J'appelle ma mère.

- Allô ? dit-elle d'une voix encore endormie mais néanmoins inquiète.

— Bonjour, maman.

— C'est toi, Scarlett ?

Elle est parfaitement réveillée maintenant et son angoisse est palpable.

— Que se passe-t-il ? Tu as un problème ?

— Non, rien, dis-je en mentant, un peu. J'avais seulement envie de te parler.

— Ah, parler.

C'est comme si je la voyais se redresser, tapoter ses oreillers et s'installer pour m'écouter.

— Mais il est un peu tard.

Je la vois regardant son réveil.

— Cela ne pouvait pas attendre demain matin ?

Je prends une profonde respiration et je me lance.

— Dis-moi, maman, ces hommes, quand papa était encore là, ils représentaient quoi, pour toi ?



Elle prend son temps avant de répondre. Elle se demande peut-être comment je peux être au courant.

Va-t-elle nier, se défendre ou me dire que cela ne me regarde pas ?

— Ton père m'aimait profondément, dit-elle enfin d'une voix douce. Il m'aimait telle que j'étais, je le savais, mais je voulais seulement... J'avais aussi besoin de...

— De quoi, maman ?

Elle respire, puis, — J'avais envie et besoin que l'on me dise que j'étais belle.

Mais cela n'est-il pas contradictoire ? Avoir à la fois le désir d'être aimée pour soi-même et celui qu'on vous trouve belle ?

— Merci, maman. Rendors-toi, maintenant. Je suis sûre que papa savait à quel point tu l'aimais.

## 45

Comme bibliothécaire et lectrice assidue, j'ai une certaine expérience des écrivains. Ces gens-là sont toujours confrontés à un choix : dire aux lecteurs ce qu'ils ont envie de lire, ou dire la vérité. Si vous choisissez la première option, le livre se finira bien, si vous choisissez la seconde, eh bien, ce sera... la vérité. Une fin pleine d'espoir, ou une fin plus cynique ? En étudiant attentivement les grands écrivains, pas ceux qui vendent le plus, non, les meilleurs, ce n'est jamais tout ou rien. Il y a du bon et du mauvais, du joyeux et du tragique, un peu comme dans la vraie vie. Cela me fait toujours penser à ces poèmes d'enfants retrouvés à Auschwitz, ou encore à ce merveilleux comédien comique qui meurt un jour. Le soleil se lève et il se couche aussi. Mon histoire tient dans une coquille de

noix. *Happy end* ou vérité, voilà ce que j'ai décidé :

Je me suis d'abord demandée si je voulais être une héroïne tragique ou une femme heureuse. Et après, j'ai séché. Incapable de répondre et de trancher. Pourquoi ?

Parce que ce n'est pas possible, voilà tout, parce que je crois que la vie est un mélange de vérité, de cynisme et de bonheur. Et j'ai fini par décider que désormais, je rechercherai la vérité dans la joie !

## 46

— Mais comment peux-tu être si sûr de toi ? dis-je à Steve.

— A quel sujet ?

Nous avons choisi un lieu neutre — en l'occurrence le Sandwich Submarine — pour avoir une franche explication. Au départ, nous voulions parler de nous mais de fil en aiguille, je me retrouve au centre de la discussion. Nous avons soigneusement évité les sujets qui fâchent, c'est-à-dire Saul et Pam. S'il y a eu quoi que ce soit entre elle et lui, je me sens vengée par ma meilleure amie. De toute façon, je ne veux rien savoir parce que j'ai peur de me faire un film et d'en souffrir. Je me dis qu'il doit penser la même chose à propos de Saul et de moi.

— Comment peux-tu être certain que tu m'aimeras toute ta vie ? Que je sois moche ou belle, ne revenons pas sur l'épisode « bonne femme mal fagotée ». Mais je sais que je ne suis pas un ange. Je ne suis pas si facile à vivre, parfois je boude, ou je suis en colère, il m'arrive même d'être chiante. Il y a des jours où je me lève avec le sourire et je me couche

de mauvaise humeur.

Il hausse les épaules.

— Mais tu es toujours toi-même.

— Et ça te suffit ? C'est assez pour toi ?

— Non, ça ne me suffit pas et ce n'est pas assez.

Ah, ah ! Nous y voilà ! Mais cet intense moment de masochisme que je m'apprête à vivre avec délectation n'a pas lieu. Il me coupe le sifflet une fois pour toute.

— Ce n'est pas assez. C'est TOUT ! Scarlett.

## *Épilogue*

Malgré sa déclaration d'amour, sa merveilleuse déclaration, j'ignore comment notre histoire va se terminer.

Arriverais-je à ne plus me poser de questions sur ce qui s'est passé avec Pam ? Je n'en sais rien. Au Sandwich Submarine, nous n'avons pas parlé que de moi, j'ai aussi appris des choses sur Steve. J'ai enfin compris pourquoi il a eu cet air coupable quand je lui ai avoué mon changement de vie et d'identité. Tout en hésitant beaucoup et en cherchant ses mots,

il s'est lancé :

— Je dois te faire un aveu à mon tour.

— Hummm ? ai-je répondu d'une voix énamourée, encore chavirée par sa déclaration d'amour.

Je vous rappelle tout de même qu'il venait de me dire qu'il m'aimait tout entière, corps et âme, inconditionnellement. Bref.

— Je suis riche.

— Quoi ? dis-je en retombant brutalement sur terre.

— Mon frère et moi avons amassé une petite fortune dans l'immobilier. Tu te souviens comme tu étais surprise qu'il ait les moyens de vivre sur Deer Hill Avenue ?

Il rougit avant de poursuivre :

— J'ai pris la décision de vivre quelque temps incognito parce que j'en avais assez que les femmes me tournent autour pour mon argent.

— Mais alors, tu t'es bien moqué de moi avec tes « sois toi-même » !

— Ecoute, dit-il en soupirant, je crois qu'on est tous pareils. On voudrait être aimé tels qu'on est, on a peur d'être soi-même. En plus, il y a des choses en nous que nous

n'aimons pas, nous les cachons à nous-mêmes et aux autres, de peur, justement, de ne jamais être aimés.

— Mais pourquoi as-tu voulu te faire passer pour un mec pauvre ?

J'avais peur qu'on ne m'aime pas pour moi parce que j'étais trop jolie, il avait peur qu'on ne l'aime pas pour lui parce qu'il était trop riche. L'un comme l'autre, nous n'assumions pas ce que la vie nous avait généreusement offert.

Parviendra-t-il à oublier ce que j'ai fait ce fameux dernier soir avant nos retrouvailles ?

Je ne sais pas.

En parlerons-nous un jour ou jamais ? Je ne sais pas non plus, comme je ne sais pas si nous arriverons à oublier. Mais ce que je sais, c'est que je ne pardonnerai jamais à Pam. Ne croyez pas que je rejette sur elle la responsabilité de toute cette histoire. Non, je sais très bien que la responsable, c'est moi. J'ai choisi, en toute liberté, car c'est comme cela dans la vie. Chacun de nous fait ses propres choix et édicté ses propres règles. Je choisis, nous choisissons, tout le monde choisit. Nous fixons les règles du jeu, puis nous jouons. Je suis certaine qu'à chaque instant de la vie, on est libre de prendre telle ou telle direction. Cela dit, je ne suis pas prête de pardonner à Pam d'avoir manigancé un plan aussi diabolique.

Parce que je sais un certain nombre d'autres choses.

Vous vous souvenez ma liste de choses importantes pour moi ? Les livres, l'amitié et l'amour, le vrai.

Les livres, c'est triste à dire, peuvent vous laisser tomber un jour. Un jour viendra peut-être, malheureusement, où je ne pourrai plus lire. A cause de l'âge ou d'une maladie ou

parce que je n'en aurai plus la patience.

Et l'amour ?

Steve est-il l'amour de ma vie ? Celui que je cherche depuis si longtemps et que je désespérais de trouver un jour ? Oh, oui, je le crois ! Jamais je ne pourrai être aussi bien avec quelqu'un d'autre. Mais même si nous parvenons à surmonter l'épreuve Saul et Pam, je sais très bien qu'avec le temps, le désir s'apaise et que la passion des débuts se transforme.

Donc, il me reste...

L'amitié, voilà ce sur quoi je peux m'appuyer.

Jusqu'à la fin de ma vie, je sais que je pourrai toujours compter sur ma meilleure amie. C'est la seule relation qui ne se fonde pas sur l'apparence mais sur l'essentiel. C'est ce que tout cela m'a appris.

La seule, la vraie chose importante dans la vie, c'est de ne jamais désespérer, et quoi qu'il arrive, gardez le sens de l'humour !